



DG
Com

+ 1137753

C.

SOUVENIRS
DE
GLOIRE ET D'AMOUR

43

BIBLIOTHÈQUE " HISTORIA "

MÉMOIRES DE LA FEMME

Publiés sous la direction de F. CASTANIÉ

MADAME DE POMPADOUR, d'après le journal de sa femme de chambre. Préface de Marcelle TINAYRE.

Un beau volume in-8° écu, avec un portrait en couleurs et 46 illustrations hors texte, tirées sur fond chine. Prix, broché. 6 fr.

NAPOLÉON ET LA REINE HORTENSE, d'après le journal de la lectrice de la Reine. Préface de Marcelle TINAYRE.

Un beau volume in-8° écu, avec un portrait en couleurs et 32 illustrations hors texte, tirées sur fond chine. Prix, broché. 6 fr.

PETITS MÉMOIRES DE LA GRANDE ARMÉE

Publiés sous la Direction de F. CASTANIÉ

SOUVENIRS DE GLOIRE ET D'AMOUR du lieutenant-colonel PARQUIN.

Un beau volume in-8° écu avec un portrait en couleurs et 32 gravures hors texte, tirées sur fond chine. Prix, broché 6 fr.

LA GÉNÉRALE BONAPARTE, par Joseph TURQUAN.

Un beau volume in-8° écu, nombreuses gravures hors texte, tirées en couleurs sur fond chine. Prix, broché 6 fr.



CHARLES PARQUIN

(20 DÉCEMBRE 1780 — 19 DÉCEMBRE 1845)

Capitaine aux chasseurs à cheval de la Jeune Garde (1812).

Chef de bataillon, avec rang de lieutenant-colonel (1835).

PETITS MÉMOIRES DE LA GRANDE ARMÉE

Publiés sous la Direction de F. CASTANIÉ

SOUVENIRS

DE

GLOIRE ET D'AMOUR

DU

LIEUTENANT-COLONEL PARQUIN



BIBLIOTHÈQUE " HISTORIA "

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE, JULES TALLANDIER, ÉDITEUR
75, RUE DAREAU, PARIS (XIV^e)

Tous droits réservés.



PRÉFACE

Sous ce titre : Petits Mémoires de la Grande Armée, vont être publiés des mémoires militaires tirés d'archives publiques ou de collections particulières, ainsi que des éditions nouvelles de mémoires très intéressants et devenus très rares.

Les Petits Mémoires de la Grande Armée embrassent la période 1792-1815 : une seule génération a constitué la Grande Armée. Les aînés, ceux de 92, portèrent jusqu'au Rhin les limites de la France ; leurs cadets, ceux du Consulat et de l'Empire, vainquirent l'Europe.

Splendide expression de notre Force guerrière, l'héroïque génération para la France d'une gloire qui ne sera jamais surpassée, jamais égalée.

Denis-Charles Parquin prit les armes au Consulat, le 1^{er} janvier 1803. Il avait seize ans, et

près de deux mètres de taille. Son père était épicier et son frère avocat, à Paris. Sa mère regardait les militaires comme des fainéants.

A force de bravoure, au prix de douze blessures, Parquin gagna l'épaulette, la croix et le grade de capitaine aux chasseurs à cheval de la Garde. Il reçut des éloges de ses chefs, des félicitations des maréchaux ; il eut même un mot flatteur de Napoléon. Il n'obtint jamais un compliment des siens.

Mais son régiment n'était-il pas plutôt sa véritable famille, celle où l'on travaillait, obscurément avec abnégation, à travers mille souffrances, à la gloire, à la grandeur de la plus grande famille, de la Nation même !

La réputation du 20^e chasseurs à cheval, l'illustration des officiers, la beauté de l'uniforme aurore et vert, la magnifique musique du corps, avaient décidé du choix de Parquin. Il fit avec le régiment les campagnes de Prusse et de Pologne, celle de Wagram, et la guerre d'Espagne.

Régiment de braves et de lurons, le 20^e prétendait être de toutes les affaires : « On ne pouvait pas faire de bonne besogne sans lui, puisqu'il portait le numéro de la bouteille. » Et son passage à travers la mêlée se reconnaissait, disaient les chasseurs, à un certain coup de sabre sur la figure de l'ennemi, qu'ils appelaient : le cachet du 20^e.

En 1812, Parquin « éprouva des regrets infinis de quitter ce régiment qu'il affectionnait profondément ». Il eut pourtant une compensation, et une surprise, en entrant aux chasseurs à cheval de la Vieille Garde — le premier régiment du monde, disait Lasalle — : il y retrouvait, dans les grades les plus élevés, tous ceux de ses anciens officiers du 20^e, qui survivaient à tant de batailles et d'épreuves. Parquin ne s'était pas trompé, le 1^{er} janvier 1803 : il s'était bien engagé dans un corps d'élite.

C'est la vie même de cet héroïque régiment, entremêlée des exploits et des amours de l'auteur, que racontent ces précieux Souvenirs. Non que Parquin ait le moins du monde songé à écrire pour se glorifier ou pour contribuer à l'histoire : il était trop beau sabreur, trop homme d'action, pour en avoir jamais l'idée. Il préférait d'abord se raconter devant un auditoire, ou un auditeur. Et ses récits, le ton de l'officier de l'ex-Garde, l'ardente évocation du passé, devaient être bien saisissants, bien prenants, puisque c'est après les avoir écoutés, en diligence, pendant un voyage d'Arenenberg à Paris, au mois de juillet 1822, que M^{lle} Cochelet, l'exquise amie et la lectrice de la reine Hortense, devint M^{me} Parquin.

Au lendemain même de son mariage, M^{me} Parquin entreprit de mettre en ordre les notes qu'elle avait recueillies sur la Cour de Napoléon, de 1800 à 1814. Elle en composa les très curieux Mémoires qui viennent d'être réimprimés dans la collection des Mémoires de la Femme. L'ancien officier aux Guides assista à ce long travail, dont il devait être plus tard l'éditeur, sans se soucier le moins de recueillir ses propres souvenirs, pour les faire voisiner un jour, sur les rayons de bibliothèque, avec ceux de sa femme.

D'ailleurs, à cette époque, Parquin avait près de lui son meilleur auditeur, un prince à qui il avait promis de raconter non plus seulement ses faits d'armes personnels, mais aussi tout ce qu'il savait de la Grande Armée, tout ce qu'il avait vu et appris du métier de la guerre — sans oublier de lui inculquer la haine de ces Bourbons qui tenaient en exil la famille de Napoléon, qui opprimaient ses anciens compagnons d'armes, qui l'avaient mis, lui, Parquin, à la demi-solde, et l'envoyaient encore « au violon », dès qu'il passait les barrières de Paris.

Ces leçons, avec quelques autres, portèrent leurs légitimes fruits. Parquin, qui, suivant ses propres expressions, n'était pas pour les conspirations de cabaret, se trouva aux côtés du prince Louis-

Napoléon, à l'affaire de Strasbourg en 1836, et sur la plage de Boulogne (1840). Acquitté la première fois, grâce au grand talent de son frère, bâtonnier du barreau de Paris, il fut condamné ensuite par la Haute Cour à vingt ans de détention dans une citadelle, et enfermé, le 16 octobre 1840, à Doulens. Il mourut, cinq ans plus tard, dans cette prison, le 19 décembre 1845.

Ce que Parquin avait dédaigné, quand il était libre, devait faire le charme de sa captivité et de la fin de sa vie. Il le reconnaît dans une brève et véhémence préface : « Je n'aurais jamais eu l'idée d'écrire ni de publier mes souvenirs sans le jugement de la Cour des Pairs ; enfermé dans une geôle, la pensée m'en est venue, pour tuer les longues heures de la captivité. J'ai vaincu ma paresse habituelle. » Il y employa trois ans, « n'ayant que la seule prétention de raconter l'exacte vérité de ce qu'il a vu, de ce qu'il a fait, de ce qu'il a souffert. »

Il est pénible de penser qu'un pareil homme, que ce cavalier léger qui avait parcouru en victorieux, sabre au poing, le Portugal, l'Espagne, la Hollande, la Prusse, l'Autriche et la Russie, vécut cinq ans et mourut enfermé dans un cachot de quelques pieds !

Mais le vieil officier supportait hardiment la

fortune contraire. Au fond du cœur, il gardait l'inébranlable espoir de la délivrance, des revanche prochaines; il répétait sans cesse : « Qui vivra, verra ! » En attendant, attaché à la composition de ses admirables Souvenirs — dont il lui fut donné de connaître le succès — il revivait, si lointain déjà, son passé de gloire et d'amour.

Il entendait encore les grands cris de bataille, la clameur des mêlées, les ordres lancés au milieu du feu. Devant ses pauvres yeux, meurtris par l'obscurité de la geôle, passaient et repassaient, en éclairs, en éblouissantes visions, les charges magnifiques, les carrés écrasés sous les sabots des chevaux, ses combats singuliers sur le front des armées, toute la démente beauté de la Guerre, toute la splendide poussée à la Mort...

Il revoit aussi les sombres jours; il raconte la foi merveilleuse des soldats, des rangs subalternes, dans l'étoile et le génie du dieu : il a vu boire, de rage, les cendres des aigles impériales, après les Adieux de Fontainebleau ! « Tout cela, dit-il, fait encore battre mon cœur, quarante ans après. »

Avec délices aussi il se reporte au temps de ses « premières », de ses « secondes armes en amour », et de maintes autres passades. Il conserve toujours un tendre souvenir aux belles de France, de Hollande, de Bavière, d'Autriche, d'Espagne, à « ce sexe enchanteur », à toutes celles qu'il aima, dont

il fut aimé, aux rencontres de sa belliqueuse randonnée. Et, de nouveau, son cœur tressaille à l'évocation de ces fugaces conquêtes, non moins, peut-être, qu'au rêve de la gloire immortelle.....

Parquin s'est tenu parole; c'est là le grand charme, l'attrait romanesque de ces Souvenirs. Par l'originalité des aventures, l'imprévu des galantes confidences, ils n'ont rien perdu de leur fraîcheur juvénile; et l'ardent amour de la gloire, le fier sentiment de l'honneur, le culte de la Patrie, qui vibrent et retentissent à travers ces pages, leur conserveront toujours un intérêt passionné, inaltérable.

Du reste, Parquin n'a pas écrit à l'aide des livres d'autrui, comme tel mémorialiste autrement fameux; il n'a pas pillé les Victoires et Conquêtes, ou autres Fastes de la Gloire. Il ne se dresse pas, non plus, sur ses étriers pour juger le panorama de la bataille et souffler un conseil à Napoléon, comme tel autre, qui chevauche toujours, la Victoire en croupe. Parquin raconte simplement, bravement, ce qu'il a vu de sa place, à son rang, ce qui est arrivé à ses voisins, à lui-même. N'a-t-il pas, pour se souvenir, s'il oubliait, l'aide-mémoire le plus beau: la douzaine de blessures qui lui couvrent le corps!

Il m'a été donné de vérifier dans les archives officielles l'authenticité des mémoires de Parquin : on peut le croire sur parole. Et j'ai eu l'honneur, l'incalculable honneur, de connaître l'un de ses amis, de ses compagnons d'armes, M. Jules Soufflot. Bien volontiers, il m'a certifié l'authenticité de l'autre partie, celle du « tourisme » amoureux, que le beau Parquin aimait tant à raconter ; le bon centenaire ajoutait même, avec une finesse malicieuse, que, sur ce chapitre-là, l'auteur des Souvenirs avait été d'une discrétion incroyable, qu'il aurait pu en dire bien plus long...

F. CASTANIÉ.

Pour cet ouvrage, comme pour tous les suivants, l'illustration comprendra non seulement des portraits et des scènes militaires, mais aussi tous les documents de costume relatifs à l'arme ou au régiment du narrateur.

F. C.

SOUVENIRS

DE GLOIRE ET D'AMOUR

CHAPITRE PREMIER

Engagement au 20^e chasseurs, 1^{er} janvier 1803.

Les braves et les « crânes » du régiment.

Premier duel.

Faire plaisir à une jolie femme.

La pipe du fourrier.

Mes amours avec la belle Marguerite.

Le 11 nivôse an XI de la République (1^{er} janvier 1803), je descendais de la diligence de Paris à Abbeville avec un jeune homme de mes amis, M. Fournerat.

Après nous être fait indiquer la maison où demeurerait M. Idoux, capitaine quartier-maître au 20^e régiment de chasseurs à cheval, en garnison dans cette ville, nous nous rendîmes chez lui pour contracter un engagement dans ce corps. Cet officier nous objecta que le régiment était au grand complet, que d'ailleurs mon ami n'avait pas la taille pour être admis, et que moi, probablement, je n'avais pas l'âge exigé pour contracter un engagement. J'avais à peine seize ans.

— Vous avez parfaitement raison, lui répondit

M. Fournerat ; mais veuillez prendre connaissance de ce mot d'écrit. »

En même temps il lui présenta un billet du colonel Marigny, que nous avons vu à Paris avant notre départ.

Après la lecture de ce billet, qui était une autorisation de nous admettre, toutes les difficultés furent levées. J'avais cinq pieds six pouces, et je suis arrivé plus tard à la taille de cinq pieds neuf pouces. A la rigueur cette taille pouvait compenser, et bien au delà, ce qui manquait à M. Fournerat pour avoir cinq pieds deux pouces, minimum de la taille exigée au régiment.

Nous dûmes, pour compléter nos masses, verser chacun vingt-sept francs, c'était un usage de rigueur, que nous suivîmes à l'instant. Puis un chasseur, de planton chez le quartier-maître, nous conduisit au quartier. Nous avons demandé et obtenu d'entrer dans la 6^e compagnie, commandée par un ami de mon père, le capitaine Lavigne, que nous avons vu à Paris, chez le colonel Marigny. Ce capitaine avait promis à mes parents d'avoir soin de moi ; et c'est une justice à rendre à sa mémoire qu'il a tenu parole jusqu'à sa mort, arrivée à la bataille d'Iéna.

Quand nous arrivâmes au quartier, le régiment était à cheval, en grande tenue, et allait être passé en revue par le commissaire des guerres, chargé de la police du régiment. J'admirais la beauté de ce corps réputé l'un des meilleurs de l'armée, et qui venait de faire les belles campagnes de Moreau sur le Rhin. Le général Richepanse, qui comptait dans sa brigade les 11^e et 20^e chasseurs, ne manquait jamais de dire, en abordant l'ennemi, qu'avec le n^o 31 il gagnait partout.

Voici la tenue du régiment : les chasseurs avaient pour coiffure un schako de drap noir, d'une forme élégante, surmonté d'une flamme de drap aurore, qui se terminait en pointe avec un gland de même couleur au bout. Cette flamme déployée, avec le plumet noir et rouge sur le schako, annonçait la grande tenue.

On portait la queue à quatre pouces de chevelure, un pouce couvert par un ruban de laine noire, et un pouce dépassant la queue. Deux longues et fortes tresses pendaient le long des joues, elles étaient terminées par un petit morceau de plomb en ruban. La chevelure et les tresses étaient pommadées et poudrées.

Le dolman vert avait des parements et des passepoils aurore, les tresses en laine blanche, et cinq rangs de boutons bombés ; le pantalon à la hongroise avait également des tresses de laine blanche ; les bottes à la hussarde étaient plissées sur le coup de pied ; nous avions une ceinture verte et aurore, large de huit pouces, avec glands de même couleur. Enfin des gants à la crispin complétaient ce brillant uniforme. Chaque chasseur avait la sabretache pendante environ de deux pieds au côté gauche et soutenue par trois courroies au ceinturon du sabre. Cette sabretache servait aux chasseurs pour y mettre les lettres qu'ils portaient quand ils étaient d'ordonnance, et leur mouchoir, quand ils en avaient un.

Le régiment était parfaitement monté. Le premier escadron avait des chevaux noirs, le deuxième escadron des chevaux bais, le troisième escadron des chevaux alezans ; enfin le quatrième escadron, les trompettes et la musique avaient des chevaux gris.

Mon ami et moi nous étions ravis de faire partie

d'un si beau corps. C'était la musique surtout, il faut que je le dise, qui nous transportait.

« Une seule chose me chagrine, dis-je à mon ami ; c'est d'avoir les cheveux coupés à la Titus.

— C'est vrai, me répondit-il, mais ils pousseront avec le temps, et dans six mois nous porterons la queue comme ces magnifiques chasseurs. »

L'expérience a prouvé qu'il nous fallait une année.

Le brigadier de notre escouade nous conduisit, le lendemain matin, au magasin du capitaine d'habillement, où l'on nous délivra notre uniforme au grand complet. Puis, quand nous fûmes de retour au quartier, ce brigadier dit à l'oreille de Fournerat que l'habitude de chaque recrue, en entrant au régiment, était de graisser la marmite de son escouade. Mon ami et moi nous donnâmes chacun un louis de vingt-quatre francs, pour être employés à acheter un supplément de viande. C'est ainsi que se payait la bienvenue. Le brigadier nous remercia de notre générosité et, après cet acte, nous fûmes classés parmi les bons vivants de la compagnie.

L'état militaire est un rude métier à apprendre, surtout dans la cavalerie. Il est vrai qu'on est récompensé d'un apprentissage rigoureux lorsqu'on a acquis un grade honorable ; mais il faut être doué d'une certaine vocation pour traverser sans trop de peine les premiers moments de l'apprentissage. Je serai cru, je l'espère, quand je dirai que j'avais un goût prononcé pour l'état militaire.

Le maréchal des logis chef de notre compagnie était un homme d'une jolie tournure, âgé de vingt à vingt-deux ans — on le disait enfant de troupe — beau et bon militaire. sévère, mais juste. Il est arrivé par la suite



CAVALIER DU 20^e CHASSEURS (CONSULAT)
Sabretaches Révolution et Empire.

au grade de maréchal de camp ; et certes il ne se serait pas arrêté là, si la Restauration ne l'avait laissé dix-neuf ans lieutenant-colonel en demi-solde. M. Lacour — c'était son nom — me prit en amitié, et je puis dire que c'est lui qui m'a fait soldat.

Il y avait cinq mois que j'étais à la compagnie, quand, un dimanche, passant la revue préparatoire d'inspection, il s'arrêta devant moi, et après m'avoir toisé de la tête aux pieds :

« Parquin, me dit-il, vous avez une belle tenue, vos armes sont en bon état, vous les maniez bien, mais vous n'êtes pas soldat, f... ! Ayez un regard assuré, fixez-moi dans le blanc des yeux ! Faites-moi trembler, si vous pouvez, f... ! Vous êtes sous les armes ! »

Je lui obéis à l'instant, et depuis lors il n'eut plus occasion de me donner pareille leçon.

Mon brigadier de chambrée se nommait Tisse ; il avait reçu une carabine d'honneur, pour avoir délivré, lui second, trois cents fantassins français, et pris deux compagnies de grenadiers hongrois qui les escortaient. Voici comment il racontait son exploit :

« A la bataille de Hohenlinden, gagnée par Moreau, j'étais resté toute la matinée en arrière pour faire ferrer mon cheval par Robin, maréchal ferrant de la compagnie.

« En rejoignant le régiment, nous nous égarâmes dans la forêt, où nous marchions dans la direction que nous indiquait le bruit de la fusillade et du canon. Parvenus à l'une de ces grandes prairies si fréquentes dans les forêts de l'Allemagne, et qui fournissent la pâture au gibier de toute espèce qui y pullule, nous aperçûmes (sans être vus) environ trois cents Français désarmés et conduits par les Kaiserliks.

« Une inspiration nous vient aussitôt : mettant nos chevaux au galop, nous nous précipitons sur cette colonne en déchargeant nos pistolets aux cris de : En avant ! en avant ! en avant ! par ici ! pas de prisonniers, etc.

« L'ennemi, surpris, se croyant tombé dans une embuscade, s'arrête, hésite à tirer ; les prisonniers sautent sur leurs fusils, s'en emparent et, dans un instant, les rôles changent. Les Français font les Hongrois prisonniers et les conduisent sous notre direction au quartier général. »

Depuis cette affaire le maréchal ferrant était surnommé *Robin des Bois*.

Il y avait au corps plusieurs armes d'honneur.

Le capitaine Lavigne en avait gagné une lors de la retraite de Moreau, à l'armée du Rhin, pour avoir commandé toute une journée, lui simple capitaine, le régiment, et avoir réussi par d'habiles manœuvres et des charges faites à propos, à le dégager d'une position presque désespérée, rendant ainsi un grand service à l'armée.

Quant au capitaine Kirmann, qui commandait la 3^e compagnie, et qui avait aussi un sabre d'honneur, la simple demande de cette arme faite par le colonel Lacoste, qui commandait alors le régiment à l'armée du Rhin, donne la plus juste idée de la bravoure de cet officier. Cette demande était ainsi conçue : Le brave capitaine Kirmann a tellement usé son sabre à frapper l'ennemi, que le Gouvernement ne peut se dispenser de lui en donner un autre. »

— *Accordé* — fut la réponse du Premier Consul.

Je ne dois pas omettre de dire ici que tout arme d'honneur valait double solde à celui qui l'avait obtenue.

On citait aussi parmi les braves du régiment, un brigadier de la compagnie d'élite qui, étant trompette alors et seulement âgé de quinze ans, avait fait prisonnier un dragon de La Tour, un colosse ! Ce trompette, étant un jour avec les tirailleurs, arriva sur ce dragon, sans en être aperçu, et lui mettant son pistolet sur la gorge lui cria : Prisonnier ou mort !

Le dragon, à ce langage énergique, rendit son sabre et fut fait prisonnier. Arrivé au peloton chargé de soutenir les tirailleurs, les chasseurs se mirent à rire et à se moquer de ce dragon, un Hercule, qui s'était fait prendre et désarmer par un enfant.

L'Autrichien changea tout à coup de langage :

« Je n'ai pas été pris, j'ai déserté, dit-il.

— Comment, Henry, tu ne l'as donc pas fait prisonnier ? dirent les chasseurs.

Mais le trompette, pour toute réponse, s'adressa au dragon et lui dit :

« Ah ! je ne t'ai pas fait prisonnier ! Eh bien, monte à cheval, voilà tes armes. Je vais te reprendre, puisque la première fois ne compte pas, à ce qu'il paraît. »

Mais les chasseurs ne voulurent pas que le combat recommençât et l'Autrichien resta prisonnier.

Je me liai d'amitié avec le brigadier Henry ; il était de mon âge et me donna de bons conseils ; ce fut à la salle d'armes que je fis sa connaissance. Sa mort, qui arriva quand il était officier au régiment, à la bataille de Raab, en Hongrie, 1809, fut un véritable deuil pour le corps.

Parmi les « crânes » du régiment, on citait également le brigadier Popineau, qui avait gagné sa carabine d'honneur, lors de cette fameuse retraite sur le Rhin, par la forêt Noire, opérée si miraculeusement

par le général Moreau : Popineau avait rappelé par un beau fait d'armes le temps de la chevalerie.

Le colonel Schwartz commandait un corps de 600 hussards de l'armée de l'archiduc Charles. Ce corps était composé de l'élite des troupes autrichiennes, car il avait la faculté de se recruter dans toute l'armée parmi les meilleurs cavaliers. Ce colonel avait carte blanche. Il chagrina l'arrière-garde de notre armée, enlevait les convois, coupait la colonne de route, délivrait les prisonniers, attaquait quand il trouvait une belle occasion, marchant la nuit plutôt que le jour : enfin c'était un terrible chef de partisans.

Il avait eu plusieurs rencontres avec le 20^e chasseurs, et souvent les hussards avaient éprouvé la rare bravoure du capitaine Kirmann. Comme il avait entendu parler de ses brillants faits d'armes, un jour, il lui prit fantaisie de se mesurer avec lui. Il se présenta donc devant le régiment, comme parlementaire, et appela le capitaine Kirmann en combat singulier au sabre. On lui répondit que le capitaine, blessé la veille d'un coup de feu au bras droit, était à l'ambulance.

Le colonel Schwartz, après cette bravade, venait de tourner son cheval et allait rejoindre son bivouac, lorsque le brigadier Popineau, de la compagnie Kirmann à cette époque — mais passé plus tard à la compagnie de l'élite lors de sa formation — mit son cheval au galop et arriva en face du colonel en s'écriant :

« Mon capitaine a reçu hier un léger coup de feu qui le met hors de combat. Il regrettera beaucoup la partie que vous lui offrez. Mais si vous voulez vous mesurer avec son brigadier, je suis prêt à vous rendre raison.

— Ton audace me plaît, dit le colonel en dégainant. »

Ces mots étaient à peine prononcés, que les deux champions faisaient voltiger leurs chevaux et leurs sabres autour l'un de l'autre. Une parade de Popineau arriva à temps pour le préserver d'un coup de sabre de son adversaire, qui reçut à l'instant, par une prompte riposte, un vigoureux coup sur la figure :

« Allez vous faire panser à l'ambulance, colonel, dit le brigadier ; et, quand vous serez guéri, je vous donnerai votre revanche à pied, devant le régiment, où je vous tuerai pour vous apprendre à vivre.

— Je ne me bats jamais deux fois avec le même individu, dit le colonel Schwartz en se retirant.

— Soit, » dit Popineau en essuyant la lame de son sabre.

Cette action, qui se passait en présence de tout le régiment, et d'autres faits d'armes non moins honorables, valurent au brigadier Popineau une carabine d'honneur.

Il y avait aussi un maréchal des logis de la compagnie d'élite, nommé Filhatz, qui avait reçu un sabre d'honneur à l'armée du Rhin. Je ne me rappelle pas exactement l'action d'éclat qui lui valut une distinction si honorable. M. Filhatz était un très brave militaire, qui devint chef d'escadron au régiment et officier de la Légion d'honneur. Il prit sa retraite après la désastreuse campagne de Russie, pendant laquelle il avait eu les pieds gelés.

La France, au commencement de l'an XI de la République, était en paix avec l'Europe ; mais il était facile de prévoir que l'Angleterre, qui se disait froissée dans ses intérêts commerciaux, ne tarderait pas à rompre la paix d'Amiens.

Aussi le Premier Consul vint-il faire, à cette époque la visite des côtes de l'Océan, et choisir l'emplacement du camp de Boulogne, où s'établit, une année plus tard, cette armée qui devait effectuer la descente en Angleterre.

Tout le monde sait les causes qui empêchèrent la descente d'avoir lieu, et rendirent cette magnifique armée si fatale aux Autrichiens et aux Russes dans la célèbre campagne d'Austerlitz.

Le 1^{er} juin 1803, le régiment reçut à l'improviste l'ordre de monter à cheval pour former des correspondances sur la route et servir des escortes depuis Amiens jusqu'à Saint-Valéry et au delà. Le Premier Consul vint coucher dans la maison du maire d'Abbeville : je fus commandé de piquet à pied pour être de garde auprès du général Bonaparte. Je me rappelle encore avec quel bonheur, quelle fierté, je faisais faction au dehors de l'appartement qu'il occupait et combien je fus heureux du salut qu'il me fit en rentrant dans son appartement, lorsque je lui présentai les armes. J'étais bien loin de m'attendre alors que, dix ans après, je serais fait capitaine aux guides de l'Empereur. Je crois que je n'ai jamais vécu un moment plus beau que celui que je passai en faction à la porte de l'homme qui attirait déjà les regards de toute l'Europe.

Dans le voyage que fit le Premier Consul, les arcs de triomphe se succédaient partout, et je me rappelle encore que, le 1^{er} juillet 1803, lorsque le régiment partit d'Abbeville pour tenir garnison à Caen, nous lûmes à Rouen les vers suivants sur un arc triomphal :

Diogène, jadis, sa lanterne à la main,
Cherchait partout un homme, et le cherchait en vain ;

Le Cynique ne put en mettre un sur sa carte,
Et, les larmes aux yeux, rentra dans son tonneau ;
Mais qu'eût-il fait s'il eût rencontré Bonaparte ?
Le philosophe alors eût éteint son flambeau !

Certes le grand Corneille, poète que l'Empereur eût fait prince, s'il eût vécu sous son règne, n'aurait pas renié ces vers d'un compatriote venu deux siècles après lui.

A notre arrivée à Caen, nous y remplaçâmes le 10^e régiment de dragons. Ce régiment n'avait pas vécu en de bons termes avec la jeunesse turbulente de la ville, qui s'adonnait beaucoup à tous les exercices des armes. On comptait plus de cent maîtres d'es-crime, à Caen.

Le 43^e régiment d'infanterie, qui était aussi en garnison dans cette ville, avait eu beaucoup de duels, et le régiment, attaqué de toutes parts, s'était vu obligé de sortir des murs de la ville. Le ministre de la guerre remplaça le colonel de ce corps ; et plusieurs jeunes gens de la ville, impliqués dans cette affaire, furent sévèrement punis. D'après les ordres du Premier Consul, le 43^e régiment fit sa rentrée, tambours battant et drapeaux déployés ; une députation de la ville fut le chercher en dehors des portes.

Nous arrivions sur ces entrefaites. Le colonel Marigny, qui aimait beaucoup les jeunes gens, fit donner un assaut où toute la jeunesse de Caen fut invitée, ainsi que les maîtres de la garnison.

Ce fut au café Labassée, sur la promenade, dans un très beau local, que l'assaut eut lieu. Une circonstance, quoique malheureuse, contribua à ce que les Cannais nous prissent immédiatement en amitié.

Un terrible incendie s'était déclaré inopinément dans un des villages près de la ville. Le général Laroche, commandant la division, apprit cette nouvelle au moment où il se rendait à l'assaut.

En passant près du quartier de cavalerie qu'occupait notre régiment, il entra aussitôt dans le corps de garde en criant :

« A cheval ! à cheval ! un village brûle ! »

Et s'adressant au maréchal des logis de garde :

« Où est le trompette de service ? »

— Mon général, je lui ai donné la permission d'aller manger la soupe à son escouade.

— Où est sa trompette ?

— Au râtelier d'armes. La voici. »

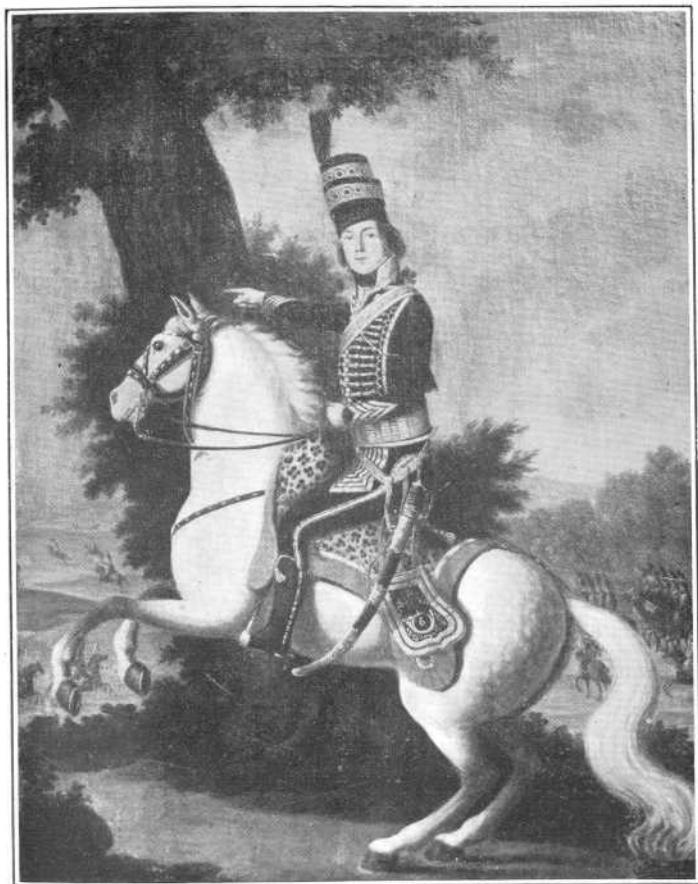
Le général la saisit et sonne le boute-selle au milieu de la cour. Tous les trompettes répètent la sonnerie, le régiment est à cheval en quelques minutes. Il faut que je dise ici que le général Laroche avait été trompette dans son jeune âge, et qu'il n'avait pas oublié son ancien état. Le régiment réuni, le général se met à sa tête et part au galop vers le village en feu.

Il y apporte de prompts secours, et sauve les maisons qui n'avaient pas encore été atteintes par le feu.

Grâce à cette activité, les pertes ne furent pas considérables, comme elles l'auraient été infailliblement dans un pays où la plupart des maisons étaient couvertes en paille.

Cette belle conduite du régiment dans cette circonstance et l'assaut très brillant qui eut lieu ensuite nous réussirent parfaitement. Non seulement la jeunesse de la ville rendit un assaut aux maîtres, mais elle y ajouta un punch énorme, qui cimentait la bonne intelligence.

DRYANDER



OFFICIER SUPÉRIEUR DU 6^e CHASSEURS (RÉVOLUTION ET CONSULAT).

Ces bons rapports continuèrent pendant le peu de temps que nous passâmes à Caen, et plusieurs jeunes gens de famille, très riches, de cette ville, s'engagèrent au régiment, où non seulement ils fournirent leurs masses, mais s'équipèrent et se montèrent à leurs frais.

C'est ainsi que MM. de Gonneville, de Vomel, d'Infréville et Lethermillier, entrèrent chasseurs au régiment. Le premier est devenu colonel, chargé des remontes à Haguenau en 1830; le deuxième et le troisième ont trouvé une mort glorieuse devant l'ennemi, et le dernier est mort en garnison, colonel d'un régiment de cavalerie légère.

Nous ne restâmes que deux mois à Caen, et lorsque, le 1^{er} septembre, nous en partîmes, nous fûmes escortés par la jeunesse à une lieue hors de la ville. Ces jeunes gens nous recommandèrent leurs compatriotes, qui, comme on le voit, ont fait leur chemin.

Le régiment passa par la ville de Bayeux, où l'on coucha le soir. C'est un pays fort réputé par ses belles femmes; et il faut lui rendre justice : c'est là que sont les plus belles femmes de la Normandie.

Nous continuâmes notre route par Avranches, Coutances, etc. Enfin le régiment arriva à Rennes pour y laisser le dépôt sous les ordres du gros major Castex, qui venait d'arriver au corps.

Cet officier supérieur, qui était parvenu, de simple soldat qu'il était au 24^e chasseurs à cheval, au grade de gros major à notre régiment (ce grade équivalait alors à celui de lieutenant-colonel aujourd'hui), cet officier, dis-je, était fanatique de son état. Il faisait monter les classes à cheval l'hiver dès quatre heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Il avait fait placer au manège des lanternes qui donnaient de la lumière

comme en plein jour. Le major y montait lui-même souvent un jeune cheval à lui, qu'il appelait Breton, et qu'il voulait absolument dompter, d'autant plus qu'il était fort bon écuyer. Un jour, le capitaine instructeur lui faisait observer que l'animal ombrageux qu'il montait était effrayé par les lanternes et qu'un malheur pouvait arriver.

« Un major, répondit M. Castex, ne va pas à l'armée ; il doit être tué dans un manège. C'est mourir à son poste que mourir ainsi. »

Il prononçait ces paroles avec un accent gascon qui leur donnait une si singulière expression, que personne ne pouvait retenir un sourire.

La première fois qu'il vit l'ennemi avec le régiment, à la bataille d'Iéna, 14 octobre 1806, il fut fait colonel. Nous verrons plus tard l'action brillante qui lui valut ce grade. A la bataille d'Eylau, le 7 février 1807, il fut fait officier de la Légion d'honneur ; à la bataille de Friedland, il devint commandeur, baron de l'Empire, et fut doté de quatre mille francs ; à la bataille de Wagram, il gagna ses épauettes de général ; dans la malheureuse campagne de Russie en 1813, il fut fait général de division ; en 1813, il passa avec son grade au régiment des grenadiers à cheval de la Garde, comme gros major ; et enfin, dans la campagne de France, il fut fait grand officier de la Légion d'honneur. Sous la Restauration, il fut nommé vicomte et eut le commandement de la 5^e division militaire, où il resta jusqu'à la Révolution de 1830, à laquelle il ne prit point part. Peu de militaires poussèrent plus loin leur avancement ; mais, certes, aucun ne surpassa en connaissances et en bravoure notre intrépide major Castex.

Le 1^{er} mai 1804, le major me fit venir chez lui, pour m'annoncer que j'étais fait brigadier, sur la demande du capitaine Lavigne, et que je serais reçu le lendemain, dimanche, à la parade. Il me dit en outre que je ferais partie, en cette qualité, d'un détachement qui allait rejoindre les escadrons de guerre détachés sur les côtes de l'Océan. Ma compagnie se trouvait à Lannion et servait la correspondance entre cette petite ville et Morlaix.

C'était à Brest que se trouvait le quartier général du maréchal Augereau, commandant en chef de l'armée de l'Océan. Le colonel Marigny, l'état-major et le premier escadron étaient à Saint-Brieuc ; le reste du régiment était disséminé sur la route de Rennes, pour correspondre avec le major Castex, qui, comme on l'a vu, commandait le dépôt à Rennes.

Le 15 mai, à mon arrivée à Lannion, je fus très bien accueilli, mais je dus payer un dîner, à l'hôtel de l'*Arbre Vert*, à mes nouveaux camarades, les brigadiers de la compagnie, pour arroser mes galons. Huit couverts à trois francs par tête me mirent très bien avec mes nouveaux camarades qui me promirent leur amitié et me tinrent parole. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que mes galons avaient fait des jaloux dans la compagnie.

Un mois après mon arrivée, me trouvant de service, je passais l'inspection dans les chambres. J'aperçus au râtelier d'armes un sabre qui n'était pas dans l'état de propreté voulu : j'en fis le reproche au chasseur Hayer, à qui il appartenait. Il me répondit qu'il n'y avait qu'un « blanc-bec » qui trouvait à redire à un ancien, et que si je voulais essayer mon sabre contre le sien, il me prouverait qu'il était meilleur.

A cette provocation inattendue, au lieu de punir le chasseur de quatre jours de salle de police, comme j'aurais dû le faire, j'acceptai le défi, et un quart d'heure après j'étais sur le terrain. Mon adversaire ne se fit pas attendre, et le duel eut lieu aussitôt. Après l'échange de plusieurs coups de sabre, parés de part et d'autre, je me fendis à fond et portai à mon adversaire un coup de pointe qui traversa sa chemise sous le bras droit. Comme je me retirais pour me remettre en garde, Hayer m'atteignit sur le pied; j'étais en souliers, je reçus au coup de pied une blessure profonde d'où le sang s'échappait en abondance. Je tombai sur le terrain, et quatre chasseurs vinrent me prendre pour me porter à l'hôpital civil de Lannion, desservi par les sœurs de charité.

Ma blessure était fort sérieuse, j'aurais pu subir l'amputation ou devenir boiteux pour la vie. Mon excessive jeunesse et la pureté de mon sang me sauvèrent.

Le chirurgien plaça ma jambe entre deux draps roulés le plus fortement possible, après avoir mis mon pied sur une planche, afin de le redresser et de faciliter la ligature des nerfs et des muscles, si nombreux dans cette partie du pied. Je restai six semaines sur le dos sans bouger.

Lorsque le docteur leva enfin l'appareil, il trouva ma blessure dans le meilleur état possible, il m'assura que je ne boiterais pas; seulement, il fallait rester à l'hôpital encore un mois. Pour rendre la force aux nerfs du pied, j'allais, tous les jours que le boucher de l'hôpital tuait un bœuf ou une vache, recevoir sur ma blessure le sang que répandait ces animaux. Ce remède que je continuai, même après avoir quitté l'hôpital, me réussit parfaitement.



LE GÉNÉRAL CASTEX

(1771-1842)

Ancien colonel du 20^e chasseurs.

Enfin, au bout de quelques semaines, je fus guéri et je pris mon billet de sortie. On s'imaginera facilement combien je me trouvais heureux et content, mais j'étais loin de me douter que de ce jour-là dateraient mes premières amours de garnison. Le Ciel m'accorda ce dédommagement en récompense (du moins je me l'imaginai alors) des souffrances inouïes que j'avais supportées avec grand courage. Cette histoire de mes jeunes années est l'un des souvenirs que je me rappelle encore avec le plus d'émotion à l'âge où je suis.

Un infirmier de l'hôpital vint me proposer de m'accompagner jusqu'au quartier de cavalerie. Il pouvait disposer de son temps, ce jour-là étant celui de la sortie. Je n'avais pas grand besoin de lui, mais je ne voulus point le priver d'un pourboire qu'il cherchait probablement à gagner ; j'acceptai donc.

Je pris congé des bonnes sœurs de l'hospice, en leur promettant de venir leur faire ma visite.

« Oui, oui, oui ! nous vous recevrons avec grand plaisir ! » s'écrièrent toutes les sœurs. « Mais que ce soit en bonne santé, » ajouta sœur Séraphine, la supérieure. Je les remerciai de mon mieux et, le 1^{er} septembre, je quittai l'hôpital.

Je partis, accompagné de l'infirmier. Au bout de cinq cents pas dans la rue Kérempont, il me dit :

« Brigadier, voulez-vous aller faire une visite à une personne qui éprouve un grand intérêt pour vous, depuis le moment où elle vous vit passer blessé sous ses fenêtres ?

— Quelle est cette charitable personne ? lui dis-je tout étonné.

— C'est M^{lle} Marguerite, la belle blanchisseuse de

l'hôpital. Voici sa demeure, » ajouta-t-il en me montrant la porte ; puis il frappa.

Le marteau était à peine retombé, qu'une fenêtre, au premier étage, s'ouvrit. Un joli visage s'avança, et M^{lle} Marguerite — car c'était elle — dit d'une voix douce à l'infirmier :

« Michel, je vais descendre. »

Une seconde après, la porte s'ouvrit, et une belle et grande personne, qui pouvait être âgée de vingt à vingt-cinq ans, se présenta pour me recevoir. Elle me dit :

« Vous n'aurez pas à monter, monsieur le brigadier ; il y a une pièce au rez-de-chaussée où nous pouvons entrer. »

Nous y entrâmes en effet. Pour me débarrasser de Michel au plus vite, je lui donnai de bien bon cœur une pièce de vingt sous, pour *boire*, car, soit dit en passant, ces gens-là ne reçoivent jamais rien pour *manger*.

« Mademoiselle Marguerite, dis-je à la belle fille, après avoir accepté le siège qu'elle m'avait offert, je viens vous remercier de tout l'intérêt que je vous ai inspiré et vous supplier de me le continuer. »

En débutant ainsi, je la mettais tout de suite à l'aise et lui sauvais l'embarras d'une première entrevue.

— Ah ! monsieur le brigadier, vous méritiez bien cet intérêt ! Si jeune et si gravement blessé ! J'étais à ma fenêtre, quand vous êtes passé sur une litière que quatre chasseurs portaient à l'hôpital. Dieu ! comme vous étiez pâle !

— J'avais perdu beaucoup de sang.

— Comme j'ai la permission d'entrer à l'hôpital, tous les jours, et à l'heure que je veux, parce que j'ai

l'entreprise du linge à blanchir, je m'y rendis en même temps que vous. Ah ! que vous avez effrayé ces bonnes religieuses par la gravité de votre blessure ! »

Puis, s'arrêtant tout à coup :

« Mon Dieu ! brigadier, pardonnez mon étourderie : je vous fais parler, vous malade, et je ne pense pas à vous offrir quelque chose à prendre. Acceptez, je vous prie, une bonne tasse de café au lait. »

Je n'eus garde de refuser, et aussitôt M^{lle} Marguerite se mit à dresser une petite table qu'elle couvrit d'une nappe blanche ; puis elle servit du café et des fruits qu'elle avait préparés avec préméditation, s'attendant à ma visite. Je profitai des quelques instants qu'elle mit à ses préparatifs pour examiner ma nouvelle connaissance.

C'était une grande et belle fille brune, simplement vêtue, mais avec une propreté excessive. L'appartement était dans un ordre parfait, qui remplaçait le luxe.

Quand le café fut servi, nous nous assîmes et nous déjeunâmes.

« Monsieur le brigadier, dit-elle, n'y aurait-il pas de l'indiscrétion à vous demander pourquoi vous vous êtes battu ? Quelque amour en aura sans doute été la cause ?

— Non, assurément, mademoiselle ; je n'avais certes pas eu le temps de penser aux plaisirs, car j'arrivais depuis peu du dépôt. C'est à la suite d'une discussion pour le service que cette affaire a eu lieu ; ainsi vous jugez que cela n'est pas amusant à raconter. Permettez-moi de mettre la conversation sur un sujet plus intéressant. Parlons de vous, s'il vous plaît, mademoiselle.

— Avec plaisir, me répondit la charmante fille.

— Vous paraissez être seule, dans cette maison ?

— Oh ! non, monsieur ; j'ai avec moi Marianne, une femme âgée, qui m'aide à faire mon ménage.

— Bien ; mais je veux dire que vous êtes sans famille.

— Hélas ! j'ai perdu mon père à l'armée, devant Lille, quand j'avais onze ans. Ma mère, qui n'a jamais voulu se remarier, m'a élevée jusqu'à l'âge de vingt ans. C'est à cet âge que je l'ai perdue ! Elle avait, depuis dix ans, l'entreprise du blanchissage de l'hôpital. Vous pensez bien que j'aidais cette bonne mère dans son travail. A sa mort, la supérieure, qui m'avait prise en affection, voulut bien me donner cet emploi. J'ai quatre femmes qui travaillent pour moi à la rivière. »

Quand Marguerite eut fini de parler, je lui dis :

« Vous êtes une brave et honnête fille ; votre père a payé sa dette à la patrie, votre mère a payé la sienne à la nature : le Ciel vous doit aide et protection ; vous serez heureuse, Marguerite.

— Je l'espère ; quand on est honnête et que l'on vit en travaillant, que peut-on désirer de mieux et que peut-on craindre ? »

La table était desservie depuis une bonne heure, quand je pris congé de Marguerite, en lui demandant la permission de venir la voir.

« J'ai, dis-je, une visite à faire aux bonnes sœurs, dimanche prochain ; voulez-vous me permettre d'entrer chez vous en passant ?

— Volontiers, monsieur le brigadier : cela se trouve bien, le dimanche est le seul jour où je ne travaille pas. A quelle heure ferez-vous votre visite à l'hôpital ?

— Après l'appel de deux heures, » lui répondis-je.

Je me levai et pris congé d'elle en l'assurant que je ne n'oublierais pas son bon cœur, son tendre intérêt et sa cordiale hospitalité. Puis, je pris le chemin du quartier, non sans retourner souvent la tête, pour voir si je ne l'apercevrais pas à sa fenêtre ; mais ma curiosité fut trompée.

A mon arrivée au quartier, je fus parfaitement accueilli par mes camarades, mes chefs et les chasseurs de la compagnie, parmi lesquels mon adversaire fut un des premiers à venir demander de mes nouvelles. Comme il me présentait des excuses fort comiques, je lui dis en souriant :

« Si vous aviez fait cela avant le combat, je n'aurais pas été deux mois et demi à l'hôpital, et vous quinze jours en prison. Mais comme on ne peut revenir sur le passé, voici ma main, n'y pensons plus. »

Il parut très reconnaissant de ma manière d'agir, et j'ai su depuis que ma conduite m'avait fait honneur dans la compagnie. Cependant je n'échappai pas à une verte réprimande de mon capitaine, à qui j'allai faire visite le lendemain. Il me dit que si je n'eusse pas tant souffert de ma blessure, il m'infligerait quinze jours de prison ; car je méritais la même punition que le chasseur Hayer, pour avoir tiré le sabre avec lui, mon inférieur. Ensuite il s'informa avec intérêt de ma santé et me donna un louis, c'était le quartier de la pension que me faisait mon père. Ce n'était pas beaucoup ; mais mon père, sans être pauvre, n'était pas riche ; il vivait de son travail dans le commerce d'épiceries, de drogueries et de bois des îles. Il avait une nombreuse famille à élever. Nous étions sept enfants. Ma mère, qui a eu le rare bonheur de conser-

ver une bonne santé jusqu'à sa mort, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, avait beaucoup d'influence sur mon père, et n'avait jamais consenti à ce que je fusse militaire. Selon elle, j'avais embrassé un état de fainéant. On verra si cet état, dans ce temps-là, devait être taxé ainsi.

Quant à mon maréchal des logis chef, M. Lacour, il me dit avec affection, en me serrant cordialement la main :

« Parquin, vos galons vous ont coûté cher ; vous vous êtes bravement battu ; dorénavant vous ne vous exposerez pas à de pareils désagréments. D'ailleurs j'y mettrai bon ordre, » ajouta-t-il en se retirant.

M. Lacour ne pouvait me faire les mêmes reproches que le capitaine Lavigne : tout le régiment connaissait son duel à Abbeville, lui maréchal des logis chef avec le fourrier Jary. Cette affaire est assez curieuse pour être rapportée.

Jary était un jeune homme de beaucoup d'esprit, mais d'un esprit très caustique. Le jeu de billard, auquel l'un et l'autre étaient également forts, amena une discussion. Ils en vinrent à vider leur différend sur le terrain. Le fourrier était très brave ; le maréchal des logis ne lui cédait en rien sur cet article, mais il lui était bien supérieur sur les armes ; aussi n'avait-il accepté le duel, proposé par Jary, que pour lui donner une leçon en lui laissant la marque de ce duel sur la figure.

Quand ils furent en garde, le maréchal des logis chef porta à son adversaire un coup de sabre sur le pied. Ce n'était qu'une feinte ; et tandis que le fourrier arrivait à la parade, il lui rasa la figure avec la lame de son sabre. La pipe que Jary tenait à la bouche

vola en éclats. Aussitôt le fourrier s'arrêta et, du ton le plus sérieux du monde, il dit aux témoins :

« Messieurs, je remets le combat à demain, et j'aurai soin de me munir d'un masque ; car monsieur, que voilà, est un grand maladroit qui finirait par me crever un œil. »

Cette plaisanterie fit pouffer de rire tout le monde. La bonne harmonie régna à l'instant, et les deux combattants s'embrassèrent.

A la bataille d'Eylau, le fourrier Jary eut la tête emportée en fumant la pipe ; et je suis sûr que, s'il avait pu parler, il aurait dit que c'était une plaisanterie de fort mauvais goût.

Mais revenons au quartier. Je fut fort étonné d'y remarquer deux pièces de 4 et deux caissons que je n'avais pas vus auparavant.

« C'est de l'artillerie arrivée ce matin, me dit un de mes camarades ; le régiment va apprendre l'exercice à feu de l'artillerie. »

Et il m'annonça qu'il était alloué quatre sous par jour à chaque chasseur pour la solde de cet exercice ; je m'en réjouis, comme tous mes camarades.

Le capitaine m'ayant exempté de service pendant un mois, je n'eus qu'à soigner mes armes et à blanchir mes buffleteries, qui en avaient grand besoin à la sortie du magasin, où ces effets avaient été renfermés pendant mon absence. Mais je trouvai dans un très bon état mon cheval, dont un de mes amis avait pris soin pendant que j'étais à l'hôpital.

Du jeudi, jour de ma sortie de l'hôpital, au dimanche, jour de mes visites futures dans la rue Kérempont, le temps me parut long. Le jour désiré arriva enfin. Depuis que j'étais brigadier, j'avais obtenu de mon capitaine

l'autorisation de faire confectionner à mes frais un uniforme de drap fin. Sur mon dolman figuraient mes galons qui auraient dû être en laine, et qui étaient en poils de chèvre très blancs. Les rangs de tresse de mon dolman étaient aussi en poils de chèvre très blancs. La hongroise (culotte) de drap fin et des bottes légères et bien faites auraient dû compléter ma tenue ; mais ma blessure ne me permettait pas de sortir avec des bottes. Je pris donc des souliers et je dus, à mon grand regret, laisser là ma hongroise et sortir avec un pantalon de cheval de drap fin. Mes cheveux, depuis dix-huit mois que j'étais au régiment, avaient poussé. Je portais donc la queue et les tresses, pommadées et poudrées à l'uniforme du corps ; mais, ô douleur ! mes moustaches s'étaient obstinées à ne pas sortir, malgré les invitations réitérées du rasoir.

Enfin, tel que j'étais, je pouvais me présenter assez convenablement devant la jolie et si compatissante jeune fille de la rue Kérempont. J'aimais à croire, dans ma naïveté, que je plairais à M^{lle} Marguerite, quand j'entendais toute la journée mes camarades fredonner :

Voulez-vous être aimé des belles ?

Engagez-vous dans les chasseurs.

Je m'acheminai donc vers la demeure de Marguerite, et bientôt je fus chez elle.

Si j'avais pris quelques soins de ma toilette, la jolie fille, de son côté, n'avait rien négligé pour se rendre plus jolie encore. Elle portait un bonnet rond, dont la forme élevée sur le devant avait les franges en dentelle ; ses cheveux, d'un noir d'ébène, étaient parfaitement lissés sur son front blanc et séparés en deux bandeaux par une ligne bien nette. Je me rappelle encore

que la chevelure s'échappait, pour ainsi dire, de son bonnet derrière la tête et tombait en un énorme chignon sur son cou assez long et d'une blancheur admirable.

Elle portait des boucles d'oreille en forme de poire allongée, et avait une petite croix d'or tenue par un ruban de velours qui entourait le cou. Sa robe, en étoffe d'hiver, d'un bleu foncé, était très courte, comme on les portait alors, et laissait voir un bas de coton bleu à côtes, bien tiré sur une jambe élégante. Une ceinture moirée rose et à boucles faisait ressortir sa jolie taille. Enfin ses pieds, d'une finesse extrême, étaient chaussés de souliers à talons assez hauts, recouverts de petites boucles jaunes. C'était à faire perdre la tête à un philosophe, et je n'ai jamais été philosophe !

« Je vous attendais, me dit-elle, en me présentant sa main blanche, que je m'empressai de baiser. Mais finissez donc, dit-elle, monsieur le brigadier, et asseyez-vous. »

Quand je fus assis, elle s'informa avec intérêt de l'état de ma blessure. Elle me demanda si j'avais bien souffert, si j'avais eu du plaisir à revoir mes camarades, si j'avais été bien accueilli d'eux. Toutes ces demandes étaient empreintes d'une véritable affection et m'allaient au cœur. Je répondis avec émotion à des questions qui, lui dis-je, me rendaient heureux. Après avoir passé une heure à causer de choses et d'autres, et nous être dit les petits riens qui se disent toujours entre un jeune homme et une jeune fille :

« Mon Dieu ! s'écria Marguerite, que je suis folle ! Moi qui ne pense pas à vous prévenir qu'à trois heures les portes se ferment à l'hospice pour les visiteurs ! Les

bonnes sœurs seraient bien punies de ne pas recevoir la visite que vous leur avez promise pour aujourd'hui.

— Quoi ! Marguerite, vous voulez que je vous quitte déjà ?

— Mais, ne pouvez-vous pas revenir en sortant de l'hôpital ? me dit-elle en rougissant un peu.

— Certainement, je passerai la soirée avec vous, si vous voulez bien le permettre. »

Je vis à son sourire qu'elle acceptait, et nous nous séparâmes.

A l'hospice, mon arrivée fut un véritable événement. Le portier, les infirmiers, Michel surtout, me témoignèrent un intérêt auquel je fus sensible. Je les remerciai et me dirigeai vers le logement de la supérieure. A ma vue, sœur Séraphine jeta un grand cri, se pendit à la sonnette, et les cinq sœurs accoururent et m'entourèrent.

La supérieure me fit asseoir. Tout le monde s'informa avec intérêt de ma santé, de ce que j'avais fait depuis ma sortie de l'hôpital. Ces bonnes sœurs insistaient pour savoir si j'avais fait la paix avec le chasseur contre lequel je m'étais battu : « Vous savez, me disaient-elles avec cette admirable naïveté des cœurs religieux, vous savez qu'il est mal de ne pas aimer son prochain.

— La paix est faite, repris-je ; mais je ne l'ai pas pris pour mon ami, car il n'a jamais été qu'un camarade, avec lequel je désire vivre en paix. »

J'eus une longue conversation à soutenir avec ces excellentes personnes. J'aurais fait, je crois, un voyage de long cours, que je n'aurais pas été le sujet d'une plus grande curiosité. Toutes les femmes, même les religieuses, ne sont-elles pas filles d'Ève ? Malgré tout

j'étais sur les épines, le temps me semblait horriblement long...

C'était la charmante Marguerite, qui me trottait dans la tête, et pour laquelle mon cœur battait. Aussi, au bout d'une heure, je ne pus résister davantage, et je me levai pour prendre congé, prétextant le service, dont j'étais esclave, qui me rappelait au quartier. Aussitôt les sœurs de sortir, de courir, pour revenir avec des bonbons, des massepains, du chocolat et un pot de confitures, qu'elles me forcèrent d'accepter ; car, voyant que je voulais le refuser, elles me mirent elles-mêmes dans la sabretache les pâtisseries et les bonbons.

« Mes sœurs, leur dis-je, vous me traitez comme Vert-Vert : les nonnes du couvent de Nevers n'ont pas fait plus pour lui. Mais vous savez ce qu'il en arriva : il en mourut.

— Voici un élixir de longue vie, me dit la supérieure, en me présentant un verre de vin de Malaga.

— A votre santé, mes sœurs ! dis-je en le vidant. Que Dieu vous accorde une longue suite d'années pour le bonheur de l'humanité. »

Ce toast me valut des remerciements sans fin. J'étais fort embarrassé pour placer le pot de confitures ; mon habillement ne comportait pas de poches. Je sortis de ma sabretache mon mouchoir de fine toile, j'en enveloppai le pot et je le tins dans la main droite. Heureusement, je n'avais pas à aller bien loin pour le déposer.

Ma visite à l'hôpital avait pris plus de temps que je ne voulais en donner ; cependant les sœurs paraissaient si heureuses et si contentes de me voir que je me reprochais presque de ne pas faire durer ma visite plus d'une heure.

Lorsque j'arrivai chez Marguerite, elle me dit avec une petite moue charmante :

« Monsieur le brigadier, je croyais que les sœurs vous retiendraient jusqu'à la cloche de six heures.

— Elles ont été parfaites pour moi, » dis-je en me débarrassant du pot de confitures, que je priai Marguerite d'accepter. Je tirai ensuite de ma sabretache toutes les autres friandises et les lui offris également. Elle me dit en les acceptant :

« A une condition, monsieur le brigadier, c'est que vous ne voudrez pas refuser mon modeste souper.

— Oh ! oui ; je resterai ainsi avec vous jusqu'à dix heures.

— Mais, monsieur le brigadier, vous retirer à dix heures par ce temps-ci, un dimanche, un jour où les auberges sont pleines, c'est trop dangereux ! Souvent on rencontre dans les rues des ivrognes. Vous partirez plus tôt ; nous aurons fini de souper à sept heures.

— Quoi ! Marguerite, vous ne vous plaisez donc pas avec moi, que vous voulez que je m'en aille sitôt ?

— Oh ! ce n'est pas cela, monsieur le brigadier ; mais c'est que j'aurais peur.

— Rassurez-vous, ma chère petite amie. Jacqueline est là pour me protéger, et elle saura bien faire passer au large les importuns, si j'en rencontre sur ma route. »

Au nom de Jacqueline, qu'elle prit pour celui d'une femme, je m'aperçus qu'elle rougissait. Elle me dit assez vivement, sans paraître avoir écouté la fin de la phrase :

« Quelle est cette Jacqueline ?

— C'est, lui dis-je, la seule rivale que vous ayez à craindre : c'est la lame de mon sabre.

— Ah ! à la bonne heure ! » dit-elle.

Nous nous mîmes à table. Le souper était bon ; car, quoiqu'elle en dît, elle avait fait des façons. Il y avait un excellent rôti de veau, un plat de poisson de mer très frais, une salade, des beignets de pommes, que Marguerite excellait à faire, du cidre et une bouteille de vin de Bordeaux. Les sœurs firent les frais du dessert avec les friandises qu'elles m'avaient données.

Quand le souper fut fini, je lui fis quelques reproches pour m'avoir donné de cet excellent vin de Bordeaux, dont elle n'avait pas bu elle-même.

« Je vous avouerai, me dit-elle, que ce n'est pas une dépense nouvelle que j'ai faite. Ce vin de Bordeaux provient de la pièce que nous avons achetée quand ma mère était malade, et il m'en reste, je crois, une cinquantaine de bouteilles. Vous voyez bien, monsieur le brigadier, qu'il n'y a pas à me gronder pour cela. D'ailleurs, vous devez boire du vin, comme convalescent. »

Elle desservit lestement la table, et nous nous assimes près du feu. J'étais si jeune encore, que l'émotion, que j'éprouvais près d'une si jolie personne, m'intimidait d'une manière étrange. Je me rappelle que je la priai, pour me remettre un peu, de chanter ; ce qu'elle fit aussitôt d'une voix fort agréable.

Elle chanta une chanson très à la mode, dont le refrain était :

L'amour, l'estime et l'amitié,
Sont les compagnons de voyage.

« Voilà bien, lui dis-je, l'image de la vie heureuse que j'espère mener avec vous ! »

J'étais transporté ! Décidément le vin de Bordeaux dissipait ma timidité ; je l'embrassai par surprise. Elle fit la moue, en me disant :

« Fi ! que c'est vilain, brigadier !

— Oh ! si vous êtes fâchée, Marguerite, rendez-moi mon baiser au plus vite, et n'ayez plus de rancune.

— Tenez, brigadier, me dit-elle, en me tendant la main, faisons la paix, je vous pardonne. »

Je lui fis compliment sur sa voix et sur la bonne volonté qu'elle avait mise à se faire entendre.

— Oh ! ne me remerciez pas ; j'aime beaucoup à chanter, surtout lorsqu'on paraît m'écouter avec plaisir.

— Ma chère Marguerite, lui dis-je, il y a une chose que je veux obtenir de vous.

— Quoi donc ? me dit-elle.

— C'est, repris-je, de substituer mon nom de baptême au titre vraiment trop pompeux de brigadier que vous prononcez, chaque fois que vous me parlez.

— Comment vous nommez-vous ?

— Charles.

— Eh bien, je dirai à monsieur Charles que la demi-heure vient de sonner à l'hospice ; il est donc neuf heures et demie, et il lui faut une demi-heure pour gagner le quartier.

— Ce n'est que trop vrai ! Le temps passe vite chez vous Marguerite. Quand me permettrez-vous de venir vous voir ?

— Mais dimanche, monsieur Charles ; et si vous vous voulez accepter mon souper, ce sera la meilleure preuve que vous l'avez trouvé bon.

— Certainement, lui dis-je avec empressement et lui prenant les mains.

— Voyez-vous, ajouta-t-elle en laissant ses mains dans les miennes, je travaille toute la semaine ; le dimanche est le seul jour où vous puissiez me voir et venir chez moi. Mais, monsieur Charles, il faut être bien discret...

— Soyez tranquille, Marguerite ; si j'ai une qualité, c'est la discrétion, et vous en jugerez. »

Je l'attirai à moi, et, cette fois, la charmante fille ne s'opposa pas au long baiser que je pris.

J'avais, dans la semaine, régulièrement deux fois de ses nouvelles par Marianne : le lundi, quand Marianne venait chercher mon linge, et le samedi, quand elle le rapportait.

Ici, mon intention n'est pas de raconter la continuation de mes amours avec Marguerite ; d'ailleurs, j'ai promis la discrétion, et je tiens parole, même quarante ans après. Il suffira de dire que les six mois que la compagnie passa à Lannion furent pour moi un temps de bonheur, que je ne puis me rappeler encore sans émotion.

Dans la compagnie, tout le monde s'était mis à apprendre la manœuvre du canon, et, au bout de quelques mois, nous étions tous en état de servir une pièce. Mais, il faut le dire en passant, nous n'eûmes jamais l'occasion d'employer le talent que nous venions d'acquérir.

Lannion était une très petite ville de garnison, mais fort agréable. Je me rappelle qu'un jour, en promenade, à peu de distance hors de la ville, avec un de mes camarades, nous rencontrâmes le capitaine Lavigne, qui rentrait d'une partie de campagne en calèche avec des dames.

« Remarques-tu, me dit mon camarade (un beau

parleur de la compagnie), que les dames de Lannion n'aiment pas le vin ? Elles préfèrent Lavigne. »

Le capitaine Lavigne était, en effet, un homme fort aimable et l'un des plus beaux officiers du régiment. Je suis certain que, lorsque nous quittâmes la garnison, ce fut un de ceux qui laissèrent le plus de regrets.

On doit penser qu'il y eût aussi bien des larmes, lorsque je quittai ma chère Marguerite ! Elle se maria plus tard, le 15 août 1805. Elle épousa le jardinier de l'hôpital, qui avait recherché sa main pendant que ma blessure me tenait alité. Marguerite, à cette époque, avait refusé d'épouser ce jeune homme, qui était bon ouvrier, mais qui n'avait aucune économie pour entrer en ménage. Je crois aussi que je fus pour quelque chose dans ce refus.

L'Empereur, le jour de sa fête, dotait dans toute la France, par départements, un certain nombre de filles à marier, choisies parmi les filles de militaires morts au champ d'honneur et sans fortune. La supérieure, sœur Séraphine, qui voulait du bien à Marguerite et au jardinier, arrangea facilement le mariage avec le maire de la ville. Chaque couple recevait une somme de douze cents francs pour entrer en ménage. Ce fut ainsi que Marguerite se maria avec le jardinier, qui eut, certes, depuis ce jour, une très jolie fleur à cultiver.

La garnison de Lannion ne fut pourtant pas agréable pour tout le monde. Le chasseur Fournérat, par exemple, qui s'était engagé avec moi, n'eut pas à la regretter. Il lui arriva, en effet, un déboire que je ne puis m'empêcher de raconter.

Un jour, sur la fin de l'automne, étant en promenade



LE LIEUTENANT DUCHESNE, DU 16^e CHASSEURS

(1802)

dans les environs de la ville, il remarqua de belles pommes d'api dans un verger ; il franchit la haie de clôture, et se mit, sans plus de cérémonie, à mordre à belles dents dans ce fruit tentateur. Le paysan breton propriétaire du terrain avait perdu, la veille, toutes les pommes d'un de ses arbres, qui avait été complètement dépouillé par des maraudeurs.

Il crut que le chasseur Fournerrat était un des auteurs du larcin dont il avait à se plaindre : il s'approcha à pas de loup, et lui allongea un coup de fléau, qui l'atteignit à la figure et lui fracassa la mâchoire. Le chasseur tomba sur le coup, et on fut obligé de le porter au quartier. Ainsi, tandis que Marguerite et moi nous goûtions paisiblement, dans le jardin des Hespérides, le fruit défendu, un fruit des plus vulgaires attirait à mon ami peines et désagrèments.

CHAPITRE II

La belle rieuse de Bréda.
La reine Hortense et ma future épouse.
La pipe des deux sœurs.
Un collier de cheveux,
Le maréchal des logis Guindey tue le prince Louis.
Le bon bivouac perdu.

Le 1^{er} décembre, à notre départ de Lannion, la compagnie fut coucher à Guingamp, jolie petite ville sur la route de Rennes à Brest. Elle en partit le lendemain pour se rendre à Saint-Brieuc, où était l'état-major du régiment. Je fus laissé à Guingamp pour y servir avec quatre chasseurs la correspondance. J'y restai un mois, et il ne se passa rien que je puisse raconter, si ce n'est qu'un jour j'allai avec mon détachement, à quatre lieues sur la route de Brest, pour servir d'escorte au maréchal Augereau, qui se rendait à Paris pour recevoir le commandement du corps d'armée dans le Tyrol pendant l'immortelle campagne d'Austerlitz.

En escortant la voiture du maréchal, j'eus besoin de mettre pied à terre. Je descendis de cheval, sûr de regagner la distance que cet arrêt me faisait perdre ; et, en effet, je rentrai en ville à la tête de mon escorte. En passant devant un poste d'infanterie qui nous ren-

dait les honneurs, je commandai le sabre à la main ; mais, lorsque je voulus prendre le mien, je ne le trouvais plus à mon côté. Qu'on juge de mon désappointement ! J'avais laissé mon sabre sur la route à la place où j'avais mis pied à terre. Heureusement qu'il pleuvait en ce moment, et qu'étant comme mes chasseurs couvert de mon manteau, l'on ne s'aperçut pas que mon sabre me manquait.

Après avoir reçu vingt francs, que le maréchal eut la générosité de me remettre pour mon détachement, et avoir transmis la consigne au brigadier qui était venu avec quatre chasseurs continuer à servir d'escorte au maréchal, je fis faire volte-face à mon cheval et partis au galop pour atteindre l'endroit où j'avais mis pied à terre. Mais, à mon grand désespoir, je ne trouvais pas mon sabre, et des empreintes de pas, juste à cet endroit, m'indiquèrent assez qu'il avait été ramassé. J'eus beau questionner le peu de voyageurs que je rencontraï sur la route, je ne reçus aucun renseignement satisfaisant. Je poussai jusqu'à un village plus loin, et je n'en fus pas plus avancé. Je rentrai, fort mécontent de ma journée, et je cherchai à acheter un sabre dans Guingamp ; mais je n'en trouvais pas à vendre qui fût d'uniforme. J'étais vraiment désorienté.

Nous logions tous les cinq chez des bourgeois ; nos chevaux étaient réunis chez un aubergiste de la ville. Mon logement était chez M. M..., honnête et bon bourgeois de la ville, sur la place de Guingamp. Le dimanche, il avait la délicate attention de me faire partager son dîner en famille. Un dimanche donc, que ma tristesse était visible pour les convives, il me dit, au dessert, où nous étions restés tous les deux à prendre le café :

« Brigadier, vous êtes triste ; je n'ai aucun droit de vous questionner sur vos affaires. Cependant, si je puis vous être utile à quelque chose, disposez de moi, je vous prie.

— Je vous remercie, monsieur ; mais ma tristesse provient d'une cause, qui malheureusement n'est pas de nature à mettre votre obligeance à contribution. »

Je lui racontai alors en détail ce qui me mettait en peine. Aussitôt mon hôte me dit :

« Vous n'avez pas essayé tous les moyens que vous avez pour retrouver votre sabre. Laissez-moi vous donner un conseil, et si, en le suivant, vous ne trouvez pas votre arme, vous pourrez en faire votre deuil.

— De grâce, mon cher monsieur, veuillez m'indiquer ce moyen ! Je vais le mettre à exécution tout de suite, je vous le promets.

— Faites réclamer votre sabre, au prône, dimanche prochain, à la grand'messe, dans les églises des quatre paroisses où vous avez mis pied à terre et offrez une récompense de six francs à celui qui l'aura trouvé et qui vous le rapportera. »

Après avoir entendu ces paroles, l'espoir rentra dans mon âme. M. M..., qui connaissait le pays, eut l'extrême bonté de faire quatre circulaires, toutes pareilles, que j'envoyai à chaque curé des paroisses désignées, et, le dimanche suivant, mon sabre fut retrouvé et rapporté dans la journée. Je donnai avec grand plaisir la récompense promise à un garçon tailleur qui avait trouvé l'arme sur la route.

Je remerciai M. M... de l'heureuse idée qu'il avait eue, et pour répondre à plusieurs politesses que j'avais reçues de lui, je l'invitai à dîner à l'auberge, où nous



LE GÉNÉRAL MOREAU
(1703-1813)

prenions nos repas, les chasseurs et moi. Le repas fut gai; M. M... nous chanta plusieurs chansons dont l'une était en l'honneur du général Moreau. M. M... et ce général étaient tous deux nés dans la même ville, à Morlaix; et mon convive l'avait connu particulièrement, avant la Révolution, lorsqu'il travaillait avec lui chez M. Frenières, procureur à Rennes. Je me rappelle un couplet de la chanson faite en l'honneur du vainqueur de Hohenlinden. Voici ce couplet :

Gloire au guerrier magnanime,
Au conquérant de la paix!
Moreau, ton talent sublime
A fait l'honneur des Français.
Eh bien, sous l'ancien régime,
Moreau, ce grand général,
Aurait été caporal.

Ce couplet, comme on le voit, fait allusion à la naissance roturière de Moreau. En effet, malgré l'exemple du général Chabert et de quelques autres, il faut avouer que, sans la Révolution de 89, Moreau n'eût peut-être jamais été appelé à déployer ses grands talents. Pourquoi, hélas! a-t-il plus tard répandu son encrier sur la plus belle page de son histoire!

Le 1^{er} janvier 1805, je reçus l'ordre de rejoindre avec mon détachement le régiment à Saint-Brieuc. A mon arrivée, après avoir rendu compte au maréchal des logis chef de ma gestion à Guingamp, je m'empressai d'aller trouver mon ami Henry, le brigadier de la compagnie d'élite, et de l'emmener dîner avec moi à l'hôtel de l'Écu.

« Vois-tu, Parquin, me dit-il, en me désignant du doigt une maison à un peu de distance; vois-tu cette

maison? C'est un cabaret qui est défendu à la garnison.

— Et pourquoi cela?

— C'est que la maîtresse du cabaret est la femme du bourreau.

— Eh bien! lui dis-je tout en marchant, pour harmoniser son état et l'état de son mari, l'aubergiste aurait dû prendre pour enseigne de son cabaret : « A la femme sans tête. »

Nous fûmes bientôt à l'hôtel de l'Écu et nous nous mîmes à table.

J'avais à m'informer de ce qui s'était passé au régiment, dont nous avons été séparés pendant huit mois :

« Voici d'abord, me dit Henry, un désagrément qui est arrivé à ton serviteur, il y a six mois. Les habitants de la campagne ayant fait cadeau d'un jeune loup au commandant Watrin, il se plaisait à se faire accompagner dans les rues par cet animal, que l'on disait parfaitement privé. Un jour que je revenais de chez le boucher, avec un chasseur qui portait la viande de l'escouade, je trouvai au quartier le commandant Watrin, qui s'y promenait. Aussitôt le loup, son compagnon ordinaire, attiré probablement par l'odeur de la viande fraîche, se jeta à belles dents sur cette viande, et à la manière dont il y allait, on pouvait juger qu'il la trouvait fort à son goût.

« Le chasseur, qui portait la viande sur son dos, effrayé de sentir derrière lui un tel glouton, la laissa tomber, malgré mes cris : « Il est privé! il est privé! » Le loup n'en continua son opération qu'avec plus d'ardeur. Ce que voyant, je me précipitai sur lui pour lui faire lâcher prise. L'animal se retourna furieux, en ouvrant sur moi une gueule énorme. Je ne balançai

pas un instant à dégainer et je lui coupai le jarret d'un bon coup de sabre, au grand déplaisir du commandant, qui m'a pris en grippe depuis ce temps-là. »

Le 1^{er} février, le régiment partit de Saint-Brieuc pour se rendre à Pontivy, appelé Napoléonville à cette époque. Il y resta deux mois. Pendant ce temps mon capitaine me fit travailler chez le quartier-maître. J'avais une belle écriture et je n'étais pas fâché d'apprendre la comptabilité. Le 5 avril, départ de Napoléonville pour se rendre à Versailles, où le régiment arriva le 1^{er} mai. Mon père vint m'y voir le jour même de notre arrivée, et le capitaine Lavigne nous invita tous deux à dîner à la table des officiers.

Je me rappelle que, le dimanche suivant, trois brigadiers de mes amis et moi, ayant obtenu la permission des appels jusqu'au lendemain matin, nous résolûmes d'aller au spectacle à Paris.

On donnait, ce jour-là, une pièce dans laquelle jouait le célèbre Talma. A cette époque, ni gondoles (voitures publiques à plusieurs places), ni chemins de fer, n'existaient pour conduire les voyageurs à Paris. Les seules voitures que l'on trouvât, sur cette route, étaient des « coucous », qui déposaient les voyageurs place de la Révolution, aujourd'hui place de la Concorde. Nous primes donc à nous quatre une de ces voitures à deux chevaux. Pour ne pas prendre d'autres voyageurs, car nous voulions arriver à Paris à heure fixe, il fallut prendre la voiture à nous seuls et payer les places double.

Nous stimulions notre cocher qui allait fort doucement ; mais nos paroles n'ayant aucune influence sur lui, un de nous s'avisa de lui proposer quatre sols par voiture de maître, en marche, que la sienne dépasserait

sur la route ; et il y en avait beaucoup ce jour-là, puisque c'était le dimanche.

Le conducteur accepta le marché et mit ses chevaux au grand galop. Un de nous prit un crayon pour marquer chaque voiture que nous dépassions. Cette manière nouvelle de faire avancer les coucous nous amusa beaucoup tout le long de la route. Mais, arrivés à la place de la Révolution, il se trouva que le coucou avait dépassé quarante-quatre voitures de maître ; ce fut donc 8 fr. 80 centimes à ajouter aux 10 francs pour les places, et nous eûmes ainsi à lui payer 18 fr. 80 centimes. Or, nous n'avions pas compté sur cet incident, et, nos poches vidées, après avoir payé le cocher, il ne nous restait pas assez d'argent pour payer la voiture de retour. Il fallut abandonner nos magnifiques projets de spectacle et aller passer la soirée au café des Aveugles, au Palais-Royal.

Là, nous vîmes un homme habillé en sauvage, qui frappait la grosse caisse, au milieu d'une grosse musique, et y attirait beaucoup de monde. Ce sauvage, sa musique et quelques bouteilles de bière remplacèrent pour nous Talma et M^{lle} Raucourt.

Notre régiment resta cinq mois à Versailles, et le 5 octobre 1805, nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Paris. Le 20^e chasseurs fut caserné dans le quartier Bellechasse, faubourg Saint-Germain.

Dès le dimanche suivant, le régiment monta à cheval pour être passé en revue par le prince Louis, frère de l'Empereur. La garnison de Paris ne se composait que d'un régiment d'infanterie dont l'uniforme était vert, et qu'on appelait gardes de Paris ; puis d'un autre régiment habillé en rouge, qui avait la même désignation que le précédent, plus l'épithète

« d'écrevisses », que le gamin de Paris lui avait donné.

La compagnie des Mamelouks fut une nouveauté pour nous. Je ne me doutais guère alors de l'avoir plus tard sous mes ordres, ainsi qu'une compagnie de Jeune Garde que j'eus à commander pendant toute la campagne de France. Les Mamelouks, lors du défilé, partaient au grand galop, sans conserver aucun alignement. Ils arrêtaient leurs chevaux tout court sur place : on eût dit absolument une volée de pigeons, quittant la terre pour changer de champ. Plus tard, ils exécutèrent cette manœuvre comme la cavalerie de toutes les armes.

L'Empereur était à ce moment à l'armée et remportait sur les Russes et les Autrichiens la célèbre victoire d'Austerlitz. Cette époque, si glorieuse à l'extérieur, fut un temps de tranquillité parfaite à l'intérieur, puisqu'il n'y avait que 3.000 hommes à Paris, et fort peu dans les départements.

Pendant le temps que le régiment passa à Paris, je visitais souvent le toit paternel. Mes parents avaient pensé que les premières années suffiraient pour me dégoûter de l'état militaire, que j'avais embrassé malgré eux, car ils désiraient me voir les remplacer dans leur commerce. Mon père vit ma vocation décidée, il ne chagrina plus mes penchants, je dois lui rendre cette justice ; et ma mère, malgré son chagrin, me continua la bonté qu'elle m'avait toujours témoignée.

Notre régiment dut quitter non seulement Paris, mais encore la France, avec l'ordre de nous rendre en Hollande. Le 1^{er} décembre 1805, nous arrivions à Nimègue. De là, nous nous rendîmes à Dewenter, puis à Arnheim, où nous apprîmes, non pas à nos dépens,

mais à notre profit, que les corps d'armée séjournant dans ce pays touchaient double solde à cause de la cherté des vivres. De là, le 20^e alla à Amersfort, une des plus jolies petites villes que j'ai vues en Hollande. D'Amersfort, le régiment se rendit à Bréda, où je devais faire mes secondes armes en amour.

Je remplissais les fonctions de fourrier. Le régiment était logé chez les bourgeois, pendant le temps nécessaire à la réfection du quartier, qui était en mauvais état. Après avoir logé toute ma compagnie en ville, je m'acheminai avec mon chasseur à mon logement, mon billet à la main. Je cherchais de l'œil, dans la rue portée sur le billet, une maison d'une apparence un peu convenable, car le fourrier a toujours l'avantage d'avoir un billet d'officier pour lui, c'est l'usage.

Mais j'étais logé dans un quartier populeux de la ville, le quartier des ouvriers, et je me trouvai chez un teinturier, un brave homme sans doute, mais dont l'appartement était rempli d'étoffes, de teintures, de meubles, et d'une demi-douzaine d'enfants qui devaient s'amuser beaucoup, car ils riaient et pleuraient tout ensemble. Ce brave homme nous dit qu'il n'avait qu'un cabinet à nous offrir, et il était voisin de la pièce où se faisait le bruit infernal de sa nombreuse famille. « Pour les vivres, me dit-il, vous n'avez pas à vous en occuper, car je vous invite à partager mes repas. »

Tout en étant touché de sa politesse, j'allai chercher un autre logement à la municipalité. Elle était fermée et il aurait fallu attendre jusqu'au lendemain pour avoir un autre billet. J'avais remarqué, le matin, dans le bureau de la mairie, une dame d'une trentaine d'années, qui parlait parfaitement le français et

paraissait donner des ordres aux employés et servir d'interprète. Je demandai son nom et me fis indiquer sa maison.

Mademoiselle Wan... V... s demeurait sur la place de Bréda et cumulait les fonctions d'employée à la mairie et de marchande de nouveautés. J'entrai chez elle. Après avoir traversé le magasin, je la trouvai, au rez-de-chaussée, à dîner avec deux autres demoiselles. J'ai su depuis que c'étaient ses deux sœurs.

« Mademoiselle, lui dis-je, je vous demande bien pardon de vous déranger.

— De quoi s'agit-il, monsieur? Prenez la peine de vous asseoir.

— Mademoiselle, je n'ai qu'un mot à vous dire, permettez que je vous parle debout; c'est mon usage, quand j'adresse la parole aux personnes de votre sexe. »

Puis, je me mis à lui raconter qu'après avoir logé toute la compagnie, je m'étais rendu à mon logement, et que je venais la prier de me le changer, car je n'avais trouvé pour meubles que six enfants, qui faisaient un tapage infernal.

« Le brave homme, chez qui je suis logé, ajoutai-je en lui présentant mon billet, m'a offert, il est vrai, sa table; il est très hospitalier, je dois lui rendre cette justice. Mais je préfère à toutes les tables une chambre propre et tranquille.

— Monsieur, me dit-elle, c'est une faute que je vais réparer. »

Et elle se mit à retourner un paquet de billets de logement.

« C'est un billet pour deux personnes? »

— Mademoiselle, si vous ne pouvez disposer de

logement que pour une personne, comme dans peu de jours nous rentrons au quartier, je laisserai mon chasseur chez le teinturier.

— Eh bien! monsieur le brigadier, puisque vous me dites être tranquille, je vous offre une chambre dans ma maison. Votre quartier-maître est venu, à son arrivée, ce matin, retenir tout le premier étage, au prix de 45 francs par mois, pour M. Margueron, votre capitaine d'habillement, qui n'arrive que dans quinze jours. Je puis donc vous offrir l'hospitalité jusqu'à son arrivée. »

Je remerciai sincèrement M^{lle} Wan.... V... s et lui demandai la permission d'aller prévenir mon chasseur de ce qui se passait, afin qu'il eût à m'apporter mes effets.

Quand je rentrai, après une heure d'absence, M^{lle} W....s vint elle-même m'installer dans la chambre retenue pour le capitaine d'habillement. Je laisse à penser si j'y fus confortablement. On avait eu l'attention d'y faire monter pain, beurre, fromage et pipes, première attention de tout Hollandais. M^{lle} W... s eut la bonté de m'inviter à souper pour six heures.

Ce fut pendant le repas que j'appris que le personnel de la maison se composait de trois sœurs: l'aînée, M^{lle} W....s, qui conduisait la maison; M^{lle} Henriette, ayant une vingtaine d'années, et une petite fille charmante de douze ans. Elles avaient un frère absent, qui suivait la carrière des armes et servait en qualité de cadet dans un régiment d'artillerie, à La Haye. Il y avait un domestique qui faisait la cuisine et les chambres. Le magasin était très beau et contenait tous les objets de modes et toilettes pour hommes, pour femmes et enfants.



MURAT, ROI DE NAPLES
(1771-1815)

En costume de colonel de sa Garde.

Le secrétaire du gros major, le maréchal des logis Boissard, étant tombé malade, M. Castex me prit pour le remplacer pendant son absence, qui dura un mois. Durant ce temps, je n'étais pas obligé de répondre aux appels; je me tenais au bureau du major de neuf heures du matin à quatre heures du soir. Je n'avais qu'à prendre les noms des personnes qui venaient rendre visite, et à recevoir quelques lettres, auxquelles je répondais quand elles regardaient le service.

Mes soirées étaient libres et j'avais le temps de cultiver l'aimable connaissance de mon hôtesse. Cette dame, qui était on ne peut mieux pour moi, me garda chez elle jusqu'à l'arrivée du capitaine d'habillement. M^{lle} W... était blonde et d'une fraîcheur admirable; elle avait une belle taille. Lorsqu'elle riait, ce qui arrivait souvent, elle montrait trente-deux dents blanches et parfaitement rangées. Elle avait trente ans! N'est-ce pas à cet âge que les femmes sont les plus séduisantes pour les jeunes gens de vingt ans? Aussi ne regardai-je pas impunément une femme aussi attrayante...

Il survint alors un désagrément pour le corps.

Le colonel Marigny fut dénoncé par la majeure partie des officiers, et dut subir les arrêts forcés jusqu'à ce que son affaire fût éclaircie. C'était le général de division Michaux, qui avait donné cet ordre. Comme notre colonel était gardé par deux factionnaires du 65^e régiment, qui était commandé par le colonel Coutard, ami de M. Marigny, il fut facile de s'entendre, et, un certain jour, le colonel put sortir de son logement.

Le bruit courut à l'instant qu'il avait violé les arrêts et qu'il avait déserté. Nous étions, à Bréda, à

trois lieues des lignes prussiennes. Il n'en était rien : le colonel Marigny avait tout bonnement pris la poste pour se rendre à Paris, auprès de son puissant protecteur, le grand-duc de Berg, dont il avait été jadis l'aide de camp.

Je n'ai encore rien dit du colonel ; voici l'occasion d'en parler. C'était un joli homme, de trente à trente-six ans, portant parfaitement l'uniforme, peu entendu aux manœuvres, d'un naturel très doux. Il passait pour être très brave ; mais on le jugeait beaucoup plus capable de servir aux états-majors brillants du prince Murat ou du prince de Neufchâtel qu'à la tête d'un régiment.

Il excellait au tir au pistolet, il était grand joueur, et, quand la fortune lui souriait, le régiment était sûr d'avoir une gratification, tantôt c'étaient des gants, tantôt des plumets. Il levait souvent les punitions, et se faisait aimer des sous-officiers et des soldats ; mais il avait contre lui le corps des officiers, qui l'avaient dénoncé pour avoir, disaient-ils, vendu des congés. Le major Castex tenait un juste milieu fort sage dans ce conflit ; il n'était compromis en rien dans cette affaire, et pendant l'absence de six mois que fit le colonel, ce fut lui qui commanda le régiment.

Le maréchal des logis Boissard, étant rétabli, vint reprendre ses fonctions, et je dus rentrer à ma compagnie. Le major Castex me donna une preuve de sa satisfaction, en me nommant, le 1^{er} mai 1806, fourrier de la compagnie d'élite du régiment, place qui était vacante par suite de la promotion du fourrier Jouglas au grade de maréchal des logis dans la même compagnie. On doit comprendre si je fus heureux et flatté de cette nomination, moi jeune homme qui ne comp-

tait pas vingt ans. Comme fourrier de la compagnie d'élite, je me rapprochais de mon ami Henry, dont je devenais le supérieur ; mais il n'en fut jamais jaloux.

Vers le 10 août, nous dûmes partir pour La Haye, séjour du nouveau roi de Hollande, le prince Louis-Napoléon, frère de l'Empereur, qui nous avait passés en revue, huit mois auparavant, à Paris. Nous y arrivâmes au milieu de l'été, et nous fûmes installés au bivouac dans le beau bois voisin du palais. Sous-officiers et chasseurs étaient sous de belles tentes, et les officiers, excepté ceux qui étaient de service, furent logés en ville.

Le 15 août, jour de la fête de l'Empereur, le régiment fut passé en revue par le roi Louis.

Tous les chasseurs, d'un commun accord, de la gauche à la droite, s'ébranlèrent et vinrent former le cercle autour du Roi. Puis six cents voix crièrent à la fois :

« Vive l'Empereur ! Vive le roi Louis ! Vive notre colonel Marigny ! Nous demandons notre colonel Marigny ! Nous voulons qu'on nous le rende !

— Vous l'aurez, mes amis, » répondit le Roi.

Puis le régiment se mit dans son ordre naturel et défila au galop. Le lendemain, nous retournions à Bréda, où j'avais hâte d'arriver, car j'y avais laissé une personne bien chère.

Le 15 août, notre bivouac eut la visite de la reine Hortense, si célèbre déjà par sa beauté, ses grâces, ses talents, et surtout son excessive bonté. Elle était dans une calèche traînée par six chevaux. Deux dames étaient avec elle ; l'une avait près d'elle un enfant de l'âge de trois ans ; c'était le prince que le croup devait enlever un peu plus tard, au désespoir de toute sa famille,

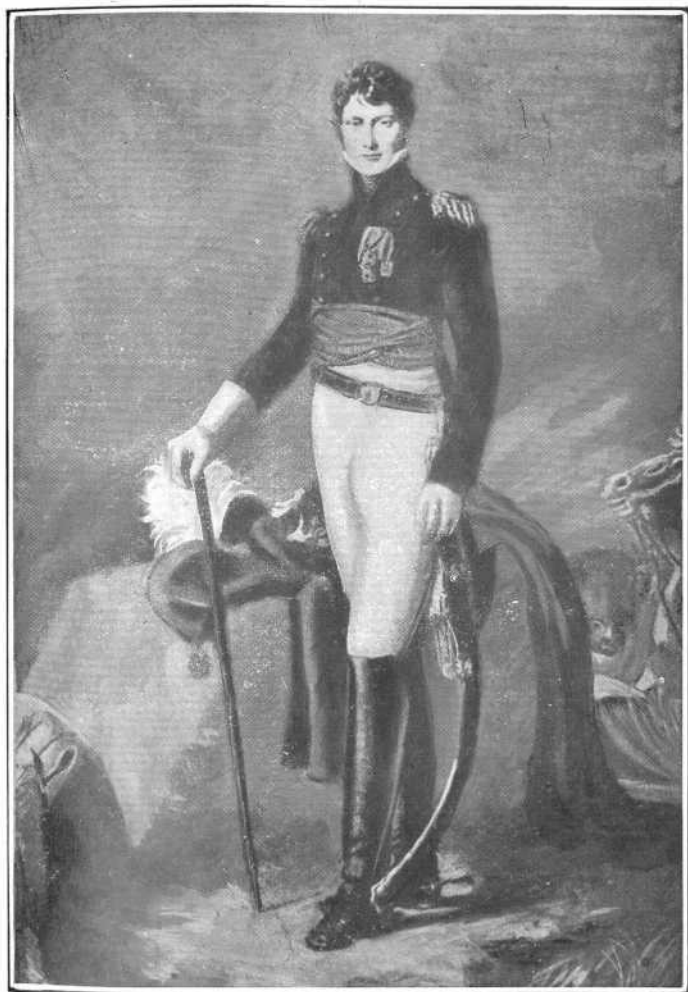
et surtout de l'Empereur. L'autre personne était plus jeune que la Reine, qui paraissait l'aimer beaucoup ; elle la tutoyait. Depuis, je sus que c'était une amie d'enfance de Sa Majesté, une compagne de la pension de M^{me} Campan : c'était M^{lle} Cochelet, lectrice de la reine Hortense.

Le capitaine Lavigne, qui était de service, prévenu à temps, fit prendre les armes au régiment, et eut le bon goût de faire avancer la musique au centre de la ligne, au point où la calèche de la Reine s'était arrêtée. Notre musique, qui était fort bonne, se mit à exécuter l'air en vogue dans ce temps-là : *Partant pour la Syrie*, dont la musique, comme chacun sait, est l'œuvre de la reine Hortense. Elle parut fort touchée de cette délicate attention. Elle s'empessa de demander que toutes les punitions fussent levées. Le capitaine Lavigne lui dit qu'elles avaient été levées pour l'anniversaire de la fête de l'Empereur.

« Sachez-moi au moins gré de mon intention, » dit la Reine au capitaine Lavigne. Avant que la calèche partît, la jeune personne qui était en face de la reine fit signe à Javot, notre maître de musique, d'avancer. Elle lui remit de la part de Sa Majesté vingt napoléons pour la musique.

Eh bien, si j'eusse dit en ce moment à un de mes amis, à Henry par exemple : « Tu vois cette jeune personne, dans la calèche de la Reine, qui se penche pour donner une bourse au maître de musique : ce sera ma femme un jour, » il m'aurait traité de fou. Et cependant j'aurais dit vrai...

La calèche à six chevaux reconduisit la Reine à La Haye. Il y eut, ce jour-là, 15 août, festin et bal à la cour, et le capitaine Lavigne, qui fut relevé du service



LE GÉNÉRAL AUGUSTE COLBERT
(1777-1809)

du camp, eut le bonheur d'y assister; et même, sur une invitation du premier chambellan, il eut l'insigne honneur de danser une contredanse avec la reine Hortense. C'était pour le remercier de la politesse que Sa Majesté avait reçue de lui au camp.

Le 16 août, notre régiment se mettait en route pour retourner à Bréda, d'où nous partions pour Cologne, le 20 du même mois.

Les adieux de garnison sont toujours les mêmes : regrets réciproques, promesses sans fin de penser toujours à vous, de ne jamais s'oublier, de s'écrire, etc. Mais M^{lle} W... voulut me faire emporter un souvenir d'elle. Elle s'était aperçue que je fumais :

« Charles, me dit-elle, je vais vous donner cette belle pipe, qui est dans la montre au comptoir. Mais comme je ne puis le faire ouvertement, achetez-la à ma sœur qui vend tout dans la boutique. »

Et elle me glissa 48 francs dans la poche. J'avoue que j'éprouvais un plaisir extrême en la voyant m'offrir cette belle pipe en écume de mer, qui plus d'une fois m'avait tenté, mais que, vu son prix, je n'avais jamais songé à acheter. Cependant j'hésitais à accepter ce cadeau.

« Quoi ! Charles, reprit M^{lle} W..., vous ne voulez pas accepter un souvenir de votre amie ! Cela me fait beaucoup de peine. »

Je n'hésitai plus alors, et je lui en témoignai toute ma reconnaissance.

Comme M^{lle} Henriette était occupée avec plusieurs pratiques dans la boutique lorsque je m'en allai, je lui dis :

« Ne vendez pas cette pipe, de grâce ! Je vous l'achèterai demain. C'est 48 francs, n'est-ce pas ? »

— Oui, monsieur le fourrier, » répondit-elle avec un air de contentement visible, que j'attribuai à la satisfaction d'avoir vendu cette pipe.

Le lendemain à midi, en entrant au magasin, je trouvais M^{lle} Henriette dans son comptoir. Elle me dit :

« Oh ! que je suis contente de vous voir, avant que ma sœur rentre du sermon ! Vous ne savez pas, voilà la pipe — elle l'avait déjà tout enveloppée de papier soie —. Je vous la donne. Je ne veux pas d'argent de vous ; de mes économies, je remplacerai les 48 francs. »

Je ne voulais pas accepter, cela me mettait dans un embarras extrême. Dire à M^{lle} Henriette que sa sœur m'avait donné de l'argent pour acheter cette pipe, c'était livrer un secret ; dire à la sœur aînée que sa sœur cadette voulait me donner la pipe en cadeau, c'était un autre secret, et plus encore. Ma foi, j'acceptai de M^{lle} Henriette la pipe d'écume, et je l'embrasai pour lui prouver ma reconnaissance. Mais il était temps que le régiment quittât Bréda, car j'aurais été obligé, par la suite, de soutenir en amour un feu croisé, ce qui eût bientôt découvert à Henriette sur quel pied j'étais avec sa sœur aînée, et à celle-ci combien sa sœur pouvait lui faire de tort...

Avant le départ de Bréda, le régiment reçut l'ordre de couper la queue et les tresses, ce qui nous désespéra. Il ne fallut pas moins que le raisonnement tout puissant des officiers, qui disaient à la troupe qu'on allait entrer en campagne, que ce serait beaucoup plus propre et surtout plus commode pour faire la guerre. Enfin le major Castex le voulut positivement. Il était fort aimé au régiment, l'ordre fut exécuté.

Voilà donc où devaient aboutir les peines et les

soins que j'avais pris pour faire pousser ma chevelure, qui, soit dit sans amour-propre, fournissait une des queues et des tresses les plus belles de la compagnie!

« Allons, dis-je à mon camarade Henry, le sacrifice en est fait, coupe! D'autant plus qu'il me faut des cheveux pour encadrer dans une bague, et pour faire le collier d'un médaillon.

— Rien que cela! » me dit Henry.

Et il se mit à la besogne.

J'achetai un médaillon, je fis faire un collier de mes cheveux, et j'y mis une agrafe en or. Puis dans une jolie bague, je fis placer encore une mèche de mes cheveux. Ces achats me coûtèrent plus de 60 francs; mais je ne voulus pas rester en arrière des deux sœurs. La veille du départ, j'acceptai un punch que me donnèrent ces dames; et, avant de les quitter, je glissai dans la main de chacune d'elles mon petit cadeau.

Le lendemain, à quatre heures du matin, en passant devant le logement de ces charmantes personnes, une fenêtre au deuxième étage s'ouvrit. M^{lle} W..., en pleurs et le mouchoir à la main, me faisait des signes d'adieu. J'y répondis à l'instant, et cette bonne et excellente M^{lle} W..., disparut à mes yeux pour toujours!

Le régiment sortit de la Hollande par Nimègue, remonta le Rhin sur sa rive gauche jusqu'à Cologne, où il arriva le 1^{er} septembre; le cantonnement fut établi à Brühl, puis les escadrons de guerre furent organisés, et l'on s'achemina vers Mayence. Le Rhin fut franchi le 20 septembre; on coucha le lendemain à Francfort.

L'étonnement fut grand pour le régiment, lorsqu'en

défilant dans la grande rue de Francfort, il aperçut le colonel Marigny, en grande tenue du régiment, à côté du maréchal Augereau, sur le balcon de l'hôtel du Cygne. Les cris de : « Vive le colonel Marigny », éclatèrent depuis la tête du régiment jusqu'à la queue, pendant tout le défilé. Pour les chasseurs, il était visible que leur colonel leur était rendu, et que son affaire avait bien tourné ; et, en effet, le prince Murat s'était intéressé au sort de son ancien aide de camp.

L'Empereur, qui avait su la manifestation de son régiment le jour de sa fête à La Haye, prononça ces paroles :

« Un colonel qui est ainsi aimé de son régiment, doit lui être rendu. »

Il fit annuler toute la procédure, en disant qu'il était bon qu'un corps d'officiers s'aperçut des fautes de son colonel, mais qu'il n'aimait pas les dénonciateurs. Puis il avait donné l'ordre au colonel de venir prendre le commandement du régiment à son passage à Francfort.

Dès le lendemain nous prîmes la route d'Allemagne par Aschaffembourg et Wurtzbourg. Cette dernière ville était la résidence du grand-duc Ferdinand, frère de l'empereur d'Autriche et, malgré cela, membre de la Confédération du Rhin. Ce fut à ce prince que l'Empereur, se rendant à Iéna, demanda s'il avait été content des troupes qui, sous les ordres du général Vandamme, avaient traversé ses États. La réponse du grand-duc fut favorable aux officiers et soldats du corps d'armée, mais elle ne le fut point pour le général en chef.

« Qu'avez-vous à lui reprocher ? demanda Napoléon.

— Sire, c'est son inconvenance plutôt que ses dépenses que je lui reproche. Il me faisait lui payer tous les jours 500 francs pour sa table, et il ne permettait pas que je vinsse dîner avec lui. »

L'Empereur parut visiblement mécontent, et il répondit au grand-duc :

« Prince, si j'avais deux généraux Vandamme dans mon armée, j'en ferais fusiller un. Je n'ai que celui que vous connaissez, permettez-moi de le garder tel qu'il est. »

Depuis le passage du Rhin, nous faisons partie du 7^e corps de la Grande Armée. Le régiment était fort content d'avoir son colonel, mais il vit avec peine s'éloigner du corps le major Castex. Ce dernier avait reçu l'ordre de se rendre à Bonn, petite ville au bord du Rhin, près de Cologne, où le dépôt que nous avions laissé à Brühl, s'était rendu. On peut juger du désappointement du major, qui aurait même préféré un grade subalterne pour rester à l'armée. Il pria, suppliait le maréchal Augereau de l'employer, ne fût-ce que pour assister à la bataille. Notre régiment était depuis peu de jours en brigade avec le 7^e chasseurs. Or, ce régiment avait passé le Rhin sans colonel et sans major à sa tête. M. Castex en fit l'observation au maréchal et obtint la permission de commander le 7^e jusqu'à l'arrivée de M. Lagrange, son colonel. Ce dernier ne parut pas de toute la campagne ; et le colonel Marigny ayant été tué le jour de la bataille d'Iéna, le major Castex fut, le lendemain, comme on le verra, nommé colonel du 20^e régiment de chasseurs à cheval.

Depuis le jour que nous avons passé le Rhin, nous marchions en brigade. Le 7^e et le 20^e formaient alter-

nativement l'avant-garde du 7^e corps d'armée, et marchaient en tête de la colonne dans la direction de la Saxe.

Le 10 octobre, au passage de la Saale, devant la petite ville de Saalfeld, le 3^e corps, commandé par le maréchal Lannes, eut la première rencontre, avec un corps d'infanterie prussien commandé par le prince Louis de Prusse, neveu du roi. Cette infanterie, qui ne tenait pas devant nos troupes, se retirait en désordre au passage d'un gué, sur la Saale ; et le prince Louis, avec quelques hussards d'ordonnance, s'efforçait de rallier les fuyards. Tout à coup un maréchal des logis du 10^e hussards français, nommé Guindey, arriva sur lui la pointe au corps, en lui criant :

« Rendez-vous, général, ou vous êtes mort ! »

Le prince répondit vivement :

« Moi ! me rendre ! Jamais ! »

Et relevant l'arme de Guindey, il lui porta un coup de sabre qui atteignit le maréchal des logis à la figure. Il allait lui en donner un second, lorsque Guindey, ripostant d'un coup de pointe, traversa la poitrine du prince et le jeta à bas de son cheval. Les ordonnances du prince, le voyant en combat singulier avec un soldat français, arrivèrent au galop et ils se seraient infailliblement emparés de Guindey, ou du moins, ils l'auraient tué, si un hussard du 10^e ne fût arrivé au galop, en criant :

« Tenez bon, maréchal des logis ! »

Puis, lâchant un coup de pistolet, il étendit mort un hussard prussien. Ce que voyant, les ordonnances du prince disparurent.

La mort du prince Louis de Prusse, quand elle fut connue dans l'armée française, y donna lieu au cou-

plet suivant, ce qui prouve bien que le champ de bataille n'engendre pas la mélancolie :

C'est le prince Louis-Ferdinand
Qui se croyait un géant,
Ah ! l'imprudent !
Un hussard, bon là,
Lui dit : N'allez pas si vite,
Ou bien, si non ça,
Je vous lance une mort subite,
A la papa ! (*bis*).

Guindey, blessé comme il l'était, ne pouvait pas, seul avec ce hussard, tenir le terrain. Il se retira donc avec ce dernier sur le peloton du régiment qui soutenait les tirailleurs. Arrivé là, il dit à l'officier qui commandait :

« Lieutenant, si vous voulez pousser avec moi jusqu'à la rivière, à mille pas d'ici, nous y trouverons le corps d'un officier général, que je viens de tuer. C'est celui-là même qui m'a blessé à la figure. Nous lui prendrons son sabre et son crachat, si toutefois l'ennemi ne l'a pas enlevé. »

L'officier, suivi de sa troupe, partit au galop, guidé par le maréchal des logis, et arriva sur le terrain, où deux hussards du 9^e, qui était de brigade avec le 10^e, se trouvaient déjà auprès du mort.

« C'est moi qui l'ai tué, dit Guindey, ma lame de sabre est encore teinte de son sang. Il doit avoir un coup de pointe dans la poitrine. Prenez sa bourse, s'il en a une ; je vous la donne. Mais remettez-moi son sabre et son crachat, pour que je les porte au maréchal. »

Les hussards du 9^e remirent à Guindey ce qu'il

demandait ; et, quand il fut en possession de son trophée, il le porta au maréchal. Dans le même moment, des prisonniers prussiens, qui arrivaient au 3^e corps, annonçaient que leur général en chef, le prince Louis-Ferdinand de Prusse, venait d'être tué par un hussard français. Cette nouvelle était trop importante pour que le maréchal n'en fit pas part tout de suite à l'Empereur. Guindey était à l'ambulance, à faire panser sa blessure ; c'est ce qui empêcha le maréchal de l'envoyer au quartier général. Il fit porter le sabre et le crachat par un de ses aides de camp et demander une récompense pour Guindey. L'Empereur lui accorda la croix d'honneur en disant :

« Je l'eusse fait de plus officier, s'il m'eût amené le prince vivant. »

Lorsque le maréchal, le 12 octobre au matin, avant de quitter Saalfeld, fut voir Guindey à l'ambulance et lui porter sa décoration, il ne manqua pas de lui rapporter les paroles de Sa Majesté :

« Ce n'est pas ma faute, monsieur le maréchal ; voyez comme il m'a arrangé, répondit Guindey en lui montrant sa blessure. Je puis vous assurer qu'il n'était pas d'humeur à se rendre. »

Le brave maréchal des logis demanda et obtint la permission de rester derrière l'armée une quinzaine de jours, ce qui était nécessaire pour son rétablissement.

Il avait conservé avec lui son hussard pour le soigner. Il se rappela que, le 9, le régiment avait logé à quelques lieues, en arrière de Saalfeld, sur la droite de la route qui y conduit, dans un beau et grand village, dont le château avait servi de logement à l'état-major du régiment. L'idée lui vint de s'y rendre et d'y

demander l'hospitalité, en promettant de servir de sauvegarde tout le temps qu'il passerait à se guérir.

Lors donc que le corps d'armée fut parti de Saalfeld, y laissant l'ambulance, ainsi que le corps du prince Louis de Prusse, étendu dans l'église, que j'ai vu, et que toute l'armée a pu voir, Guindey se rendit immédiatement à ce château et y demanda l'hospitalité. Il fut généreusement accueilli par M^{me} la baronne de W... Cette dame sentait tout l'avantage d'une sauvegarde chez elle pendant la guerre ; son mari était absent et probablement à l'armée prussienne. De plus elle avait confiance dans des hommes qui portaient l'uniforme d'un régiment qui venait de séjourner deux jours dans le village, sans donner lieu à aucune plainte.

Guindey fut donc parfaitement reçu. Il eut la présence d'esprit de recommander à son hussard de ne pas s'enivrer, de ne pas bavarder, et surtout de taire l'affaire du prince et la manière dont il avait été blessé.

« Fritz, lui dit-il, nous sommes seuls Français dans ce village, où l'on pourrait nous faire un mauvais parti, si tu parlais de cette circonstance. »

Le hussard Fritz promit tout. Nous allons voir comment il tint parole.

Après avoir mis son cheval à l'écurie, Guindey monta dans une belle chambre où la femme de charge de la baronne le conduisit. Le hussard fut logé dans une chambre au-dessus de l'écurie ; ce qui lui convenait parfaitement, étant à même d'avoir l'œil sur les chevaux. Le château était habité par la baronne, femme d'une quarantaine d'années, deux demoiselles de seize à dix-huit ans et un fils âgé de douze ans ; il

y avait un nombreux domestique en hommes et en femmes.

Aussitôt installé, Guindey fit venir Fritz avec son porte-manteau, pour changer de linge et l'aider à panser sa blessure. La baronne avait déjà eul'attention de lui envoyer de la charpie et de l'eau de Cologne. Cette eau de Cologne, fortement mêlée avec de l'eau, était le seul remède que lui avait indiqué le chirurgien du régiment ; il devait, matin et soir, imbiber sa blessure avec un tampon de charpie trempé dans cette eau. Sa toilette faite, le maréchal des logis descendit au salon, comme il y était invité ; toute la famille y était réunie. La conversation fut triste et languissante ; les malheurs de la guerre en faisaient seuls les frais. Guindey donnait à espérer que ces malheurs ne seraient pas de longue durée, lorsque l'intendant vint annoncer que la baronne était servie. Aussitôt elle offrit la main au sous-officier de hussards, qui la conduisit à table et prit place à sa droite. La famille se plaça çà et là et le repas commença.

La baronne parlait parfaitement bien le français ; Guindey était jeune, aimable et instruit. Le dîner qui avait duré une heure tirait à sa fin, lorsque l'intendant, le même qui était venu annoncer le dîner, entra d'un air tout bouleversé et se pencha vers l'oreille de la baronne. Il ne lui eut pas plus tôt dit quelques mots, que celle-ci poussa un cri, porta ses deux mains à ses yeux et disparut en courant.

A ce cri, à ce geste, à ce départ inopiné, toute la famille se leva de table et suivit la baronne. Guindey surpris, restait seul ; il allait regagner sa chambre, ne sachant ce qui pouvait lui valoir une telle conduite de la part de ses hôtes, lorsque la baronne rentra dans la

salle à manger, le mouchoir à la main, et lui dit d'un ton visiblement ému :

« Monsieur le maréchal des logis, je viens vous prier d'excuser la malhonnêteté que j'ai commise envers vous, moi ainsi que mes enfants. Soyez assez bon pour m'écouter un instant avec bienveillance dans le salon. »

Guindey s'empressa d'obéir et s'assit dans un fauteuil, que son hôtesse lui indiquait. Celle-ci, après avoir poussé un soupir et s'être essuyé les yeux, s'exprima ainsi :

« Monsieur, les bruits les plus sinistres circulaient, hier toute la journée, sur le sort de nos armes. On parlait d'un grand malheur, que nous repoussions de toute notre âme : on disait que le prince Louis de Prusse, qui, avant d'entrer en campagne, avait passé six semaines ici en famille, lorsque ses troupes étaient cantonnées dans les environs, on disait, dis-je, que le prince avait été tué. Et j'apprends, à l'instant, que c'est par vous ! »

Elle fondit en larmes et ne put plus continuer. Guindey reprit :

« Ce n'est que trop vrai, Madame ; mais c'est à mon corps défendant que je l'ai fait ; car le prince m'a blessé le premier. »

Puis il demanda la permission de se retirer. Il fit ensuite appeler son ordonnance :

« Fritz, lui dit-il, vite ; selle les chevaux le plus promptement possible, et partons.

— Quoi ! dit celui-ci, partir, quitter ce château ?

— Oui ; prends mon porte-manteau, et soyons à cheval au plus vite. Je te dirai pourquoi, quand nous serons en route. »

Guindey écrivit un mot à la baronne ; il lui disait qu'il comprenait sa douleur, qu'il voulait la respecter, et qu'il allait changer d'habitation. Il fit remettre ce billet au moment où il montait à cheval.

Un quart d'heure après, sur la route de Saalfeld, il disait à son hussard :

« Qui donc a pu raconter dans ce château que le prince Louis est mort et que c'est moi qui l'ai tué ? Est-ce toi qui as parlé ? Ne te l'avais-je pas défendu ? »

Comme Fritz ne répondait pas, il continua :

« Parle, le mal est fait ; maintenant je veux savoir la vérité... Parleras-tu enfin ? »

Le hussard répondit :

« Ma foi, mon maréchal des logis, il faut bien que je l'avoue : c'est moi qui ai dit que le prince avait été tué, et par vous. Mais c'est bien malgré moi que j'ai parlé. Voici le fait : tandis que vous étiez en haut à dîner avec madame la baronne et sa famille, je dînais en bas avec les domestiques. Pendant que je mangeais et que je buvais tranquillement ma bière, comme vous me l'aviez recommandé quoi ! un des domestiques, le chasseur, un grand coquin de bavard, était là à me taquiner en vantant les Prussiens. « Tu n'as donc pas vu, qu'il me disait, comme ils ont arrangé ton camarade ? » en parlant de vous, mon maréchal des logis !

« J'avais bien envie de lui repasser une chiquenaude ; mais je me rappelais la consigne que vous m'aviez donnée. Je ne dis encore rien, et je bus un verre de bière de plus pour faire rentrer ma bile. Mais pas moyen de le faire taire par ma contenance pacifique ! Il continuait toujours. J'eus beau avaler des verres de bière, la bile sortit à la fin, et je lui dis la chose

que si son prince vous avait blessé à la figure, il n'en blesserait plus d'autres, parce que vous lui aviez passé votre sabre à travers le corps. Voilà ! Mais, mon maréchal des logis, de grâce, pardonnez-moi, car je vous ai fait perdre par ces paroles un fameux bivouac. »

Comme on le pense bien, Guindey ne lui tint pas rigueur ; après lui avoir fait une légère semonce, il lui dit :

« Nous allons retourner à l'ambulance à Saalfeld, où nous resterons le moins de temps possible, car j'ai hâte de rejoindre le régiment.

— Et moi aussi, mon maréchal des logis, reprit Fritz. Et je réponds que le premier Prussien que je rencontrerai sur le champ de bataille paiera pour ce grand bavard de chasseur ; et cela, je le jure sur la lame de mon sabre. »

Le combat, l'anecdote du château, m'ont été contés par Guindey lui-même, que j'ai beaucoup connu lorsqu'il était sous-adjutant major aux grenadiers à cheval de la Vieille Garde, grade dans lequel il est mort glorieusement à la bataille de Hanau, en 1813.

Mais revenons au 13 octobre 1806, la veille de la bataille d'Iéna. Le régiment fit des marches forcées pour arriver au lieu qui lui était indiqué. Ce jour-là nous bivouaquâmes dans les champs, près d'un village où était logé l'état-major du maréchal et une division d'infanterie. C'était une division qui devait occuper et qui occupa effectivement un défilé important, par lequel le corps d'armée devait passer, le lendemain 14 octobre, pour se porter sur le champ de bataille d'Iéna, où toute l'armée prussienne se trouvait réunie.

A cause de la proximité du village de Géra, nous

eûmes de la viande de mouton et d'oie, car la Saxe en fournit en abondance. Notre bivouac était établi sur un champ de pommes de terre ; nous les déterrions avec nos baïonnettes, armes nouvelles que l'on avait distribuées à notre régiment, et qui ne nous servirent qu'à cela ; nous les abandonnâmes en effet sur le terrain. On ne manqua pas de nous les faire payer 7 francs 50 centimes à la fin de la campagne ; mais nous nous étions débarrassés d'une arme gênante, qui ne nous était d'aucun secours.

Le 14 octobre 1806, à la pointe du jour, qui arrive assez tard à cette époque, la 1^{re} division du 7^e corps attaqua la position que nous devions occuper. Cette position fut vigoureusement défendue par l'ennemi ; c'était un défilé à enlever. Nous avons pris les armes à sept heures du matin et notre brigade, ayant à sa tête le général Durosnel, devenu aide de camp de l'Empereur, gouverneur des pages, se mit en marche.

La route était déjà couverte de cadavres.

« On a déchiré la mousseline par ici, » disaient les chasseurs.

Ces paroles voulaient dire que la fusillade avait eu lieu sur le terrain que nous traversions.

Je profitai d'une petite halte pour m'approcher de mon ancien capitaine et lui souhaiter le bonjour. M. Lavigne m'accueillit très bien et m'offrit la goutte, que j'acceptai avec plaisir. Le brutal — le canon — faisait entendre ses sons sourds et prolongés, qui produisent cette sensation fébrile que tout le monde a éprouvée.

Comme je témoignais de l'impatience de ce que nous ne marchions pas :

« Soyez tranquille, Parquin, me dit le capitaine ;

si l'on commence sans nous, on ne fera pas toute la besogne. Il y en aura pour tout le monde. »

La colonne se mit en marche, je pris congé de M. Lavigne. Hélas ! je lui avais parlé pour la dernière fois.

Lorsque nous eûmes passé le défilé et atteint la plaine, le colonel Marigny, qui se trouvait au débouché, et qui de la voix et du geste excitait les chasseurs à avancer plus vite — nous marchions par quatre — me dit :

« Fourrier, avez-vous un bon cheval ?

— Oui, mon colonel.

— Eh bien, restez près de moi. Vous serez toute la journée d'ordonnance. »

L'adjudant Isnard, qui était auprès de lui, venait d'être enlevé par un boulet. Je restai donc auprès de mon colonel, tout fier de mon nouveau poste, que je préférais à celui de rester en serre-file derrière la compagnie d'élite, à ma place de bataille.

Je n'avais pas encore vingt ans, je comptais près de quatre ans de service ; c'était la première fois que je voyais l'ennemi. J'avais le noble désir de me distinguer, j'étais assez heureux pour débiter sous les yeux de mon colonel.

Lorsque la compagnie d'élite fut parvenue sur le plateau au dehors du défilé, le colonel ordonna au capitaine Fleury qui la commandait, d'aller se placer à la gauche du 7^e chasseurs, en conservant l'intervalle d'un régiment à un autre sur le champ de bataille ; puis il me dit :

« Fourrier, restez près du défilé ; vous direz au capitaine Sabinet, de la 5^e compagnie, de partir au trot, pour prendre sa place de bataille à la gauche de la

compagnie d'élite, et vous transmettez les ordres jusqu'à la dernière compagnie successivement. Ensuite vous viendrez me rejoindre au galop ; je serai au centre du régiment. »

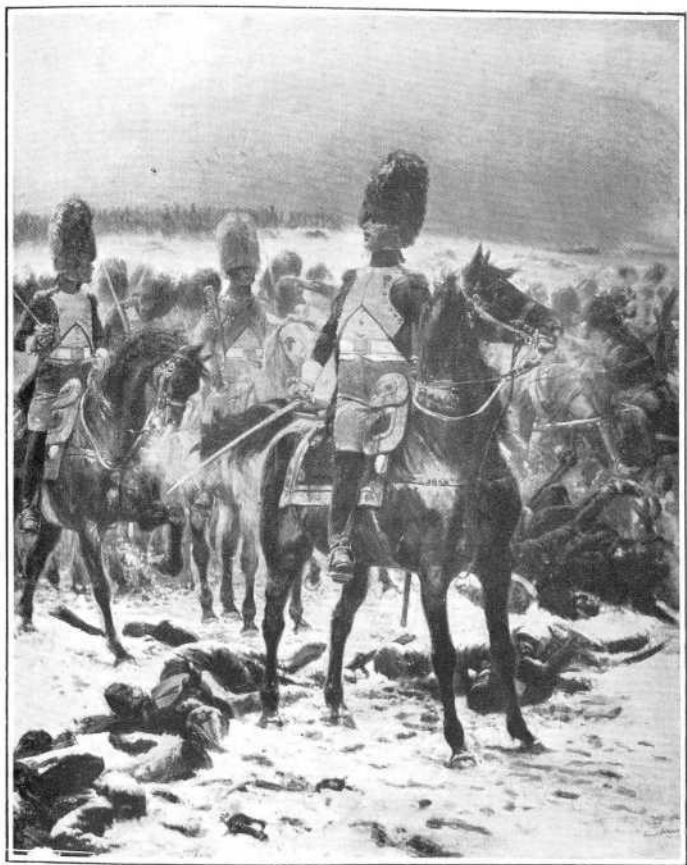
Le colonel partit, et j'accomplis ma mission. Pendant que je la remplissais, beaucoup de blessés se rendaient à l'ambulance. Je me rappellerai toujours un maréchal des logis du 5^e hussards, à la figure martiale, dont la pelisse blanche était toute couverte de sang. Il venait d'avoir le bras gauche fracassé par un boulet ; et cependant il ne cessait de dire aux chasseurs du régiment qui se croisaient avec lui et montaient le défilé.

« Allez, allez, braves chasseurs ! Les Prussiens ne sont pas méchants ! »

Ces paroles voulaient probablement dire : « Avant que le brutal ne m'ait touché, j'ai fait connaissance de l'ennemi avec mon sabre. »

Lorsque la 7^e et dernière compagnie du régiment eut passé le défilé, j'allai au galop rejoindre le colonel. Il commanda aussitôt les manteaux en sautoir. Il paraissait heureux et fier de voir en ligne de bataille son régiment fort de six cents hommes, qui tous avaient la volonté de se bien comporter dans cette journée. Le temps était beau ; le brouillard, qui avait duré tard, avait tout à fait disparu. Il était onze heures ; la plaine était en feu sur toute la ligne. Le canon et la mitraille étaient à l'ordre du jour, et les lièvres, prodigieusement nombreux en Saxe, pourchassés dans cette plaine immense de la droite à la gauche, provoquaient l'hilarité et les hourras des soldats. Il nous arrivait bien de temps en temps quelques boulets dans les rangs ; mais ce n'est pas la peine d'en parler.

ÉDOUARD DETAILLE



LE GÉNÉRAL LEPIC

(1765-1827)

Colonel des grenadiers à cheval de la Garde, à Eylau.

Un aide de camp du général Durosnel vint au galop trouver le colonel ; il ne lui eut pas plus tôt dit quelques mots que celui-ci dit à un chasseur qui se trouvait derrière lui :

« Chasseur, mettez pied à terre. Je sens que ma selle roule sur mon cheval. Serrez un peu la courroie, car nous allons charger. »

Le cavalier sauta à terre, passa son bras dans les rênes de son cheval et prit avec ses dents la courroie de la selle. Le colonel avait porté sa jambe gauche en avant, pour faciliter l'opération. A ce moment même, M. Marigny fut frappé par un boulet et eut la tête emportée.

Ma surprise et ma douleur furent extrêmes. Le cheval du colonel, ne sentant plus la main qui le retenait, partit au galop et se sauva droit devant lui vers l'ennemi. Quant au chasseur, il se hâta de remonter à cheval, et moi j'allai rejoindre mon poste, à la compagnie d'élite, rendant compte toutefois au commandant Watrin du fatal événement qui nous privait de notre colonel.

« Je l'ai vu tomber, » fut la réponse du commandant.

Il se passa au moins dix minutes avant que le régiment reçût des ordres ; ce fut un grand malheur pour nous d'abord, qui restions sous le canon de l'ennemi, et ensuite pour le 7^e chasseurs, qui, ayant chargé à fond l'armée prussienne, avait entamé la première et la seconde ligne. N'étant pas soutenu par notre régiment, il perdit le fruit d'une des charges les plus audacieuses qui se soient faites dans cette journée.

Notre ancien gros major, M. Castex, qui commandait alors le 7^e, et qui l'avait enlevé d'une manière si

brillante, ne jugea pas à propos de revenir par le chemin qu'il avait traversé ; car les Prussiens, qui s'étaient couchés à son passage et que les chasseurs du 7^e avaient foulés aux pieds, s'étaient reformés. Il revint sur le ventre d'un régiment saxon, qui fut à l'instant culbuté et mis en déroute.

Un de mes amis, le maréchal des logis Bucher, du 7^e, me dit, le soir, en me montrant son sabre tout couvert de sang :

« Parquin, sens-le, et tu sentiras le moisi. »

Il avait effectivement coupé quelques-unes des queues des Saxons ; ces cavaliers, pommadés et poudrés, comme nous l'étions jadis, portaient leurs queues jusqu'au bas des reins.

Quand le major Castex ramena le 7^e, il avait perdu la moitié de son monde, c'est-à-dire 300 hommes. Cette perte était plus que compensée par le mal fait à l'armée prussienne.

Le général Durosnel vint faire placer notre régiment en arrière pour le mettre hors de la portée des boulets ennemis ; nous fîmes ce mouvement par quatre et au trot. C'est à ce moment que j'eus la douleur de voir tomber le capitaine Lavigne, qui m'avait dit, le matin, pour calmer mon impatience :

« Parquin, il y en aura pour tout le monde. »

Je le regrettai sincèrement. Le régiment et l'armée firent là une grande perte. Je n'appris que le soir qu'il n'avait pas survécu à l'amputation du bras et qu'il avait été enterré sur le champ de bataille avec le colonel Marigny. Ils avaient vécu mal ensemble pendant leur vie, le hasard voulut que la mort les réunît pour toujours.

Toute la journée, la brigade manœuvra çà et là sous

le canon, qui nous fit beaucoup de mal ; mais le régiment ne donna pas un coup de sabre et le 7^e, comme on l'a vu, fit une charge sans résultat. Ce fut donc l'infanterie et l'artillerie du corps d'armée qui eurent tous les honneurs de la journée.

Je vois encore le 16^e et le 7^e léger, le 14^e et le 27^e de ligne aborder les lignes ennemies, malgré les feux terribles de la mousquetterie et de la mitraille ; les flageolets, qui dominaient dans la musique, ne perdaient pas une note ; les vides causés par le canon se remplaçaient à l'instant ; infanterie, artillerie ennemies se rendaient prisonnières partout où ces braves passaient, baïonnette croisée.

Une colonne de Prussiens, musique en tête, défilait devant le front du régiment, lorsque le maître de musique fut reconnu par les chasseurs, malgré les précautions qu'il prenait pour se cacher.

« C'est Javot ! » criaient les chasseurs. Et en effet, ce Javot était jadis le maître de musique du 20^e. Il était gagiste et, outre que c'était un bon compositeur, il sonnait parfaitement du cor. Lorsque le colonel Marigny avait quitté momentanément le régiment, en Hollande, Javot à qui il donnait souvent de sa bourse de fortes gratifications, ne voulut plus rester au corps ; il passa en Prusse afin d'utiliser son talent à Berlin. Là, un colonel prussien lui ayant fait de beaux avantages, il s'engagea dans son régiment, qui fut fait tout entier prisonnier.

Le major Castex, qui en revenant de charger avec le 7^e, avait pris le commandement du 20^e, vacant par la mort du colonel Marigny, réclama Javot, qui lui fut rendu à l'instant. On lui fit quitter l'uniforme prussien et endosser celui du régiment. Nous avons perdu

assez de monde pour lui trouver un habit à sa taille. Et Javot fit son entrée à Berlin, en tête du régiment, huit jours après avoir été fait prisonnier, et seulement trois semaines, après qu'il eut quitté cette ville à la tête du régiment prussien.

Le soir de la bataille, nous fûmes bivouaquer dans le faubourg de la ville de Weimar ; j'y passai une triste nuit. J'étais allé trouvé le lieutenant Lavigne, qui pleurait un frère chéri. Mon père venait de perdre un ami et moi un protecteur.

Le lendemain, j'allai au fourrage, chercher des vivres dans un village voisin. En entrant le soir au bivouac, je fus tout étonné d'apprendre, par un bulletin qui était arrivé fort tard, que nous avions remporté la veille une grande victoire : cinquante mille Prussiens tués ou pris, trois cents bouches à feu, soixante drapeaux, etc. J'avoue que je ne m'en serais pas douté. Nous avons perdu beaucoup de monde par le canon, il est vrai, mais le régiment n'avait pas exécuté une charge, pas donné un coup de sabre, pas fait un prisonnier.

« Il faut, dis-je, que les autres régiments aient mieux travaillé que nous.

— Sois tranquille, me dit Henry, à qui je parlais ; notre tour viendra. »

L'armée n'était pas toute réunie à Iéna. La cavalerie de la Garde n'était pas arrivée, et c'était le 1^{er} hussards qui faisait le service près de l'Empereur. Le prince Murat n'arriva que le soir avec les *gilets de basin* (les cuirassiers) ; ils contribuèrent au succès de la bataille en poursuivant à outrance l'ennemi, qui était déjà en déroute sur tous les points à leur arrivée sur le terrain.



LASALLE (COLLINET DE)

(1775-1809)

Général de division.

On resta trois jours à ce bivouac ; ce fut dans ces trois jours que le major Castex fut reconnu colonel du régiment, au grand contentement de tout le monde.

Après la charge du 7^e chasseurs, l'Empereur avait demandé à le voir et lui avait dit : « Vous êtes un brave, vous êtes colonel. Dites à vos chasseurs que je savais bien qu'ils valaient mieux que les Prussiens et les Saxons. »

Le 18, nous nous mîmes en route ; le 25, nous étions sur les hauteurs de Berlin, ayant marché par étapes, sans rencontrer un tirailleur ennemi. Qu'était donc devenue cette belle armée prussienne qui nous attendait naguère si orgueilleusement à Iéna, et dont le plus modeste officier se croyait un grand Frédéric ? Elle était détruite en partie, le reste cherchait un refuge dans les forteresses, qui ne devaient tarder non plus à tomber au pouvoir de l'armée française.

CHAPITRE III

Entrée à Berlin.

Le juif et les bons de fourrage.

Autre juif et les bateaux du canal.

Double duel avec un trompette-major.

Charges de Murat.

Prisonnier avec cinq coups de lance.

Nous restâmes, le 25 octobre, toute la matinée, sur les hauteurs de Berlin, pour laisser au corps du maréchal Davoust l'honneur d'y entrer le premier. Cet honneur était dû à ce corps pour sa belle conduite à Auerstaedt, où il avait eu à combattre l'armée prussienne sous les ordres du Roi, qu'il avait complètement défaits, quoique inférieur en nombre de plus de la moitié. L'Empereur voulut que le maréchal Davoust prit pour titre le nom du champ de bataille où il avait été victorieux, et il le nomma duc d'Auerstaedt.

Notre brigade, qui marchait après le 3^e corps, entra à Berlin à deux heures après midi. C'était par un beau jour d'automne. La ville était belle, mais triste. Toutes les boutiques étaient fermées. Personne aux fenêtres et peu de monde dans les rues. Aucun équipage ne circulait. Le seul bruit qu'on entendait dans les rues était produit par le roulement de notre artillerie et de nos caissons.

Nous ne fîmes que traverser la ville pour aller occuper plusieurs villages à quelques lieues au delà de Berlin. Dans le village que nous occupions, les paysans avaient déserté leurs maisons. On y trouva du fourrage en abondance ; les récoltes venaient d'être faites. Mais les vivres, viande, pain, bière, eau-de-vie, etc., ainsi que l'avoine, devaient être fournis par la ville de Berlin.

Le lendemain de notre arrivée, la trompette sonna aux fourriers : c'était pour aller prendre à Berlin des vivres pour quatre jours. Après nous être munis de charrettes, nous partîmes donc, fourriers et hommes de corvée, sous les ordres de l'adjutant Mozère.

Berlin, que nous avions vu, la veille, peu bruyant et triste, avait aujourd'hui une toute autre physionomie ; c'était absolument un petit Paris.

Tout le monde y vaquait à ses affaires, et l'adjutant voulut vaquer à ses plaisirs. Il s'approcha de moi et me dit :

« Fourrier de la compagnie d'élite, la distribution durera à peu près trois heures, car nous ne devons être servis qu'après l'artillerie et le 7^e chasseurs. Il est midi (nous entrons en ville). Rendez-vous avec le détachement au magasin. Vous y ferez rafraîchir les hommes et les chevaux. Puis, quand votre tour arrivera, vous ferez faire la distribution. Voici les bons généraux et le détail de ce qui revient à chaque compagnie et à l'état-major. Quant à moi, je vais entrer dîner à l'hôtel de l'Aigle noir, que voici à quelques pas de nous. Vous me remplacerez en tout pendant mon absence.

— Avec plaisir, adjudant, » lui dis-je en prenant les bons.

Puis il disparut à l'instant.

Je conduisis immédiatement mon détachement au magasin. J'y étais depuis une heure, l'artillerie était servie, c'était au tour du 7^e à prendre les distributions, lorsqu'une ordonnance arriva porteur d'une lettre pour l'adjudant Mozère. Comme je le remplaçais, je rompis le cachet. C'était l'ordre de ne recevoir aucune distribution, de déchirer les bons, et de rejoindre au plus vite le corps avec les fourriers, le régiment étant en route pour Neustadt. Aussitôt je donnai l'ordre de monter à cheval, disant que nous ne prenions pas la distribution. J'envoyai une ordonnance à l'Aigle noir pour prévenir l'adjudant de ce qui venait d'arriver et l'informer que j'étais en route avec les fourriers.

Au moment où j'allais déchirer les bons, le juif chargé des distributions me dit :

« Fourrier, l'adjudant qui a l'ordre de prendre les distributions, est-il là ?

— Non, c'est moi qu'il a chargé de le remplacer.

— Avez-vous les bons généraux ?

— Oui, sans doute.

— Qu'allez-vous en faire, puisque vous ne prenez pas les distributions ?

— Belle demande, ma foi ! Je vais les anéantir. »

Alors le petit juif s'approcha de moi :

« Monsieur le fourrier, vous imitez probablement l'adjudant du 7^e. Voyons, vous allez vous arranger avec moi comme il l'a fait.

— Expliquez-vous.

— Il a échangé ses bons contre cent frédéric d'or.

— Quelle preuve m'en donnerez-vous ? »

Il me montra les bons du 7^e, qu'il avait entre les mains. Je ne restai pas en arrière, le marché fut conclu

et l'échange se fit à l'instant de la main à la main. Chaque Frédéric valait vingt et un francs.

Le détachement étant à cheval, nous partîmes aussitôt en suivant l'itinéraire fixé par l'ordre du colonel. Nous marchions depuis deux heures au pas, lorsque l'adjudant nous rejoignit. Il me prit à part ; il s'informa avec empressement de ce que j'avais fait des bons, puisque la distribution n'avait pas eu lieu.

« Vous me gronderez peut-être, adjudant, mais voilà les cinquante Frédéric contre lesquels je les ai échangés.

— Vous avez mal agi, me dit Mozère en les empochant, car cela valait davantage. »

J'avais eu raison de faire ma part avec un gaillard d'une moralité si sévère, car il ne jugea pas convenable de me donner un seul Frédéric. Je fus toutefois charmé d'être déchargé de toute responsabilité en ayant la ceinture bien garnie.

Nous arrivâmes le lendemain à Neustadt ; le régiment avait déjà pris position et il était bivouaqué hors de la ville. Un canal latéral à l'Oder, qui flanquait la gauche du bivouac, était encombré de bateaux qui contenaient des denrées de toutes sortes, provenant visiblement de Berlin. Les chasseurs avaient saisi sur ces bâtiments des feuilletes de vin de Bordeaux, des tonneaux de sucre et des caisses de citrons. Tout cela fit en un instant l'ornement du bivouac. Je me rappelle qu'on n'y faisait pas cent pas sans rencontrer une feuillette défoncée par un bout, dans laquelle on avait jeté quatre ou cinq pains de sucre avec des citrons. Un chasseur, un gros bâton à la main, mélangeait le tout dans la barrique, de façon à procurer une fort bonne boisson, ma foi.

En retrouvant mon ami Henry, je lui montrai ma ceinture et lui dis qu'il pouvait y puiser à son aise.

« Merci, me dit Henry ; les Prussiens ont pourvu à mes besoins.

— Vraiment ?

— Oui, tâte ma ceinture aussi. »

La mienne était une miniature en comparaison de la sienne. Je lui demandai aussitôt avec étonnement de m'expliquer les causes de sa bonne fortune.

Il me fit d'abord raconter mon expédition ; puis il me dit :

« Tu es un vrai niais, car tu devrais avoir le double. Qu'avais-tu besoin de donner 50 frédéric à l'adjudant ? Il fallait lui dire : « J'ai déchiré les bons ». Il ne serait pas retourné à Berlin pour voir ce qu'il en était !... »

« J'arrive à mon affaire : c'est aussi un juif qui m'a enrichi. Mais moi je n'ai pas eu de bons à donner. Je n'ai eu qu'à fermer l'œil. Et c'était au milieu de la nuit, moi qui aime tant dormir ! J'étais de garde aux avant-postes ; arrive un petit juif qui se met à me prier bien gentiment de ne pas faire attention s'il ouvrait l'écluse du canal pour laisser passer le bâtiment qui était en tête des autres, et qui lui appartenait.

« Je n'avais pas la consigne de veiller aux bateaux. Celle que j'avais reçue était de mettre ma vedette, le jour, sur la montagne, à mille pas du canal, et, la nuit, à mi-côte. Ma foi, je me suis laissé attendrir. Et j'ai toléré qu'on ouvrît la passe, et qu'on laissât passer le premier bateau, pour lequel le juif me compta deux-cents frédéric. C'est une affaire de nuit, bien fin qui y verra quelque chose. »

Je complimentai Henry sur la bonne nuit qu'il avait passée.

« Dans cinq jours, reprit-il, je serai encore de garde près de ce bienheureux canal, et si la consigne ne change pas, et que le juif revienne, le même marché se conclura. Voilà, mon cher ami, de vrais coups de hussard en campagne. C'est plumer la poule sans la faire crier. »

Le régiment resta huit jours à ce bivouac. Il paraît que ces huit jours furent mis à profit, car les chasseurs regorgeaient de frédéric. La veille de notre départ, ce qui restait de bateaux sur le canal disparut tout à coup.

Le bruit se répandit que 60.000 francs avaient été le prix du laisser-passer. Mais on comprend bien que 60.000 francs ne regardaient plus de simples chasseurs ou des sous-officiers. C'était un chiffre beaucoup trop élevé pour notre rang.

Après la campagne de Prusse, à Tilsitt, le colonel Castex mit à l'ordre du jour ces quelques lignes :

*« Chasseurs, je sais que vous avez de l'or, beau-
coup d'or ! Bien ou mal acquis, il vous appar-
tient. Mais conservez-le, car vous n'en aurez
plus au même prix : la paix est faite ! »*

Le 2 novembre, le régiment traversa Posen en route sur Varsovie. Nous allions à la rencontre des Russes. Nous nous arrêtâmes quinze jours à un village à dix lieues de Varsovie. Nous étions disséminés dans la pauvre Pologne, mais le régiment était gorgé d'or et les auberges étaient pleines.

Un soir, dans une de ces auberges, tenue par un juif (en Pologne tout juif peut embrasser un état), une discussion s'éleva, pour rien, pour une chansonnette,

entre les hussards du 8^e et les chasseurs du régiment. Je m'y trouvai par hasard. Un brigadier de la compagnie d'élite, Popineau, premier maître d'armes du régiment, éleva la voix. Il demanda, pour mettre fin à toute discussion, s'il y avait un maître d'armes parmi les hussards du 8^e. Un trompette-major, décoré de la Légion d'honneur, se leva, se nomma comme premier maître d'armes du 8^e hussards. Toute discussion cessa aussitôt. Popineau me fit signe de le suivre, et quand je fus auprès de lui, il me dit :

« C'est une affaire de corps, je compte sur vous, fourrier. Si je succombe, vous ne laisserez pas le régiment en affront.

— Je suis à vous, » lui dis-je.

Et, prenant une lanterne — car il était nuit — le témoin du trompette et moi, nous éclairâmes la marche. On se rendit derrière la maison, dans une prairie.

Les explications ne furent pas longues. Elles se bornèrent à mesurer les armes, qui étaient de même ordonnance. Chacun des adversaires tenait la lame en dessus, aucun coup d'espadon ne fut tiré. Mais les dégagements et les coups de pointe à fond se succédaient rapidement. Il était visible que c'étaient deux maîtres en fait d'armes qui étaient aux prises.

Après plusieurs coups portés et parés avec adresse, Popineau arriva trop tard à la parade d'un coup de seconde, qui, heureusement, ne l'atteignit que légèrement, mais ne le mit pas moins hors de combat. Je mis aussitôt l'habit bas et demandai à continuer la partie. Popineau prit la lanterne de mes mains ; quoique souffrant, il pouvait encore, assis par terre, nous rendre le service de nous éclairer. J'avais constam-



LE CAPITAINE GUINDEY
(1785-1813)

*Maréchal des logis, puis officier, au 10^e hussards; lieutenant aux grenadiers
à cheval de la Garde.*

ment suivi le jeu du trompette-major, lorsqu'il s'escri-
mait avec Popineau ; il était gaucher. Avec un pareil
adversaire, il faut toujours prendre le dedans des
armes. Aussi nous n'étions pas plutôt en ligne que,
lui faisant la feinte d'un dégagement en dehors, je
passai rapidement ma lame en dedans. Je l'atteignis
d'un coup de pointe à fond au tétou gauche.

Le trompette-major tomba. Nous fûmes quelques
instants dans l'angoisse que sa blessure ne fût mor-
telle. Heureusement il n'en fut rien. Je lui dis de
tousse. Il le fit sans ressentir de douleur, bien que le
sang aussitôt coulât plus fort. Le chirurgien du régi-
ment, qu'on alla chercher, vint à l'auberge panser les
deux blessés. Le 8^e hussards partait le lendemain ; le
trompette-major resta avec nous, et nous en eûmes le
plus grand soin. Plus tard, il nous accompagna jusqu'à
Varsovie, où le régiment fut rendu le 10 décembre ;
de là, il partit pour rejoindre son régiment. Je le
retrouvai sept ans plus tard : lui et moi nous servions
dans les chasseurs de la Garde impériale.

L'armée passa la Vistule, le 6 décembre, et ne ren-
contra les Russes qu'au passage du Bug, où, le 24 dé-
cembre, les Mamelouks eurent un engagement avec
eux. Leur costume causa une surprise et une frayeur
très grandes parmi les Russes, qui crurent être aux
prises avec les Turcs. Les Mamelouks firent une charge
brillante sur douze pièces d'artillerie, qu'ils enlevèrent.

Le 1^{er} février 1807, toute l'armée se mit en marche.
Cinq jours plus tard, un matin, comme je faisais par-
tie des chasseurs de bonne volonté que le colonel avait
demandés pour aller en tirailleurs, je faillis être vic-
time de ma témérité. Je voulais faire connaissance
avec les Cosaques, que j'apercevais pour la première

fois. Je m'avançai en plaine au galop, le pistolet à la main, vers un groupe de Cosaques. Je tirai sur eux à dix pas. A l'instant, je vis un Russe tomber. Tout était bien jusque-là. Mais, chargé à mon tour par l'ennemi, et obligé de faire demi-tour pour regagner la ligne des tirailleurs, mon cheval, qui était mal ferré, s'abattit sous moi sur la neige. J'allais être infailliblement pris ou tué. Mon sang-froid me sauva. Je sortis promptement de dessous mon cheval, qui venait de se remettre sur pieds, et, passant mon bras dans les rênes de la bride, je tins mon pistolet à la main, mettant continuellement en joue le Cosaque qui me serrait de plus près avec sa lance. Je parvins à les contenir jusqu'au moment où arriva fort heureusement à mon secours un officier du 3^e hussards, M. de Beaumetz, qui cherchait son régiment sur le champ de bataille. Il arriva très courageusement à mon secours, et en une seconde je fus remonté à cheval. Je partis au galop, abandonnant mon colbach qui avait roulé à terre. Une fois dans la ligne des tirailleurs, je criai aux Cosaques, qui avaient mis ma coiffure au bout de leurs lances, de me la rendre pour de l'argent. Ils acceptèrent ; je leur donnai un Frédéric d'or. C'était payer un peu cher ; mais le juif de Berlin se trouva faire les frais du marché.

Le combat de Mohrungeu, où les Russes nous attaquèrent et furent partout repoussés, servait de prétexte à ce terrible réveil. Les affaires de Bergfriede, de Waltersdorff, de Deppen, préludèrent à la bataille d'Eylau. Notre brigade formait l'avant-garde du 7^e corps, qui se battit toute la journée du 7 février, enleva le cimetière d'Eylau et son fameux plateau. Le soir, en écartant la neige pour faire du feu avec des

débris de portes, il fallut déblayer les morts. Et ce même soir, je couvris de paille un de ces cadavres russes et j'en fis un oreiller sur lequel je posai ma tête toute la nuit. Je dormis d'un profond sommeil.

Le lendemain, 8 février, à la pointe du jour, notre brigade était à cheval et en marche, son général en tête. Elle prenait la direction de la ville, lorsque le maréchal Soult envoya son aide de camp au général Durosnel, pour lui dire de ne pas quitter le terrain où il se trouvait, de faire une halte en bataille et d'attendre ses ordres. Le général répondit que, faisant partie du 7^e corps d'armée, il avait reçu l'ordre du maréchal Augereau de se rendre à Eylau. Et la brigade se remit en marche.

Alors le maréchal Soult vint lui-même au galop à la tête de la colonne, et s'adressant au général Durosnel :

« Au nom de l'Empereur, dit-il, je vous ordonne de ne pas aller plus loin. Je prends sur moi d'arrêter votre marche. J'envoie en même temps un aide de camp à l'Empereur pour lui rendre compte.

— Et moi, monsieur le maréchal, dit le général Durosnel, j'envoie aussi un aide de camp au maréchal Augereau pour lui rendre compte de cet incident. »

Le maréchal plaça la brigade en avant du parc d'artillerie de son corps d'armée. Nous étions en bataille, le régiment ayant à sa droite un bataillon carré du 27^e d'infanterie, et en seconde ligne le 7^e chasseurs. Toute la matinée, il fallut essuyer le feu de l'artillerie ennemie. Mais il était si mal dirigé que peu de boulets arrivaient jusqu'à nous.

C'était sur la droite et sur le centre que l'action s'engageait le plus vivement. Le temps n'était pas très froid ; mais ce qui était très pénible, c'était une

neige épaisse poussée avec violence par un vent du nord sur nos visages, de manière à nous aveugler. Les forêts de sapin, qui bordaient le champ de bataille, le rendaient encore plus triste. Ajoutez à cela un ciel brumeux dont les nuages, très peu élevés au-dessus des arbres, jetaient sur cette scène une teinte lugubre. On songeait involontairement qu'on était à des centaines de lieues du beau ciel de France...

Vers deux heures de l'après-midi, une énorme masse de cavalerie s'ébranla et vint sur nous au pas. La neige et le terrain marécageux ne permettaient pas une autre allure.

L'ennemi faisait retentir l'air de ses hurras. Quelques chasseurs y répondirent par les cris : « Au chat ! » faisant un calembourg sur la prononciation du mot hurra (au rat). L'allusion fut saisie et passa en un instant de la droite à la gauche du régiment.

Le colonel Castex demanda si les carabines étaient chargées. Sur la réponse affirmative, il commanda : « Haut la carabine ! »

Puis il donna l'ordre aux officiers d'entrer dans le rang. Il le fit lui-même. Cette masse énorme de dragons s'avancait toujours sur nous au pas, et le colonel restait impassible.

Mais, à six pas, il commanda vivement :

« Feu ! »

Le régiment exécuta cet ordre comme à l'exercice.

Aussi l'effet de la décharge fut-il terrible. Presque tout le premier rang ennemi fut mis hors de combat. Il y eut une hésitation d'une seconde. Mais bientôt les morts et les blessés furent remplacés par le second rang, et la mêlée devint générale.

Sans la présence d'esprit du capitaine Kirmann, le



LE GÉNÉRAL EDOUARD COLBERT

(1774-1854)

En uniforme de colonel des lanciers rouges de la Garde.

régiment se trouvait compromis, car une nuée de Cosaques vint pour nous assaillir sur notre gauche, afin de mettre le régiment entre deux feux. Le capitaine Kirmann, commandant à propos : « Escadron, à gauche ! » mit obstacle au projet des Russes.

Enfin cette masse de cavalerie ne put nous entamer et fit demi-tour, non sans nous avoir fait essayer de grandes pertes. Plus de cent hommes du 20^e furent tués ou blessés. L'ennemi laissa au moins trois cents morts sur le carreau, car le bataillon carré du 27^e, par un feu bien dirigé, fit un mal énorme aux Russes, lorsqu'ils se mirent en retraite.

L'Empereur, placé sur un point culminant, dominait la bataille. Son œil d'aigle n'en perdait pas une phase. Il s'était aperçu de la position critique du parc d'artillerie du 4^e corps, et il vit avec satisfaction la cavalerie russe sabrée, culbutée et mise en désordre. Il envoya immédiatement un de ses aides de camp complimenter le 20^e, et ce général fut accueilli par les cris de : « Vive l'Empereur ! » que les chasseurs faisaient entendre, en brandissant leurs sabres teints du sang ennemi.

La journée du 8 février 1807, à Eylau, fut glorieuse pour toute l'armée et le régiment y saisit avec enthousiasme l'occasion de réparer son inaction involontaire à Iéna.

L'aide de camp que le général Durosnel avait envoyé au commandant du corps d'armée trouva, à son arrivée, le maréchal Augereau grièvement blessé. Il fut expédié au major général pour rendre compte de l'ordre du maréchal Soult qui avait retenu la brigade près de lui. Le maréchal Berthier répondit à l'aide de camp :

« C'est bon. »

Puis il ajouta :

« Capitaine, restez une heure ou deux à mon état-major ; je puis avoir besoin de vous. »

Il était près de trois heures. L'aide de camp était le capitaine Laffitte, que j'ai beaucoup connu depuis aux chasseurs de la Garde ; il était chef d'escadron dans ce corps. Il m'a répété ce dont il avait été témoin au quartier général de Berthier. Je vais le laisser parler :

« C'était un bruit généralement répandu au quartier général que l'armée russe qui, à la reprise des hostilités (1^{er} février), fuyait devant nous, avait tout à coup changé d'attitude et fait face en arrière pour nous présenter la bataille. Le général en chef Benningsen avait pris cette résolution subite après la lecture de dépêches trouvées sur un aide de camp du major général. Envoyé en ordonnance au maréchal Bernadotte, cet officier s'était laissé prendre. Les dépêches dont il était porteur avaient fait connaître que l'Empereur n'avait pas toute son armée sous la main. L'armée russe, qui était réunie, avait donc des chances de succès en entrant de suite en ligne de bataille.

« La lutte était engagée depuis la pointe du jour sur toute la ligne, et le maréchal Augereau avait fait des prodiges avec son corps d'armée, qui, de 20 000 hommes le matin, était réduit, le soir, à 3 000. Néanmoins il avait conservé la belle position enlevée la veille.

« A trois heures précises, il était visible que l'ennemi voulait couper en deux notre ligne de bataille. A cet effet, une colonne de 15 000 grenadiers russes, la baïonnette croisée, s'avancait, sans brûler une amorce, sur notre centre, au pas de charge, malgré le feu terrible de quarante pièces d'artillerie de la Garde en position

sur le plateau d'Eylau. Rien ne l'arrêtait. Elle avançait toujours à la même allure.

L'Empereur, entouré de son état-major, disait au maréchal Berthier, sans cesser de braquer sa lunette sur cette forêt de baïonnettes :

« Quelle audace ! Quelle audace !

— Oui, répondit le maréchal ; mais Votre Majesté ne s'aperçoit pas qu'avec cette audace-là, Elle est à cent pas des balles.

— Murat ! s'écria l'Empereur, prenez tout ce que vous avez de cavalerie sous la main et écrasez-moi cette colonne. »

Il y avait près de 70 escadrons, dont 20 de la Garde impériale, sous les ordres du maréchal Bessières, qui chargea à leur tête.

L'ordre fut exécuté à l'instant et toute cette masse d'infanterie fut couchée à terre comme un champ de blé que dévaste un ouragan terrible.

Le général d'Hautpoul, qui commandait des cuirassiers, fut tué. Le général Dahlmann, qui commandait les chasseurs de la Garde, fut tué. On crut un instant que le général Lepic, qui commandait les grenadiers à cheval de la Garde, avait été tué ou pris ; car il ne parut à la tête des grenadiers que lorsque son régiment était déjà rallié et l'appel fait. Son ardeur l'avait entraîné, suivi seulement de quelques-uns des siens, jusqu'à la troisième ligne russe. Un officier russe, qui parlait parfaitement le français, s'était alors avancé avec un escadron, et l'ayant en quelque sorte cerné, il avait dit au général :

« Rendez-vous, général. Votre courage vous a emporté trop loin. Vous êtes dans nos dernières lignes.

— Regardez un peu ces figures-là si elles veulent se rendre ! riposta le général.

Et, s'adressant aux grenadiers :

« Suivez-moi ! », leur cria-t-il.

Il partit alors au galop et traversa de nouveau l'armée ennemie. La moitié des braves gens qui l'avaient suivi étaient tombés sous le feu des Russes.

L'Empereur fut heureux de revoir le général. Il lui dit en l'abordant :

« Je croyais que vous aviez été fait prisonnier, général. Et j'en avais éprouvé une peine très vive.

— Vous n'apprendrez jamais que ma mort, Sire ! » répondit l'intrépide chef des grenadiers à cheval de la Garde.

Le lendemain, 9 février, l'armée bivouaqua sur le champ de bataille, triste à voir, plus triste encore à occuper. Notre régiment avait perdu beaucoup de monde en tués et en blessés ; le maréchal des logis chef de la compagnie d'élite ayant été mis hors de combat, je fis l'appel de ma compagnie. Sur 100 hommes qui comptaient dans les rangs le matin, nous avons 27 tués ou blessés. Le lieutenant Saint-Aubin, arrivé depuis huit jours à la compagnie, avait été tué d'un coup de pistolet à bout portant par un officier russe.

Le 10, la brigade fut réunie à la cavalerie du prince Murat. Le 15, avec l'aide d'un bataillon d'infanterie qui avait fouillé un bois sur notre droite, nous avons pris position au village de Trunkestein. Nous apercevions les tours et les clochers de Kœnigsberg, seconde capitale de la Prusse. Nous comptons y rentrer et nous refaire un peu, ce dont nous avons grand besoin. Mais la brigade était destinée à essayer un échec.

En effet, le lendemain, vers trois heures du soir, la grand'garde qui était au delà du bivouac, fut attaquée, non seulement de front, mais sur ses flancs. Le bataillon d'infanterie qui avait enlevé le bois, la veille, s'était retiré en arrière et l'avait abandonné sans nous prévenir.

L'ennemi, à travers ce bois dégarni de troupes, avait pu faire passer son infanterie sur notre flanc droit sans être vu et il commença une attaque terrible sur plusieurs points à la fois. La grand'garde, ramenée au galop sur le village, y sema l'alarme. La brigade dut monter le plus promptement possible à cheval. Mais une cinquantaine d'hommes furent tués ou pris dans le village. Je fus du nombre de ces derniers; mon cheval ayant été tué sous moi, je fus blessé, étant à terre, de cinq coups de lance. Ce fut dans cette bagarre que le lieutenant Sourd, du 7^e chasseurs, depuis général et baron d'Empire, fut blessé et fait prisonnier. De ce jour-là date notre vieille et intime connaissance.

Mes blessures, dont une à la hanche me faisait boiter, ne m'empêchèrent pas de marcher, lentement il est vrai. Les Cosaques, après m'avoir arraché de dessous mon cheval, me fouillèrent et me prirent ma ceinture, où ils trouvèrent quelques frédéric d'or. La plus grande partie de mon avoir était dans le collet de mon habit, ou transformé en boutons. C'était de mon ami Henry que j'avais appris à dérober ainsi à l'ennemi le petit trésor que je possédais. Depuis notre départ de Hollande, l'uniforme avait changé. Des habits longs et des pantalons avec une basane avaient remplacé le dolman et la culotte à la hongroise.

On voit, d'après ce nouveau costume, que les boutons me manquaient pas pour être transformés en Frédéric. J'en sauvai donc de la bagarre une quarantaine. Je décousais mon collet, ou j'enlevais un bouton, lorsque j'avais besoin d'argent.

CHAPITRE IV

En route pour la Sibérie.

Rencontre de l'empereur Alexandre.

La selle d'or du roi de Naples.

La cavalerie qui décharge.

Lasalle demande le commandement d'une frégate.

Les Cosaques nous conduisirent à une demi-lieue en arrière des avant-postes. Leur hetman s'y trouvait. Dès qu'il vit mon uniforme, il me demanda si j'étais de ce corps que les dragons et les Cosaques avaient chargé à Eylau. Je lui répondis que oui. Il me fit compliment en très bon français d'appartenir à un corps aussi brave. Il ne s'en tint pas à ces démonstrations d'estime, car il me fit boire d'excellente eau-de-vie de France et manger du pain blanc très bon. Tandis que j'achevais un repas dont, depuis quinze jours, je n'avais pas eu le pareil, il fit déployer une carte de France par départements, et m'indiquant les départements de la Vendée et de la Bretagne :

« Voilà, me dit-il, un pays qui ne fournit ni hommes ni argent à Bonaparte ; n'est-ce pas vrai ? »

— Vous êtes complètement dans l'erreur, permettez-moi de vous le dire, général, pour les contributions. Quant aux conscrits, ils manquent si peu, qu'il y a beaucoup de soldats dans l'armée qui se sont engagés

avant l'âge de la conscription. Ainsi, cet âge n'arrive pour moi que dans un an. »

L'hetman finit par me dire une phrase qui caractérise assez bien la rectitude du jugement et en même temps la constance inébranlable de l'esprit russe :

« Les Russes sont aujourd'hui à l'école des Français, mais ils finiront par égaler leurs maîtres ! »

A notre arrivée, à la nuit, à Kœnigsberg, on nous logea, tous les prisonniers ensemble, dans une grande église sans feu, et où nous n'avions qu'un peu de paille pour nous coucher et du biscuit à manger. Nous étions là une cinquantaine d'hommes de la brigade. Les officiers furent mieux traités que les soldats ; on les conduisit à part. Nous ne les revîmes plus.

Cependant, le lendemain, on visita les blessés et j'entrai à l'hôpital où je ne restai que quelques jours, parce qu'on craignait l'approche de l'armée française. Pendant mon séjour à l'hôpital, j'avais pour voisin un jeune officier du 14^e d'infanterie ; le 16, il avait été blessé et pris. Il me racontait qu'une quinzaine de jours auparavant, il était à l'Opéra, à Paris. Le 1^{er} février, il était sorti de l'École militaire de Fontainebleau et parti le même jour en poste pour rejoindre son régiment en Pologne. Le pire pour lui, c'est qu'il mourut à l'hôpital des suites de ses blessures.

Les traîneaux vinrent nous prendre pour nous conduire sur la route de Wilna. Je me rappelle que le premier jour de la route, le devant de notre traîneau s'étant détaché, les chevaux nous laissèrent, la voiture et quatre blessés, sur la route. Il fallut une bonne heure pour que notre accident fut réparé et nous souffrîmes horriblement du froid.

Je crois que c'est le moment où j'ai le plus souffert

dans mes campagnes. Je n'étais âgé que de vingt ans, j'étais prisonnier de guerre, j'avais reçu cinq coups de lance, dont un très profond et très douloureux au côté droit ; joignez à cela que mon pied droit était fort gonflé, que je souffrais beaucoup de la blessure que j'avais reçue autrefois au cou-de-pied.

Enfin je rendis grâce au Ciel, lorsque quelques jours après avoir passé le Niémen, nous arrivâmes à Wilna. On nous logea dans une grande église transformée en hôpital et située au delà de la ville, à droite de la Dwina. Il y avait à peine quelques jours que nous y étions que je commençais à marcher avec des béquilles et à profiter des rares rayons de soleil.

Un jour que je faisais cette promenade assez triste, j'aperçus deux dames enveloppées d'énormes fourrures et montées sur un élégant traîneau, avec domestique et cocher. Lorsque leur équipage fut arrivé à la grille de l'hôpital, elles firent arrêter, et l'une d'elles, avec une bienveillance marquée, me fit signe d'approcher, ce à quoi je n'étais pas accoutumé depuis quelques jours. J'avancai le plus vite possible, et ce n'était que lentement, à cause de ma blessure à la hanche, et je fus fort étonné quand, en arrivant à la grille, que je ne pouvais pas dépasser, j'entendis une voix française s'informer avec bonté de ma situation et de celle de mes compagnons d'infortune. Ces dames me demandèrent mon âge, mon grade et mon pays.

Le vif intérêt que nous inspirions à nos aimables visiteuses ne s'en tint pas à des questions. Ayant appris de moi que nous étions trois cents, M^{me} Drémon (c'était son nom) me demanda s'il y avait des officiers parmi nous. Sur ma réponse négative, elle me pria de me charger de mille roubles en papier (valeur de

mille francs environ) qu'elle me remit dans un petit portefeuille, pour être répartis entre ses chers compatriotes.

J'acceptai cette mission avec reconnaissance, et j'osai lui demander dans quelle province elle était née. J'appris qu'elle était Lorraine, que son mari et elle avaient habité longtemps Nancy, et que depuis quelques années ils étaient venus se fixer à Wilna. Son mari était en tournée pour son commerce à Saint-Pétersbourg et à Moscou.

« Sans cela, me dit-elle, nous l'aurions déjà vu accourir à votre secours. »

M^{me} Drémon, qui nous apparut ainsi comme un ange de consolation, quitta l'hospice après m'avoir donné ces renseignements de la meilleure grâce du monde, et en me promettant de revenir le dimanche après l'office. C'était le mercredi qu'elle avait fait sa bienfaisante visite.

Rentré à l'hospice, je me fis aider d'un de mes camarades du régiment et nous nous rendîmes dans les salles pour faire la distribution de cet argent. Nous étions partis de Kœnigsberg trois cents prisonniers, mais le jour où je distribuai cet argent nous n'étions plus que deux cents quatre-vingts. Je remis à chaque homme trois roubles, et joignant les seize roubles restants aux trois qui me revenaient, ce qui fit dix-neuf roubles, je les partageai entre deux prisonniers blessés grièvement et qui avaient plus que les autres besoin d'argent.

Le dimanche suivant, notre ange consolateur ne manqua pas de venir, suivant sa promesse. Elle était dans le même équipage. Après les compliments d'usage, je lui remis la note de l'emploi de l'argent qu'elle m'avait confié. Aussitôt qu'elle en eut pris connais-

sance, elle parut étonnée de voir que je n'avais rien gardé pour moi.

« Je suis moins pauvre que les autres, madame ; cependant veuillez me laisser le portefeuille vide entre les mains et je serai le plus heureux de tous ceux que vous venez de soulager.

— Volontiers, me dit-elle, si cela vous fait plaisir. »

Puis elle ajouta après une pause :

— Vous serait-il agréable de venir en ville ?

— Madame, si j'allais en ville, ce serait pour aller vous remercier, au nom de tous mes compagnons, de votre générosité.

— Monsieur, je ne fais que m'acquitter de mon devoir comme Française. Mais auriez-vous du plaisir à recevoir l'hospitalité chez moi ? Je suis bien persuadée que mon mari approuvera les démarches que je vais faire, si vous voulez bien accepter mon invitation.

— Je ne puis, madame, refuser une offre aussi obligeante que celle que vous me faites. Veuillez croire à toute la reconnaissance que vos bontés m'inspirent.

— Voilà des effets de linge et chaussure, ajouta M^{me} Drémon ; je vous prie de les faire distribuer à vos compagnons d'infortune. Ce sont des Français établis à Wilna, qui m'ont chargée de leur faire remettre ces vêtements, ainsi que l'argent que je vous ai donné mercredi dernier. »

Le domestique de ces dames me remit un gros paquet de bas, chemises et souliers de différentes grandeurs. J'appelais deux de mes camarades prisonniers, qui transportèrent ces effets ; j'assurai M^{me} Drémon que la distribution serait faite d'abord parmi ceux qui en auraient le plus grand besoin. La cloche de l'hôpital

venant de sonner, je pris congé de notre bienfaitrice, qui me dit avant de me quitter : « Monsieur le fourrier, veuillez me donner votre nom ; quant à votre grade, je le connais ; mais de quel régiment êtes-vous ? »

Je satisfis avec empressement à ses demandes ; elle ajouta :

« Je vais commencer mes démarches, et j'espère que le gouverneur, le général Korsakoff, m'autorisera à vous avoir chez moi en ville. »

Je la remerciai bien vivement, en doutant toutefois qu'elle pût obtenir la permission qu'elle allait solliciter. M^{me} Drémon me quitta en me promettant de revenir le mercredi suivant, c'est-à-dire trois jours après.

Je retournai dans l'intérieur de l'hôpital et aidé de quelques-uns de mes compagnons d'infortune, nous distribuâmes aux prisonniers les bas, chemises, souliers, etc. J'étais le plus jeune d'entre eux, et je me trouvais être leur chef dans la circonstance ; ils me chargèrent de toutes leurs bénédictions pour les âmes charitables qui soulageaient autant que possible leur malheureuse situation.

Mercredi, jour convenu, M^{me} Drémon arriva dans son équipage, mais avec ses domestiques seulement. Aucune dame n'était avec elle dans le traîneau... Je l'attendais et j'avais fait la seule toilette qu'il me fût permis de faire, c'est-à-dire que j'avais pris un bain, mis du linge blanc et fait rafraîchir mes cheveux. M^{me} Drémon me fit un signe de joie du plus loin qu'elle m'aperçut, tenant un papier à la main :

« Voilà, me dit-elle, lorsqu'elle fut près de moi, un écrit qu'il faut que vous montriez à l'économe de l'hôpital et à l'officier de garde. C'est la permission pour vous de sortir de l'hospice et de venir chez le général

avec moi. Remplissez cette formalité. Je vous attends pour vous conduire à l'état-major, où j'espère obtenir la permission de vous recevoir chez moi en ville. »

J'étais si étourdi que je pensais à peine à remercier M^{me} Drémon. Je me rendis le plus vite possible (je boitais toujours) chez le régisseur et au corps de garde, pour communiquer à qui de droit le bienheureux billet, qui eut tout l'effet qu'en attendait M^{me} Drémon. Je pris avec moi le peu d'effets que j'avais et je fus avec l'officier de garde rejoindre le traîneau où M^{me} Drémon me fit monter à côté d'elle. Puis elle donna l'ordre à son cocher de nous conduire chez le gouverneur.

« J'ai dû, me dit M^{me} Drémon en rougissant un peu, faire usage d'un petit mensonge pour obtenir la permission de vous avoir chez moi. Je vous ai fait passer pour un de mes parents, quoique que vous soyez de Paris et moi de Nancy. Vous savez qu'on est quelquefois cousin de plus loin. »

Je me confondais en remerciements pour une bienveillance aussi généreuse, lorsque nous arrivâmes sur la principale place de la ville, devant un beau magasin de nouveautés et de modes. M^{me} Drémon me dit en me le montrant du doigt :

« Voilà ma maison ; mais allons d'abord chez le général Korsakoff. »

A quelque distance de là, le traîneau s'arrêta devant une grande porte cochère, qui était flanquée de deux factionnaires ; c'était là que demeurait le gouverneur. Nous mimes pied à terre. Un laquais nous conduisit au premier étage, où nous trouvâmes le général auprès d'un bon feu. Il se leva dès qu'il vit entrer M^{me} Drémon, lui demanda de ses nouvelles avec bonté, et la fit

asseoir. Quant à moi, je restai debout, appuyé sur un meuble et soutenu par ma béquille.

« Voilà mon jeune parent, dit M^{me} Drémon au général. C'est pour lui que je vous ai parlé avant-hier, lorsque Votre Excellence m'a fait l'honneur de visiter mon magasin.

— Eh bien, belle dame, que désirez-vous ?

— Je désirerais obtenir de votre bonté, général, qu'il passât le temps de sa guérison chez moi, où tous les soins dont il a un si grand besoin lui seront prodigués.

— Je suis trop humain et trop galant, madame, pour refuser votre demande, » reprit le gouverneur.

Puis se tournant vers moi :

« Quel âge avez-vous, jeune homme ?

— Vingt ans.

— Quoi ! pas même l'âge de la conscription ?

— Je l'ai devancé de quatre ans par un engagement volontaire, » repris-je.

Le général continua à m'interroger et me demanda de quel endroit j'étais, à quel régiment j'appartenais, où j'avais été blessé et pris. Au moment où je lui dis que j'avais été fait prisonnier huit jours après la bataille d'Eylau, devant Kœnigsberg, il s'écria :

« Ah ! c'est la bataille que Bennigsen a gagné sur votre armée. »

J'aurais pu lui répondre :

« De la même manière que le général Souvarof a gagné la bataille de Zurich sur Masséna ». Mais ma position de prisonnier me commandait plus de réserve ; aussi repris-je simplement :

« Monsieur le gouverneur, je croyais le contraire. »

M^{me} Drémon s'étant levée, salua le gouverneur, qui

s'empessa de lui donner la main jusqu'à la porte. Je m'inclinai, et j'offris le bras à ma jolie cousine de contrebande pour descendre l'escalier et aller rejoindre le traîneau.

Pendant le peu de temps que notre visite avait duré, j'avais mis les instants à profit en portant mon attention sur le général Korsakoff. C'était un fort bel homme, qui pouvait avoir alors une cinquantaine d'années. Il avait une tournure élégante, l'uniforme lui allait à ravir, et il possédait les manières gracieuses d'un grand seigneur, qui ne laissaient aucun doute sur le rôle que l'histoire lui fait jouer comme un des favoris les plus goûtés de la grande Catherine.

Lorsque nous eûmes atteint la demeure de M^{me} Drémon, nous descendîmes de traîneau. Je remarquai en entrant dans le magasin, qu'il était occupé par plusieurs demoiselles que j'ai su depuis être Polonaises et Allemandes. C'était un immense magasin de modes, de porcelaines, de verreries, etc., enfin une forte maison de commission pour tous les articles de Paris. Un commis qui parlait l'allemand, le russe et le français, présidait à la vente.

La chambre que M^{me} Drémon avait eu la bonté de me faire préparer chez elle était petite, mais bien meublée. La maîtresse de maison avait préféré me faire habiter cette chambre au rez-de-chaussée, plutôt qu'une grande dont elle pouvait disposer au troisième étage. Je lui sus gré de cette attention délicate, car j'étais boiteux.

Le médecin que l'on eut la bonté de faire venir déclara qu'il me fallait beaucoup de tranquillité, et que je devais surtout éviter de sortir à pied, un accident dans cette saison pouvant retarder ma guérison. J'étais trop heureux dans mon nouveau logement

pour chercher des distractions ailleurs. Cependant je ne pus refuser de sortir en voiture, une ou deux fois par semaine, pour me rendre aux invitations que me valait mon séjour chez M^{me} Drémon de la part des négociants français établis à Wilna.

C'était une petite colonie composée d'une dizaine de ménages. Ces estimables négociants avaient été mis à contribution par M^{me} Drémon lorsque notre convoi de prisonniers était arrivé à Wilna. Cette excellente femme, en l'absence de son mari, qui lui en eût certes évité la peine, avait fait courir une liste de souscription sur laquelle elle avait eu soin de s'inscrire la première pour cent roubles, et, dans un jour, elle avait vu monter cette souscription à mille roubles, ce qui fut un véritable bonheur pour une âme aussi noble que la sienne. C'était cette somme qu'elle m'avait chargé de distribuer aux prisonniers, la première fois que j'eus le bonheur de la voir.

Durant les dix dimanches que je passai chez « ma cousine », nous ne manquâmes pas une seule fois, elle et moi, de porter à l'hôpital des secours de toute sorte provenant de la souscription.

On doit penser combien j'étais heureux et fier lorsque, le dimanche, après l'office, où nous ne manquions jamais d'assister, je montais en voiture avec elle pour me rendre hors de la ville, à l'hôpital qu'occupaient mes compagnons de captivité. L'intervention de M^{me} Drémon nous avait été fort utile aussi auprès du gouverneur, qui avait fait en ville une réquisition d'effets d'habillements pour nous autres, de manière que tous les prisonniers furent vêtus convenablement. C'est avec une véritable reconnaissance pour le général Korsakoff que je rapporte ce fait.



LE LIEUTENANT LAURISTON, au combat d'Amstetten,
(1809)

Je n'avais jamais voulu prendre ma part dans les offrandes généreuses de la colonie, mais je n'avais fait que gagner à cette conduite désintéressée ; car M^{me} Drémon avait trouvé le moyen de m'en dédommager et bien au delà. En effet, sa maison étant fréquentée par les habitants les plus riches de Wilna, lorsqu'il se trouvait qu'un client marchandait sur un objet du magasin, M^{me} Drémon ne manquait pas de lui dire :

« Le produit de la vente est pour une bonne œuvre, c'est pour un prisonnier français. »

Toute discussion sur le prix cessait alors. Aussi mon petit trésor s'était-il doublé pendant mon séjour sous ce toit hospitalier. Cependant j'étais loin de m'attendre à la délicatesse exquise que cet ange consolateur devait employer pour veiller à tous mes besoins après notre séparation. Outre que les dames de son magasin avaient eu le soin de renouveler toute ma garde-robe, excepté mon uniforme, que je ne voulus jamais quitter, le préférant, malgré ses pièces, à tout autre habit, M^{me} Drémon avait eu le soin de me préparer des tablettes de bouillon, qui me furent d'une grande ressource en route. Enfin tout avait été prévu par ces dames : objets de toilette, objets de nécessité, je n'avais qu'à refuser, car tout m'était offert à profusion.

Combien ai-je regretté de ne pas avoir fait la campagne de Russie en 1812, toute fatale qu'elle ait été. J'aurais revu ma fée bienfaisante ! Mais je fus retenu en Espagne avec la partie de mon régiment qui y fit la guerre pendant les années 1810, 1811, 1812. Cependant mes yeux et mes souvenirs étaient toujours tournés sur Wilna. Les calamités de la guerre auront

peut-être pesé sur cette maison hospitalière et sur celles de nos autres compatriotes, qui avaient soulagé si généreusement notre pénible position.

N'ayant jamais été à même de leur témoigner ma reconnaissance profonde, je signale ici à la sympathie de toute âme généreuse cette bienfaitante M^{me} Drémon et son mari, qui sont peut-être retournés à Nancy, ville qui les a vus naître. Dieu veuille qu'il en soit ainsi, et qu'ils aient revu leur patrie après avoir noblement acquis une fortune dont leur cœur savait faire un charitable usage.

Le 1^{er} juin était l'époque désignée pour notre départ de Wilna. Je me séparai de M^{me} Drémon et de mes compatriotes, les larmes aux yeux. Ma « cousine », qui avait présidé à tous mes arrangements de voyage, afin que rien ne me manquât, me dit en me remettant un petit paquet :

« Ce sont deux livres que je vous prie, mon cousin, de ne prêter à personne, avant d'en avoir pris connaissance ; ils vous distrairont tout en vous instruisant.

— Vous serez obéie comme vous devez l'être en tout, ange de bonté. »

Et, le cœur gros, je pris congé de M^{me} Drémon pour ne plus la revoir...

Le détachement de prisonniers prit la route de Kowno. Lorsque nous fûmes arrivés à la première étape, nous avions fait à peu près huit lieues de France, ou trente-sept verstes, mesure du pays. On nous logea dans un village quatre ou cinq ensemble, chez des paysans où nous étions couchés sur la paille ; on nous donnait du lait et des pommes de terre pour notre argent. Toutes mes pensées étaient à Wilna, et nous ne fûmes pas plus tôt à cette première halte que

je fouillai dans ma malle, où je pris les deux volumes que M^{me} Drémon m'avait donnés : c'étaient les *Commentaires de César* en français et en latin. Quelle fut ma surprise en voyant qu'entre chacun des dix premiers feuillets du premier volume il se trouvait un billet de cent roubles, ce qui équivalait à mille roubles ou mille francs environ. J'avoue que cette manière délicate de pourvoir à mes besoins, pendant ma captivité, me fit chérir davantage cette charmante femme. J'aurais préféré toutefois une seule ligne, un souvenir d'elle. Ingrat que j'étais ! N'avais-je donc pas son petit portefeuille vert qu'elle m'avait donné à sa première rencontre ? Ce fut dans ce portefeuille que je disposai mes billets.

Pendant le temps que j'avais passé chez M^{me} Drémon, à Wilna, je n'avais pas eu à découdre un seul bouton de mon habillement pour m'en faire des ressources. Les mille francs qui venaient de m'être donnés d'une manière si délicate me mettaient à même de me procurer toute chose pendant le temps que le sort devait me retenir prisonnier de guerre.

Nous n'avions comme prisonniers que du mauvais pain. Chaque soldat touchait deux sous et demi, et moi, comme sous-officier, je touchais le double, c'est-à-dire cinq sous. Il faut avouer que les ordres qui nous concernaient étaient empreints d'une certaine humanité, et si nos souffrances furent grandes, c'est au climat, à la pauvreté du pays, à nos blessures, qu'il faut les imputer, mais certainement pas à la rigueur des chefs russes.

Dès le second jour de la route, je réunis quatre chasseurs de mon régiment, prisonniers de guerre comme moi, et je leur tins ce petit discours :

« A nous cinq nous formerons un ordinaire. L'un de vous, tous les jours, devancera de deux heures le détachement pour acheter, à l'endroit où nous devons loger, trois livres de bœuf et des légumes. De plus, il devra s'occuper de préparer le dîner, de manière à ce qu'une heure après nous le trouvions prêt. Je vous préviens à l'avance, ajoutais-je, que je serai le seul à ne pas faire de corvée ; mais aussi je serai le seul à payer. Je donnerai, tous les jours, cinq roubles à celui qui ira en avant. »

Puis je donnai immédiatement les cinq roubles pour la dépense du lendemain.

On doit penser que les chasseurs furent enchantés de cette proposition, qu'ils acceptèrent avec reconnaissance. La saison était belle, seulement trop chaude ; car, en Pologne, comme en Russie, l'été est excessivement chaud. Mais nous partions de bonne heure et à dix heures notre étape était faite.

Entre Wilna et Kowno nous fûmes rencontrés par l'empereur Alexandre, qui se rendait à son armée. Il passa en revue notre détachement de prisonniers. Je marchai à sa tête, comme le seul sous-officier qui fût dans le convoi. Il nous parla avec bonté et nous demanda si nous avions à nous plaindre de la manière dont on nous conduisait. N'ayant aucun reproche à faire, pas une parole de plainte ne fut prononcée. L'Empereur parut satisfait, et il me donna pour le détachement une somme à raison d'un ducat par homme. Je le remerciai au nom de mes compagnons d'infortune ; puis il continua sa route.

A deux heures de Kowno, le même jour, nous rencontrâmes deux régiments de Baskirs. Ils avaient pour arme principale une flèche. Ce qui les fit surnommer



OFFICIER SUPÉRIEUR DE CHASSEURS EN GRANDE TENUE,
(1806)

par nos soldats les « amours » de l'armée russe. Je ne crois pas que cette troupe ait pu se mesurer avec avantage avec les nôtres. Je me rappelle qu'étant de retour au régiment, on y plaisantait encore un chasseur nommé Vandiselberg, qui fut le seul atteint par une flèche lancée par un Baskir :

« Si tu n'avais pas eu le nez si gros et si long, lui disaient les chasseurs, la flèche de ces amours serait passée sans y avoir laissé sa trace. »

A Kowno, après notre modeste repas, nous aperçûmes, en nous promenant, un couvent. Je ne sais quelle idée me poussa, mais j'offris à deux chasseurs qui étaient avec moi de faire une visite au couvent, et nous montâmes au parloir. Sous le titre de Français, nous fûmes on ne peut mieux accueillis. Toutes les nonnes (c'était un couvent de femmes) accoururent à la grille du parloir.

Il y avait parmi ces dames une demoiselle de famille qui parlait parfaitement le français. Elle se trouvait passagèrement au couvent, et ses vêtements laïques annonçaient qu'elle n'était même pas une novice.

Lorsque je lui demandai si c'était son intention de se retirer du monde, elle qui paraissait douée de toutes les qualités nécessaires pour y briller, elle m'avoua qu'elle y rentrait dans un mois, ayant fini le temps que ses parents avaient assigné à son séjour dans ce couvent, où on était fort bien et qui était très en vogue dans la haute société polonaise.

Grâce à ce charmant interprète nous pûmes nous faire comprendre des sœurs qui parurent contrariées de ce que nous avions diné ; mais, comme nous faisons séjour à Wilna, nous promîmes de revenir le lendemain.

Effectivement, le lendemain, à midi, nous étions installés au nombre de cinq dans le réfectoire.

On nous y servit une soupe grasse, du bœuf, du lard, de la choucroute, des pommes de terre, de la bière et de l'eau-de-vie, le tout abondamment. Nous remerciâmes ces bonnes sœurs, que nous avions édifiées il est vrai, lorsqu'avant de déplier nos serviettes, un de nous se leva et dit à haute voix et en latin le *Benedicite*.

Le lendemain, nous continuâmes notre route sur Minsk et Smolensk. Nous restâmes huit jours dans cette dernière ville, rempart de la vieille Pologne. Parmi les chasseurs qui étaient d'ordinaire avec moi, il y en avait un qui avait une très belle voix de contralto ; c'était le même qui avait dit le *Benedicite* au couvent de Kowno.

Cette circonstance nous valut une aventure assez agréable. Quelques jours après notre arrivée à Smolensk, nous nous promenions sur les remparts de la ville haute, après notre dîner, que nous faisons régulièrement à midi. Le lieu était peu fréquenté, quoiqu'il servît de promenade aux habitants de la ville, et qu'il y eût de belles rangées d'arbres de chaque côté d'une grande avenue. On n'y voyait personne en ce moment.

Le chasseur à la belle voix, profitant de ce silence, se mit à entonner *la Marseillaise*. Nous faisons chorus au refrain de cet hymne de la liberté.

Une voiture, qui arrivait au trot sur la promenade, prit le pas à quelque distance de nous, et les deux personnes qu'elle contenait, un vieillard et un jeune homme, parurent prendre un grand plaisir à nous écouter, ce qui nous fit présumer que ces messieurs entendaient le français.

En effet, lorsque la chanson fut terminée, la voiture s'arrêta ; le jeune homme mit pied à terre, s'approcha de nous et nous dit en bon français :

« Messieurs, vous êtes probablement des prisonniers de guerre arrivés nouvellement ? »

Sur notre réponse affirmative, il ajouta en nous montrant la personne âgée qui était dans la voiture :

« Mon père vous prie, si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion dans cette demande, de lui donner par écrit la chanson qu'un de vous vient de chanter si admirablement. »

Nous nous dirigeâmes tous ensemble à l'instant vers la calèche, et Emery, le chanteur, s'adressant au père du jeune homme, lui promit pour le lendemain et à la même heure (il était deux heures après midi) de se trouver sur la promenade avec *la Marseillaise*

« Le fourrier, ajouta-t-il, qui a une belle écriture, voudra bien, je l'espère, l'écrire sous ma dictée.

— Avec grand plaisir, répondis-je.

— Je reviendrai ici à cheval, demain, à la même heure, messieurs, dit le jeune homme, pour recevoir de vos mains cette copie, puisque vous êtes assez obligeants pour nous la donner. »

Après ces paroles, il nous fit un salut amical ; la calèche partit au trot et disparut.

Le lendemain était un dimanche.

Nous fûmes exacts au rendez-vous. La promenade était plus suivie, et nous ne jugeâmes pas à propos, comme la veille, de chanter *la Marseillaise*. La copie en était dans la poche du chasseur Emery ; je l'avais proprement écrite sous sa dictée.

Le jeune homme, montant un joli cheval gris, et suivi d'un domestique en livrée, arriva juste au lieu

et à l'heure fixés la veille. Après les saluts réciproques, il mit pied à terre et prit la chanson que je lui donnai, car Emery avait exigé que je la lui remissemoi-même. Le jeune homme, en échange, me pria d'accepter cinq ducats, en ajoutant que c'était une petite collecte faite par sa famille, qui était très heureuse de posséder notre chanson nationale :

« Remarquez, je vous prie, monsieur le fourrier, que je serais très mortifié si vous n'acceptiez pas ce qui est offert de bien bon cœur par une famille polonaise. Vous n'ignorez pas combien nous aimons la nation française. »

J'étais sûr que ce que je ferais aurait l'assentiment de mes camarades ; aussi acceptai-je les ducats en disant :

« Vous avez, monsieur, une manière d'agir si chevaleresque, qu'il ne nous reste qu'un regret : c'est de ne pas connaître une famille aussi bienfaisante que la vôtre. Veuillez, monsieur, vous charger de tous nos remerciements pour elle.

— Je suis chargé d'une autre commission par mon père, ajouta-t-il : c'est de vous demander si vous pouvez disposer de la journée de demain, et venir la passer à deux lieues d'ici, au château de

— Monsieur, repris-je, tous les matins nous sommes soumis à l'appel ; mais nous pouvons disposer du reste de la journée, pourvu que nous rentrions en ville à la fermeture des portes, à neuf heures.

— Eh bien, je suis charmé que le désir qu'a ma famille de vous voir chez elle puisse être satisfait sans vous occasionner de désagréments ; car, pour tout au monde, nous ne voudrions pas vous causer de nouvelles peines : vous êtes déjà assez malheureux, éloignés de votre patrie et prisonniers de guerre. »

Il remonta à cheval, et nous promit de revenir le lendemain lundi, à midi, en calèche, pour nous conduire chez lui.

Le jour suivant, nous étions à notre poste. J'avais eu soin de dire à Emery :

« Mon cher, préparez-vous à faire les honneurs de la journée. Ornez votre mémoire des couplets que vous chantez le mieux : cela nous sera fort utile pour payer l'hospitalité qu'on est venu nous offrir d'une manière si aimable. »

Des cinq chasseurs que nous étions, Emery et moi seulement n'étions pas embarrassés de nous présenter dans le monde. Nos trois camarades n'étaient pas brillants, il faut le dire. Mais j'étais sûr qu'ils ne seraient pas déplacés à la table d'un baron polonais, surtout si elle était bien servie, comme nous l'espérions, et comme elle le fut en effet.

Lorsque nous aperçûmes le jeune homme, exact au rendez-vous, venant vers nous en calèche, nous eûmes le soin de passer la porte de la ville à pied et de ne monter en voiture que mille pas plus loin.

Si notre uniforme n'était pas riche, nous avions du moins une tenue propre, et l'on ne pouvait raisonnablement pas en exiger une autre de nous, pauvres prisonniers de guerre. D'ailleurs, nos habits avaient fait campagne, ils avaient couché au bivouac et étaient imprégnés de poudre.

La calèche avait roulé une heure sur la route, lorsque nous entrâmes dans une forêt. Après y avoir fait une demi-lieue environ, nous débouchâmes dans une vaste et grande allée, au bout de laquelle nous descendîmes de voiture, au pied du perron d'un château dominant un gros village.

La première personne qui se présenta fut le vieillard que nous avons vu en calèche, le premier jour de notre rencontre sur les boulevards de Smolensk. Il nous reçut affectueusement. Lorsque nous fûmes au rez-de-chaussée, qui était à hauteur du perron, il nous introduisit dans une vaste salle décorée des portraits de sa famille, et il nous fut facile de reconnaître là que notre hôte avait été militaire. Il était représenté sur un tableau, en uniforme, l'épée au côté et la ceinture en argent, ce qui, dans les armées de tous les pays, excepté en France, représente la distinction du grade.

Nous y étions depuis quelques minutes, lorsqu'une dame d'une quarantaine d'années et une demoiselle de seize à dix-huit ans environ entrèrent et nous furent présentées sous le nom de M^{me} et M^{lle} L.....ki. Nous nous inclinâmes, et nous eûmes à répondre aux questions les plus affectueuses qui nous furent adressées. Il y avait un troisième personnage, une dame de compagnie, qui parlait très bien le français; je crois même que c'était une compatriote. Mais comme elle ne se nomma pas, nous n'eûmes pas l'indiscrétion de la questionner sur ce point.

Le baron et son fils parlaient le français et se faisaient assez bien comprendre; mais la demoiselle n'en prononçait pas un mot. Je pensai qu'on lui avait imposé cette réserve vis-à-vis de militaires étrangers avec lesquels elle se trouvait par hasard. On sait en effet que toutes les jeunes personnes russes ou polonaises de distinction savent notre langue. Dans tous les cas, M^{lle} L.....ki était excessivement belle, de cette beauté particulière aux femmes du Nord, surtout aux Polonaises, qui laisse de si pro-

fondes traces dans l'imagination. Muette ou non, elle n'en était pas moins le plus bel ornement de notre réunion.

Avant le dîner, on nous proposa une partie de promenade dans le parc. Nous avions déjà accepté, lorsque le jeune homme, qui était de mon âge, demanda s'il y avait parmi nous quelqu'un qui voulût passer à la salle d'armes et y tirer une botte avec lui. J'étais le seul de mes camarades qui pût raisonnablement se mesurer dans un assaut ; j'acceptai donc, mais à mon grand regret, car j'aurais préféré la promenade avec les dames.

Le baron suivit son fils à la salle d'armes ; Emery, avec un autre chasseur, accompagna la baronne et sa fille, et nos deux camarades restèrent avec moi. Nous nous rendîmes dans une grande pièce dont le plancher était en sapin et les murs tapissés de gants, masques et fleurets.

Dès que nous fûmes en ligne et après le salut d'usage, je vis que j'avais affaire à un amateur de certaine force. Je n'étais pas maladroit ; mais, pour les armes, il faut beaucoup d'habitude, et il y avait deux ans que je n'avais tenu un fleuret. Aussi, dès les premières bottes, je fus touché ; mais bientôt je pris le dessus sur mon adversaire. Voulant toutefois lui faire beau jeu, je me laissai toucher assez souvent. Mais, finissant par les trois belles, j'eus soin d'en prendre deux.

Le baron et son fils me firent compliment, m'assurant qu'ils n'avaient pas encore rencontré une personne de ma force. Ils voulaient absolument que je fusse un maître en fait d'armes. Je les assurai qu'il n'en était rien. En effet, j'ai constamment refusé le

titre de prévôt et de maître au régiment, quoique très souvent j'aie été engagé à en accepter le brevet.

Les dames étaient rentrées de la promenade ; on vint nous prévenir que le dîner était servi. Pour mon compte, j'en étais fort aise, car l'assaut venait de m'ouvrir l'appétit. Nous passâmes au salon où nos hôtes étaient réunis en toilette habillée. Nous fîmes agréer nos excuses sur nos pauvres habits de voyage, et nos paroles furent accueillies avec beaucoup de bienveillance. J'offris la main à la dame de la maison ; mon rôle de chef le voulait ainsi. J'aurais préféré la présenter à sa charmante fille ; mais cette dernière prit familièrement le bras de son frère, et la compagnie suivit. Nous nous plaçâmes à table, moi à la droite de la baronne, le baron à gauche de sa femme ; le fils, sa sœur, la demoiselle de compagnie se mirent de l'autre côté ; Emery et les chasseurs se placèrent à la suite ; un nombreux domestique était debout derrière nous.

J'oubliais de dire qu'avant d'entrer dans la salle à manger, la maîtresse de la maison nous avait fait présenter un plateau d'argent sur lequel se trouvaient plusieurs verres d'eau-de-vie. C'est un vieil usage polonais.

Le repas était bon et copieux ; la bière et le vin de Bordeaux y étaient en profusion, et nos hôtes eurent beaucoup de prévenances pour nous. Ils insistèrent surtout pour faire remplir nos verres de vin. Mais j'avais recommandé à mes camarades d'être très sobres, afin de donner bonne opinion de nous. On parla beaucoup de la France, de la Pologne, de notre Empereur, pour lequel les Polonais professaient la plus grande admiration.

La baronne demanda de la manière la plus aimable



UN CAVALIER DU 20^e CHASSEURS
(1808)

D'après une estampe de Martinet.

si le chasseur Emery, qui avait chanté, lui avait-on dit, d'une manière si remarquable *la Marseillaise*, aurait la bonté de lui faire entendre cette chanson, dont la musique et les paroles avaient un tel don d'excitation. Emery, comme on pense, ne se fit pas prier, et il s'exécuta de manière à s'attirer les compliments de toute la compagnie.

Quand nous fûmes rentrés au salon pour y prendre le café, Emery ayant aperçu un piano, ne douta plus que la demoiselle ne fût musicienne, et sur la demande qu'il lui en fit, la baronne, sans donner le temps à sa fille de répondre, lui dit :

« Marie, si la promenade ne vous a pas trop fatiguée, chantez un morceau italien. »

M^{lle} Marie se mit au piano, qui, tout à coup, retentit sous ses doigts habiles : c'était le prélude d'un brillant morceau italien, que nous entendîmes, mais dont nous ne comprîmes pas les paroles, car aucun de nous ne savait l'italien ; la musique cependant nous fit grand plaisir.

Une journée si bien employée devait s'écouler lestement. Aussi sept heures sonnèrent bientôt, et il fallut songer à quitter le château pour regagner Smolensk. Le baron avait eu l'attention de faire venir la calèche auprès du perron, et le fils du baron voulut absolument nous reconduire, en disant qu'il jouirait plus longtemps que ses parents de notre société. Nous ne pûmes résister à un désir exprimé avec une urbanité aussi délicate.

Nous prîmes congé de nos aimables hôtes, en les priant d'agréer nos remerciements et nos regrets ; car, partant le lendemain pour continuer notre route, et entrant ce jour même en Russie, nous serions proba-

blement privés du plaisir de les revoir. Nous leur jurâmes de n'oublier jamais la belle journée de campagne qu'ils nous avaient procurée si gracieusement. Aujourd'hui, trente-cinq après, je m'acquitte de cette promesse dans mes souvenirs.

Le lendemain, nous quittâmes Smolensk, après y avoir passé huit jours, dont un fut des plus agréables, comme on a pu le voir.

Notre marche fut dirigée sur Kalouga, en passant par Wolmir. Une fois hors de Smolensk, nous quittons le sol hospitalier de la Pologne pour entrer en Russie : aussi quelle différence pour nous ! Le vif intérêt, l'assistance, la compassion auxquels nous étions accoutumés en Pologne, s'étaient évanouis, à quelques exceptions près de la part des boyards (ce qui veut dire seigneur de ce pays).

Tous les soldats étaient à l'armée et des levées extraordinaires avaient été faites dans ce vaste empire pour la campagne de 1807. Souvent nous avions pour escorte, faute de soldats, des femmes, des plus vieilles possible, mais pouvant encore parcourir la distance d'un village à un autre. Dans cette saison, le travail de la campagne réclamait les bras de tous les moujiks et des jeunes gens et enfants des deux sexes en âge de travailler.

Moi qui saisis toujours l'occasion de parler comme je le pense de ce sexe enchanteur, dans quelque classe qu'il se trouve, je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, que ces vieilles femmes ne nous adressaient la parole que pour nous injurier dans leur langage à moitié tartare, et souvent même elles levaient le bâton sur nous.

Nous avons déjà fait quelques étapes depuis Smo-

lensk, et nous n'étions plus qu'à une journée de Wolmir, lorsqu'à la halte d'une heure que le détachement de prisonniers avait l'habitude de faire à la moitié de l'étape, une voiture, dans laquelle se trouvait un boyard russe avec sa famille, s'arrêta sur la route.

Ce boyard demanda à l'officier russe, sous la direction duquel nous marchions, à adresser la parole à quelqu'un de nous.

L'officier m'ayant appelé, je me dirigeai du côté de la voiture. Le boyard en occupait le fond à gauche.

Il me demanda en français de quelle province j'étais, dans quelle arme je servais, où j'avais été blessé ; enfin il me fit toutes les demandes soufflées par la curiosité. Au moment où je venais de lui répondre, une jeune et fort jolie femme qui occupait sa droite, et que je présumais être sa femme ou sa fille, me dit :

« Monsieur le militaire, y a-t-il parmi vous un grenadier français ? Je serais si heureuse d'en voir un !

— Madame, répondez-je, votre désir ne sera pas long à être satisfait, ou plutôt il l'est déjà, car je suis fourrier de la compagnie d'élite de mon régiment, et, comme tel, grenadier. »

Je m'aperçus, à l'instant, que la surprise de cette dame était grande, et elle ne tarda pas à me l'exprimer par ces paroles :

« Quoi ! monsieur, vous êtes grenadier, et vous n'avez pas de grandes moustaches !

— Madame, dans l'armée française, on choisit les grenadiers parmi les gens de cœur et de taille.

— Certainement, reprit-elle ; d'après cette explication, je ne doute pas que vous ne soyez un grenadier.

— Si vous en doutiez, madame, lui dis-je en mon-

trant mon bonnet de police, où un cor de chasse était flanqué de deux grenades, en voici la preuve.

— Je m'étais promis de donner un ducat au premier grenadier français que je rencontrerais ; veuillez, grenadier, me faire le plaisir de l'accepter.

— Je reçois votre ducat, madame, dis-je, en prenant l'or ; mais ce sera pour le remettre au vrai grenadier que vous cherchez. »

Et aussitôt je fis signe à un grenadier du 14^e de ligne, porteur des plus formidables moustaches du détachement, et lui remettant le ducat :

« Voilà, mon camarade, lui dis-je, ce que madame a destiné à celui de nous qui aurait la plus belle moustache. »

Le soldat la remercia de sa générosité, et, comme je m'éloignais en saluant les voyageurs, la dame russe m'appela et me dit en me donnant deux ducats :

« Voilà pour les deux grenades que vous portez, monsieur le grenadier.

— Je vous remercie, madame ; les moustaches pousseront assez vite. »

Je m'inclinai ; le détachement poursuivit sa route, et la voiture du boyard aussi, mais dans un sens diamétralement opposé. De Wolmir, où nous couchâmes, nous fûmes en quelques jours à Kalouga, ville sur la droite et à 14 lieues de Moscou.

Je me rappelle qu'étant arrivés de bonne heure, nous entrâmes dans une église, un de mes amis et moi, et nous fûmes étonnés d'y trouver des prêtres qui parlaient parfaitement le français. Un d'eux nous apprit que l'église était desservie par des ecclésiastiques de notre pays. A leur parole brève et sèche, nous n'eûmes pas de peine à reconnaître des jésuites dans ces gens-



LE PRINCE EUGÈNE

Colonel des chasseurs à cheval de la Garde.

(1780-1824)

là, qui ne nous offrirent même pas une prise de tabac.

Mais un d'entre eux fit plus. Ayant rencontré, sur la place du marché de Kalouga, un jeune tambour prisonnier, de notre détachement, qui se promenait une badine à la main, il s'approcha de lui et le pria de lui prêter cette badine.

Le tambour, qui était loin de s'imaginer l'usage qu'il en ferait, la lui donna sans difficulté. La badine ne fut pas plus tôt entre les mains du jésuite qu'il l'en frappa. Le tambour, quoique tout jeune (il n'était encore qu'enfant de troupe) se serait réjubi ; mais c'eût été le moyen d'ameuter la populace russe, qui lui eût fait payer cher d'être aux prises avec un prêtre ; aussi préféra-t-il laisser sa badine à son adversaire et se sauver vers le quartier, où nous étions de retour.

Le lendemain, nous continuâmes notre route par Wladimir. Nous y séjournâmes quatre jours. Nous devons continuer notre route par Kazan, et de là marcher sur la Sibérie ; mais Wladimir devait être le terme de notre voyage, car la nouvelle de la paix venait d'arriver dans cette ville. L'officier russe commandant le détachement nous dit que nous allions retourner par la même route que celle par laquelle nous étions venus jusqu'à Smolensk ; qu'à partir de cette ville, nous serions dirigés sur Mittau, en Courlande, province appartenant à la Russie, et qu'ensuite chacun de nous trouverait à la frontière prussienne des ordres sur la direction qu'il devait suivre. Nous repassâmes en effet par Kalouga. Le tambour qui avait été maltraité par le jésuite ne se soucia pas de le rencontrer et n'alla pas cette fois se pavaner en badine dans les rues.

A notre arrivée à Smolensk, mes camarades me chargèrent d'aller faire une visite au baron dans son château, et de les excuser s'ils ne se présentaient pas tous, car ils étaient fatigués de la route, et ils partaient le lendemain de très bon matin.

J'acceptai cette mission avec plaisir. Je pris une voiture et, deux heures après, j'étais au château. J'y trouvais les dames seules ; le baron et son fils étaient à la chasse pour quelques jours. J'exprimai mes regrets de ne pas les avoir rencontrés au château ; mais je ne cachais pas le plaisir que j'avais à voir au moins ces dames, qui furent fort gracieuses. La baronne voulut me retenir à dîner ; mais n'étant venu que pour faire une visite, je refusai poliment, et au bout d'une demi-heure, je pris congé d'elles, en les assurant de la reconnaissance que nous conservions pour la généreuse et cordiale hospitalité que nous avions reçue au château, lors de notre passage à Smolensk.

Je rentrai de bonne heure en ville, et m'acquittai auprès de mes camarades des choses aimables dont ces dames m'avaient chargé en l'absence du baron et de son fils. Nous partîmes de Smolensk, le 15 septembre 1807, pour Mittau. Nous avons obtenu la permission de voyager à volonté. Ayant fait le compte de ce qui me restait d'argent, je vis que j'étais assez riche pour payer les chevaux de poste, nous loger et nous nourrir en route. De Smolensk à Mittau, il ne nous arriva rien que je puisse raconter. Seulement, à quelques postes de Smolensk, notre voiture, qui n'était autre qu'une charrette dans laquelle nous avions des bottes de paille pour coussins, prit feu, à cause de l'extrême vitesse de nos quatre cognats (chevaux polonais). Le moyeu des roues s'était enflammé, et le feu

s'était communiqué à la paille. Cet accident nous força de marcher à pied jusqu'à l'étape suivante.

Le jour où nous entrions dans Mittau, nous Français, ex-prisonniers de guerre, se trouvait être un mois juste après le départ d'une auguste famille française proscrite. A l'instigation du gouvernement russe, cette famille avait été obligée de quitter le continent pour aller habiter à Holyrood, en Écosse, d'où, sept ans plus tard, elle repassait le détroit pour venir s'asseoir sur le trône de France.

De Mittau, nous nous dirigeâmes sur Varsovie, et après nous être reposés quelques jours dans cette dernière ville, nous prîmes la route de Poméranie, où notre régiment était cantonné, l'état-major à Stolpe et les escadrons dans les campagnes, jusqu'à Colberg, port sur la Baltique. Nous arrivâmes à Stolpe, le 15 octobre, après huit mois d'absence. Lorsque nous nous présentâmes chez le colonel Castex, il sortait de déjeuner.

« Ah ! ah ! s'écria-t-il, voilà mes enfants qui me reviennent. Eh bien, comment vous trouvez-vous ? Vous avez dû bien souffrir, mes braves ? »

Je lui répondis :

« Les souffrances passées sont effacées de notre mémoire du moment que nous avons le bonheur de retrouver notre régiment et le colonel Castex à sa tête.

— Vraiment ? reprit le colonel avec son accent gascon, et en se laissant aller à un sourire de satisfaction. Je vous remercie de votre amitié pour moi. »

Puis il nous congédia, en nous avertissant que nous rentrerions chacun dans nos compagnies, et moi dans mon poste de fourrier de la compagnie d'élite où je

n'avais pas été remplacé ; il avait fait remplir mes fonctions par le maréchal des logis Jouglas, qui m'avait précédé dans le grade de fourrier.

On doit penser si je fus heureux de reprendre mon poste dans la compagnie d'élite. De plus, je trouvais chez l'officier payeur du régiment des lettres de ma famille, ainsi que 200 francs. que mon père m'envoyait. Je lui avais donné de mes nouvelles de Wilna, et le papier satiné sur lequel je lui écrivais, ainsi que le cachet à devise qui était sur l'enveloppe de ma lettre, avaient donné à penser à mes parents que ma position de prisonnier était assez confortable, puisque j'agissais aussi élégamment, et surtout que je ne faisais pas de demande d'argent.

Mon plus grand bonheur fut de trouver mon ami Henry. Il venait d'être décoré pendant la campagne, et comme je lui faisais mon compliment :

« C'est Schipska (sa jument), me dit-il, qui m'a valu ma décoration.

— Vraiment ! lui dis-je ; conte-moi donc cela.

— Tu sauras l'anecdote lorsque tu m'auras appris comment s'est passé le temps de ta captivité, pas avant. »

Le lendemain, en dînant, je lui fis le récit détaillé de tout ce qui nous était arrivé, et lorsque j'eus fini de parler, Henry me mit au courant de tout ce qui était arrivé au régiment depuis le 15 février, jour où j'étais tombé aux mains de l'ennemi. Je laisse ici parler Henry :

« Tu as joué de malheur, mon cher Parquin, car le lendemain que tu as été pris, le régiment se mettait en route pour les cantonnements, où les escadrons se réfugièrent et comblèrent les vides en hommes et en chevaux,

vides qui provenaient des campagnes de Prusse et de Pologne. Après ces trois mois passés dans les cantonnements, où nous étions fort bien, l'armée se mit en mouvement pleine d'ardeur.

« Nous eûmes journellement des rencontres avec l'ennemi, à Spanden, à Momiken, à Altkirch et à Wolfsdorff; au combat sanglant de Guttstadt, la division du général Lasalle, dont le régiment faisait partie, a été constamment sous le boulet de l'ennemi; nous cachions par notre position une marche de flanc faite de gauche à droite par une division d'infanterie, qui atteignait le bois et tourna l'ennemi par sa gauche. Le régiment, toute la journée, avait été harcelé par une nuée de Cosaques, que nos chasseurs chargeaient mais ne pouvaient jamais atteindre; car cette cavalerie, suivant sa tactique, se retirait au galop sous le feu de l'artillerie russe, et nous faisait tuer beaucoup de monde, en démasquant subitement les pièces.

« Notre colonel, fort contrarié de cette manœuvre, qui nous faisait faire des pertes cruelles, profita d'un moment où notre infanterie était maîtresse d'un bouquet de bois sur notre droite pour donner l'ordre au capitaine Bertin de tourner le bois avec un escadron, de manière à pouvoir déboucher sur l'ennemi en plaine aussitôt qu'il entendrait un feu de peloton, et le charger à outrance en revenant sur le régiment. Le capitaine Bertin n'était pas parti depuis cinq minutes, que le colonel vint au galop trouver le lieutenant Capitan, et lui donna l'ordre suivant :

— Monsieur, partez au trot avec votre peloton (dont je faisais partie); portez-vous à dix pas au delà de la tête du bois que voilà — il lui montrait l'endroit à trois ou quatre cents pas environ. — Votre premier rang

mettra haut la carabine ; l'ennemi, qui est en face, vous chargera en masse ; vous ne commanderez feu que lorsqu'il sera à six pas de vous. Il reviendra à la charge ; vous serez sabré, entamé, culbuté ; mais vous ne ferez pas demi-tour, monsieur : j'ai les yeux sur vous.

« Ces deux ordres furent exécutés avec la même précision qu'ils avaient été donnés, et au moment où notre peloton fut chargé par l'ennemi nous fîmes feu à bout portant. A cet instant, l'escadron commandé par le capitaine Bertin déboucha en plaine et chargea les Cosaques, qui, pris en arrière par la manœuvre du capitaine Bertin, attaqués par notre peloton, qui avait repris l'offensive, sabrés et pointés par deux escadrons qui les prirent de front, essayèrent une déroute complète, perdirent force prisonniers, et laissèrent le terrain couvert de leurs morts, pour faire tableau ! Je t'avoue, mon cher Parquin, que la journée de Guttstadt nous a bien vengés de celle de Trunkestein, du 15 février, où tu as été pris, toi et beaucoup d'autres.

— Raconte-moi donc, dis-je à Henry, ce qui t'a valu ta décoration. Ta modestie m'a nommé ton cheval comme en ayant été la cause ; je voudrais connaître ce phénomène-là.

— C'est la pure vérité, reprit Henry. Juges-en toi-même ».

Et il me fit le récit suivant :

« A la journée meurtrière d'Heilsberg, le 12 juin, j'étais détaché d'ordonnance auprès du prince Murat. Tu le connais : c'est ce général en chef de toute notre cavalerie qui est toujours habillé en tambour-major, et qui fait le coup de sabre à l'ennemi comme un vrai hussard.

— Oui, lui dis-je; je l'ai devant les yeux.

— Eh bien, vers les deux heures de la journée, le prince Murat se porta du côté de l'Empereur, qui se trouvait à la division des grenadiers réunis sous les ordres du général Oudinot. L'Empereur et ce général étaient pied à terre, sur un point assez élevé, d'où Sa Majesté braquait sa lunette sur l'ennemi. Le prince Murat mit pied à terre, me donna son cheval à tenir, salua l'Empereur, donna la main au général Oudinot et se mit à causer avec lui. Tout à coup un nuage de poussière s'éleva devant nous; l'Empereur, dirigeant aussitôt sa lunette sur ce point, dit au prince Murat :

— Qu'est-ce que cela, monsieur?

— Rien, Sire.

— Rien! comment rien, monsieur? Allez-y voir de plus près. »

« Et en prononçant ces paroles, l'Empereur appliqua un vigoureux coup de cravache sur les fesses du cheval du prince Murat, qui était déjà en selle. Le général Oudinot n'avait pas attendu jusqu'à ce moment pour engager l'Empereur à entrer dans un de ses carrés, où il serait en sûreté, et il lui avait dit en plaisantant sur ce qui se passait dans la plaine, lui officier d'infanterie :

— Sire, c'est votre cavalerie qui *décharge* ! »

« Le prince, sa suite et moi, nous partîmes au galop.

— Suis-moi avec ton régiment, dit le prince en passant près du colonel Déry, commandant le 5^e hussards, et chargeons cette canaille-là. »

« En un instant nous fûmes aux prises, et nous donnions les premiers coups de sabre, lorsqu'un boulet abattit le cheval du prince. Je me jetai tout de suite à terre, et tenant la bride de mon cheval sous le bras

j'aidai le prince à se retirer de dessous son cheval. Il y laissa la botte gauche dans l'étrier.

— Ce n'est rien ! ce n'est rien ! Un cheval ! » dit le prince.

« J'offris le mien, qui fut accepté, et le prince monta en selle, un pied chaussé et l'autre nu, comme dans la chanson. Ce n'était pas pour se tirer hors du danger que le prince avait pris mon cheval ; c'était, au contraire, pour se précipiter de nouveau au milieu de l'ennemi aux cris : « En avant ! en avant ! vive l'Empereur ! » Et dans un quart d'heure, trois à quatre mille Cosaques qui s'étaient rendus maîtres du centre de la plaine en furent balayés comme de la poussière.

« J'étais rentré porter la selle du prince à son quartier général ; je t'assure que j'en avais ma charge, car l'or y dominait sur le fer.

« Le prince me fit remettre mon cheval le soir, et m'ayant fait demander le numéro de mon régiment et mon nom, je fus décoré à la fin de la campagne. Tu vois bien, mon cher Parquin, que c'est à Schipska que j'en dois avoir l'obligation. Il est vrai, ajouta Henry, que j'avais pointé et sabré plus d'un Cosaque à côté du prince, mais je ne sais pas s'il en a eu connaissance.

— Tu es modeste autant que brave, mon cher Henry, et tu es bien digne de porter la croix de la Légion d'honneur. Mais tu m'as laissé ignoré ce que j'ai appris par d'autres, que, le 15 février, jour du hurra des Cosaques, tu as, par ta bravoure, délivré le lieutenant Dupont, qui était blessé à la figure d'un coup de lance, ce qui lui a fait perdre un œil. »

Cet accident empêchait le lieutenant de conduire son cheval, et il eût infailliblement partagé mon sort si

Henry ne s'était attaché à sa personne pour le retirer de la mêlée.

« C'est vrai, me dit Henry, je suis bien content d'avoir été utile à cet officier, qui était aimé et chéri dans le corps, et qui est maintenant un bon maître de forges à Dinan, en Belgique. Il a exigé, en quittant le régiment, que j'acceptasse 600 francs, ce que je n'ai pu lui refuser, car j'étais sûr, par mon refus, de lui causer beaucoup de peine.

— Mais, dis-je à Henry, le régiment était-il à la bataille de Friedland?

— Belle demande ! Y a-t-il une fête sans que nous, qui portons le numéro de la bouteille, le numéro 20, n'y assistions ? Cependant nous n'avons pas été engagés de la journée. Quelques hommes et chevaux tués par le boulet, voilà nos pertes. Le soir, fort tard, nous avons poursuivi l'ennemi. Le lendemain 15, nous avons entamé son arrière-garde, et le régiment a fort peu galamment pointé et sabré les *amours* de l'armée russe, les Baskirs.

« Leurs flèches n'ont pas été meurtrières pour nous, bien qu'elles fussent empoisonnées. Un seul chasseur a été blessé, et n'en est pas mort. Les husards prussiens portant une tête de mort sur leurs schakos, ce qui ne les rend pas plus braves, ont voulu prendre la revanche des Baskirs. Et non seulement ils n'ont pu nous entamer, quoiqu'ils fussent plus nombreux que nous, mais encore le régiment les mit en déroute complète et les poursuivit à outrance sur la route de Kœnigsberg.

« Le corps du maréchal Soult entra dans cette ville le 16 juin, et il y trouva 20.000 Russes et Prussiens, et d'immenses approvisionnements en tout genre,

tels que 16.000 fusils anglais non encore débarqués. Ce fut aussi le 16 que nous apprîmes par l'ordre du jour la victoire éclatante que nous avons remportée, le 14, sur toute l'armée russe et les débris de l'armée prussienne : 50 à 60.000 hommes tués, blessés ou pris, parmi lesquels 25 généraux, 80 pièces de canon, 70 drapeaux, tel fut le résultat de la défaite des coalisés. Nous prîmes, nous et toute la cavalerie du prince Murat, d'excellents cantonnements dans l'île de Nogat, vieille Prusse. Le général Lasalle, qui commandait notre division, avait son quartier général à Elbing. Tu sauras, mon cher Parquin, que le général, qui aime la table autant que le champ de bataille, avait imaginé une manière fort comique de faire ses invitations à dîner aux officiers de sa division qui se rendaient des cantonnements à Elbing.

« Le valet de chambre du général, une heure avant dîner, attachait au balcon du logement un bâton sur lequel il posait une serviette déployée. Cette serviette restait au balcon tant que les vingt couverts que le général avait à sa table ne se trouvaient pas occupés tous. Les officiers de la division, quand ils voyaient l'enseigne flotter, pouvaient monter faire leur visite au général, et étaient sûrs d'être retenus par lui à dîner. Mais si la serviette ne flottait plus, il était inutile de monter pour le dîner, la table était au grand complet. »

« C'est ce même général Lasalle qui fit une réponse fort drôle à l'Empereur, lorsque Sa Majesté passa, le 5 juillet, la revue de toute la cavalerie, qui ne s'élevait pas à moins de 57.000 hommes. L'Empereur, dans cette revue, avait été très généreux pour les avancements et les décorations données dans la division

du général Lasalle. Il l'avait nommé lui-même comte de l'Empire, lui avait donné une forte dotation, et fait grand officier de la Légion d'honneur. Le général, tout en remerciant l'Empereur, ne parut pas être satisfait.

« Qu'avez-vous donc? lui demanda l'Empereur ; vous ne paraissez pas content.

— Je suis heureux de vos bontés, Sire, mais je ne suis pas encore satisfait. J'espérais que Votre Majesté aurait jeté les yeux sur moi pour commander le premier régiment du monde. En un mot, j'espérais remplacer le général Dahlmann, colonel de vos guides, tué à Eylau. »

L'Empereur répondit :

« Quand le général Lasalle ne boira plus, ne jurera plus, ne fumera plus, non seulement je le mettrai à la tête d'un régiment de cavalerie de ma Garde, mais j'en ferai un de mes chambellans. »

Le général, qui ne voulut pas passer pour battu, s'inclina et dit à l'Empereur :

« Sire, puisque j'ai toutes les qualités d'un marin, je demande à Votre Majesté le commandement d'une frégate.

— Non pas, non pas ! ce ne serait pas mon compte, reprit l'Empereur en riant ; vous commanderez les vingt régiments de cavalerie en l'absence du prince Murat, qui retourne dans son duché. »

(On verra plus tard que c'est dans cette position glorieuse que le général Lasalle fut atteint mortellement à Wagram.)

« Dans cette même revue, l'Empereur combla de bienfaits le régiment. Le colonel Castex fut fait officier de la Légion d'honneur, baron de l'Empire, et

reçut une dotation de 4.000 francs ; les deux chefs d'escadron du régiment furent faits officiers de la Légion d'honneur et créés chevaliers de l'Empire, avec 2.000 francs de dotation chacun ; notre capitaine de la compagnie d'élite fut fait chef d'escadron. Lorsque cet officier fut présenté à l'Empereur, Sa Majesté lui demanda combien il comptait d'années de grade de capitaine, il répondit :

— Quinze ans, Sire.

— C'est un officier qui a été oublié », dit l'Empereur.

« Et il lui donna un grade supérieur.

« Lorsque le capitaine Péquignot se présenta à son tour, l'Empereur lui demanda aussi combien il avait d'années de grade :

— Quatorze ans, Sire. »

« L'Empereur parut étonné, et le nomma chef d'escadron, capitaine aux grenadiers à cheval de sa Garde. Le capitaine Kirmann, à la même demande faite par l'Empereur, répondit qu'il avait treize ans de grade, et fut nommé chef d'escadron, capitaine aux chasseurs de la Garde. Enfin, quand le capitaine Lion se présenta, n'ayant qu'une ancienneté de sept ans de grade de capitaine, l'Empereur dit :

— Trop jeune. »

« Mais le colonel prit alors la parole :

— Permettez-moi, Sire, de faire observer à Votre Majesté que le capitaine Lion paraît jeune auprès des capitaines à qui vous venez d'accorder de l'avancement, et qui se trouvaient être très anciens. »

« L'Empereur, qui avait déjà fait un pas pour continuer sa revue, s'arrêta à cette observation fort juste ; et ayant aperçu une large cicatrice sur la figure du

capitaine Lion, il lui adressa la parole en ces termes :
— Où as-tu reçu le coup de sabre que tu portes sur la figure ?

— A Ulm, Sire. »

« Le capitaine fut fait à l'instant chef d'escadron pour passer au 14^e chasseurs. Ce qu'il y a de remarquable dans cette réponse, qui valut de l'avancement à cet officier, c'est qu'elle était vraie quant à la lettre, mais fausse quant au sens. L'Empereur comprit, en effet, que cette blessure avait été reçue à l'affaire d'Ulm, tandis qu'elle provenait d'un duel que le capitaine Lion avait eu étant au bivouac à Ulm. Or, l'Empereur, qui ne récompensait pas les duellistes, se serait bien gardé de nommer chef d'escadron le capitaine Lion, s'il avait connu ce détail. Aussi le capitaine fut-il excessivement peu prodigue d'explications.

« Je me hâte de dire, ajouta Henry, que cet officier (qui a fourni une très brillante carrière dans l'armée) méritait cet avancement. Enfin l'Empereur décida qu'on choisirait dans le régiment pour combler les vides que ces avancements venaient d'y faire, et il donna douze croix de la Légion d'honneur.

« Voilà, mon cher Parquin, tout ce que j'ai à te raconter sur ce qui est arrivé au régiment depuis ton départ. Nous sommes restés jusqu'à l'hiver dans nos cantonnements de l'île de Nogat. »

Tel fut le récit d'Henry, que je donne très exactement, car je me le rappelle encore comme s'il venait de le faire.

Le régiment quitta la Silésie dans les premiers jours d'avril 1808, et se dirigea sur les bords de la Baltique, où nous fûmes cantonnés dans les environs de Dantzick. L'état-major et la compagnie d'élite

furent cantonnés dans une petite ville qui s'appelle Lauenbourg ; nous y restâmes six mois. Ce fut pendant ce temps que le maréchal des logis chef Pierre, du 3^e escadron, ayant touché trois mois de solde pour sa compagnie, chez l'officier payeur du régiment, et s'étant oublié avec les sous-officiers de la compagnie d'élite, voulut partir le soir fort tard, au lieu de remettre au lendemain son départ, comme nous le lui disions. Il se mit donc en route de nuit dans la charrette d'un paysan avec son sac d'argent. Il n'avait que quatre lieues à faire pour rejoindre son cantonnement. Or, le sommeil l'ayant gagné et une des planches de la charrette s'étant détachée, le sac contenant la solde tomba sur la route.

Il ne se fut pas plus tôt aperçu de son malheur qu'il rebroussa chemin. Mais toutes ses recherches furent vaines. Cette nouvelle étant parvenue à l'état-major, j'eus l'heureuse idée de proposer tout de suite à mes camarades, auxquels je devais payer ce jour même trois mois de solde, de souscrire pour réparer la perte du maréchal des logis chef Pierre. Les sous-officiers y consentirent de bien bon cœur. Je leur dis de former une liste de souscription, en tête de laquelle ils s'inscrivirent pour les trois mois de solde, qu'ils abandonnèrent généreusement.

La souscription obtint l'assentiment général de tous les officiers du corps, qui voulurent y contribuer, et la perte fut réparée en deux fois vingt-quatre heures.

Le colonel Castex, ravi d'une telle conduite, nous remercia par un ordre du jour dans lequel il se félicitait et s'estimait heureux de commander un régiment chez lequel existaient de pareils sentiments de confraternité. Ce brave maréchal des logis chef, qui avait

été si malheureux le jour où il avait perdu la solde de sa compagnie, fut ainsi tiré d'affaire, et manifesta sa reconnaissance et sa joie pour la manière dont les officiers et les sous-officiers étaient venus si généreusement à son secours.

La petite ville de Lauenbourg est à environ 14 lieues de Dantzick. Les fourriers s'y rendaient tous les quatre jours pour prendre le pain blanc de la soupe et le pain de munition. A la fin de décembre 1808, je revenais de cette distribution, et, comme à l'ordinaire, les chasseurs de corvée étaient, ainsi que moi, enveloppés de leurs manteaux et couchés sur la paille dans les voitures, lorsqu'à l'entrée de la nuit et deux lieues avant d'arriver à la ville, la petite voiture s'arrêta, et des cris d'épouvante nous firent sauter tous en bas des voitures.

Nous nous mîmes aussitôt à courir, le sabre à la main, sur la neige qui encombrait la route, vers la tête du convoi, d'où les cris partaient. Cette alerte était causée par une bande de loups, habitants de la forêt que nous traversions, qui, poussés par la faim, s'étaient jetés avec une voracité extraordinaire sur les chevaux et les premières voitures chargées de pain. Les paysans qui menaient les voitures s'étaient réfugiés dessous. Les chasseurs et moi, après avoir tué et blessé quelques-uns de ces animaux, nous reconnûmes qu'il était impossible de tenir plus longtemps et nous prîmes le parti de quitter la place le plus vite possible, emmenant avec nous les deux voitures qui n'étaient pas encore attaquées et abandonnant aux loups les deux premières voitures sur lesquelles ils s'étaient précipités. Ayant ainsi fait leur part et la nôtre, nous rentrâmes à Lauenbourg, où je rendis

compte de l'incident à mon capitaine, qui ordonna que les habitants de la ville eussent à remplacer le pain que leur gibier de la forêt nous avait enlevé. C'était de toute justice.

Le lendemain matin, je montai à cheval avec quelques autres sous-officiers pour visiter le terrain où nous avons été attaqués si peu courtoisement par ces quadrupèdes voraces.

Je trouvai ce que l'on appelle table rase : il n'y avait pas le plus petit vestige de pain, et c'est à peine si nous vîmes quelques os de cheval. Ce qui nous parût assez extraordinaire, c'est que les loups tués la veille se trouvaient sur la route sans la moindre morsure : preuve évidente de la vérité du proverbe qui dit que les loups ne se mangent pas entre eux. En rendant compte à mon ami Henry de ce qui était arrivé je lui dis :

« C'était bien autre chose que le loup de Saint-Brieuc !

— Il n'y a pas de quoi te vanter, me répondit-il ; tu t'étais mieux tiré de tes distributions à Berlin... »

Le 1^{er} janvier 1809, nous quittâmes tout à fait la Prusse. Mais, avant de partir, nous apprîmes par l'ordre de l'Empereur que, sur les contributions de guerre imposées à cette puissance, il avait prélevé cent millions de francs pour être distribués à l'armée de la manière suivante : tout individu, sous-officier et soldat, ayant fait la campagne d'Iéna avait droit à 15 francs ; s'il avait fait en outre celle d'Eylau, à 30 francs ; celle de Friedland, à 45 francs ; enfin, chaque soldat qui avait été blessé dans une des campagnes de Prusse ou de Pologne recevait le maximum des trois sommes. Je me trouvai compris dans cette



LE GÉNÉRAL LEFEBVRE-DESNOETTES
Commandant les chasseurs à cheval de la Garde.



dernière catégorie, et je reçus quarante-cinq francs. Ce fut l'ordonnateur en chef de l'armée, Villemanzy, qui eut le travail de la répartition. On ne doit pas ignorer que chaque officier recevait une gratification chaque fois qu'il entrait en campagne.

Nous arrivâmes dans les cantonnements qui nous étaient affectés près de Francfort-sur-le-Mein. L'état-major du régiment et la compagnie d'élite se trouvèrent logés dans le beau village de Bockenheim, dont la plupart des maisons sont habitées par des juifs. Ce fut dans ce cantonnement que mon ami Henry, qui croyait probablement repasser le Rhin pour rentrer en France, me dit un jour :

« Parquin, est-ce que le Petit Caporal ne mettra pas son lampion de travers (il appelait ainsi le petit chapeau de Napoléon) ? Est-ce qu'il ne se fâchera pas ? Est-ce que nous ne ferons pas une autre campagne ? Est-ce qu'il ne nous faut pas ça ? dit-il en me montrant son épaule gauche, où se trouvait la place de l'épaulette. « Et à toi ça et ça ? » dit-il en me mettant la main sur le cœur, où se place la croix de la Légion d'honneur, et sur l'épaule, place de l'épaulette.

Hélas ! le brave et digne garçon ne se doutait pas qu'il trouverait une mort glorieuse dans cette campagne qu'il appelait de tous ses vœux, et où il devait acquérir cette épaulette, objet de ses désirs, qu'il ne porta que trois mois !

CHAPITRE V

Sarah, la belle juive.

Trente ans après.

La jolie mercière de Baireuth.

Charge d'Amstetten.

Blessé d'un coup de pistolet.

La revue forcée.

Nous restâmes dans nos cantonnements jusqu'au 1^{er} mars. On s'amusa beaucoup, grâce au voisinage de Francfort, dont nous n'étions éloignés que d'une demi-lieue.

Je me rendis un jour à Hanau, petite ville à quatre lieues de là, où se trouvait le quartier du général Oudinot, commandant la division des grenadiers réunis, dont plus tard nous devions former l'avant-garde. Mon père m'avait envoyé une lettre d'un des amis du général, M. Grélé, notaire à Paris, pour la lui remettre.

Le général me reçut très bien, et après s'être informé depuis quel temps je servais, il me dit en me congédiant que sous peu je ne tarderais pas à recevoir de ses nouvelles. En effet, huit jours après, le colonel Castex me fit appeler et me demanda si je voulais être fait maréchal des logis dans la 5^e compagnie ; mais sur ma réponse que je ne voulais pas

quitter la compagnie d'élite, il n'en fut plus question. Un mois plus tard, la place du maréchal des logis Jouglas étant devenue vacante par son passage comme maréchal des logis chef à la 2^e compagnie, je fus nommé maréchal des logis dans la compagnie d'élite, le 29 février 1809.

J'étais loin de m'attendre à l'épisode heureux qui m'arriva dans mon logement, à mon départ de Bockenheim. J'avais été logé pendant deux mois et demi chez un riche particulier juif, rabin de sa synagogue. Il était veuf, et avait pour fille unique M^{lle} Sarah, grande, brune et magnifique personne. Elle avait vingt ans, et elle dirigeait une école de petites filles de sa secte. J'avais vécu en très bonne intelligence avec mes hôtes ; j'étais très poli et très prévenant, surtout avec M^{lle} Sarah ; mais nos relations en étaient restées là. Le voisinage de Francfort, où j'allais prendre d'agréables passe-temps, m'avait probablement fait négliger ma belle hôtesse. J'avais donc quitté mon logement, le jour du départ, dès cinq heures du matin, sans emporter de regrets, et croyant n'en laisser aucun, et j'étais au rendez-vous des fourriers. Nous allions nous mettre en route pour Francfort, quand, fouillant dans ma sabretache, je m'aperçus que j'avais oublié mon petit calepin sur lequel j'inscrivais les notes de la compagnie ; je demandai à l'adjudant et j'obtins la permission de revenir sur mes pas, et je pris le chemin de mon logement.

J'en trouvai la grande porte ouverte. Mon chasseur, qui était sorti le dernier, avait oublié de la fermer. Je montai donc, sans frapper, et au plus vite, dans ma chambre, qui était au premier étage de la rue. Quel fut mon étonnement, lorsqu'en entrant je vis la belle

Sarah toute en pleurs inclinée sur mon lit ! Elle était en peignoir du matin ; sa longue et belle chevelure noire flottait en désordre sur ses épaules. Elle tenait dans ses mains mon calepin, qu'elle couvrait de larmes. A ce spectacle inattendu, je m'arrêtai d'abord interdit ; mais bientôt je me remis, et m'approchant d'elle, je lui dis de ma voix la plus douce :

« Vous ici, Sarah ? »

— Oui, dit-elle, oui, moi, qui vous pleure, ingrat ! »
Et de pleurer de plus belle.

D'après cette explication non équivoque, je m'approchai de l'aimable Sarah, et je fis de mon mieux pour la consoler. Je lui dis que moi-même, maintenant que je savais son amour, j'étais désolé de la quitter...

Les moments heureux s'écoulaient rapidement ; les hennissements de mon cheval, que le chasseur tenait dans la rue, le bruit qu'il faisait en frappant du pied sur le pavé, me rappelèrent à mes devoirs ; je dus prendre congé de la sensible Sarah, qui me remit mon livret en me priant de détacher et de lui donner le premier feuillet sur lequel j'avais écrit mon nom.

Aussitôt j'inscrivis son nom à côté, avec la date du jour que je lui assurai être le plus heureux de ma vie, et j'enveloppai dans ce feuillet une bague qui contenait de mes cheveux ! précaution que j'ai toujours eue en campagne. Cette bague eut un effet magique.

« Vous me rendez bien heureuse par ce souvenir, Charles, me dit-elle. Mais séparons-nous, car si mon père me découvrait dans votre chambre, je serais enfermée pour le reste de mes jours dans un cachot. »

Je m'arrachai des bras de la tendre juive, et je



LE COMMANDANT DE VÉRIGNY
En tenue d'officier au 6^e hussards.

m'éloignai tout ému par cette scène inattendue. Le grand air et le galop de mon cheval m'eurent bientôt ramené à moi-même.

Plus de trente ans après, en quittant la Suisse, je passai par Francfort, où je séjournai pour voir une de mes connaissances, M. de Saint-Georges, ancien associé de la maison de banque Bethmann et C^{ie}. Après avoir dîné ensemble en famille, nous allâmes, lui et moi, dans sa galerie de tableaux, fumer d'excellentes cigarettes d'Espagne. Je lui racontai mes anciennes amours avec la belle juive de son voisinage, du village de Bockenheim, et j'ajoutai :

« Ce matin, le temps, quoique froid, étant assez beau pour une promenade, j'eus l'idée de me diriger sur Bockenheim, pour voir Sarah et savoir ce qu'elle était devenue ; je m'étais même mis en route, lorsqu'à moitié chemin, je fis la réflexion que Sarah, d'après toutes les apparences, si elle vivait encore, devait être mariée, entourée d'une troupe d'enfants, et âgée d'une cinquantaine d'années. Voilà, me dis-je en moi-même, ce qui remplace la jeune, la belle, la gracieuse Sarah ; je ne trouverai donc qu'un vieux tableau au lieu du charmant épisode que mes souvenirs me rappellent encore depuis si longtemps. Restons sur une idée agréable, au lieu d'aller en détruire l'illusion. Et je revins à Francfort. »

M. de Saint-Georges, qui m'avait écouté attentivement, me dit :

« Colonel, un Allemand eût continué sa route ; sa constance l'eût porté malgré lui à la rencontre de Sarah, même après trente ans de séparation.

— Je crois, lui dis-je, que le flegme qui distingue si bien l'Allemand du Français, ne lui eût pas donné

le temps, dans les circonstances où je me trouvais, de cueillir la rose que j'ai enlevée si rapidement à Bockenheim ; en sorte qu'un Allemand, permettez-moi de vous le dire, n'aurait pas eu de visite à rendre aujourd'hui à Sarah. »

Lors de notre passage en Bavière, dans le courant de mars 1809, le régiment fit une halte de quelques semaines à Baireuth et dans les villages environnants. Fourrier de la compagnie d'élite, comme je l'étais alors, je logeais, avec l'état-major du régiment, dans la ville. Le capitaine de la compagnie avait ordonné une inspection pour le premier dimanche après notre arrivée. Afin d'acheter pour mon chasseur les objets nécessaires pour mettre en bon état nos uniformes et nos armes, j'entrai chez une mercière-épicière dont le vaste magasin était sur la place d'Armes, vis-à-vis du logement que j'occupais. Je fus agréablement surpris de voir au comptoir une sémillante et jolie personne, qui me dit être la marchande. Beaucoup plus occupé à satisfaire mes yeux de ses charmes qu'à mon achat, je restai quelques instants avant de me rappeler le but de ma visite, et ce ne fut qu'à la seconde question qu'elle me fit, que je m'aperçus que je n'étais pas entré dans son magasin pour regarder une jolie femme.

Le lendemain de bonne heure, j'étais chez la marchande pour d'autres achats. Un homme, qui se trouvait dans la boutique et qui paraissait avoir le double de l'âge de madame, se chargea de m'apprendre le nom de baptême de sa femme, en lui disant en allemand — que je comprenais — : « Louise, passez-moi le carton qui contient les gants d'hommes. »

Cette demande était provoquée par un de mes amis,

qui m'accompagnait, et qui avait besoin de cette marchandise. Je n'avais donc appris, dans cette seconde visite, que le nom de la dame dont je m'étais épris ; je ne tardai pas à en profiter. Le troisième jour, ayant guetté de ma fenêtre le moment où le marchand sortait de son magasin, je m'y rendis sous le prétexte d'acheter quelques bagatelles. Il y avait des chalands, et le seul signe que je pus faire à la dame du comptoir fut de lui laisser voir une lettre, au moment où je la saluais pour sortir en portant la main à mon colback. Sorti du magasin, je croyais avoir fait une démonstration inutile, lorsque, rentrant sous la porte cochère de mon logement, je me sentis tirer par le pan de mon habit. C'était la fille de la boutique, qui ne me donna pas le temps de me demander ce qu'elle voulait, car elle m'adressa tout de suite ces paroles :

« Où est la lettre ? »

— La voici, » dis-je.

Car je la tenais encore dans le creux de la main.

Voici le contenu de cette lettre qu'un fourrier du régiment, le fourrier Gasner, m'avait traduite en allemand : « Charmante Louise, je brûle du désir de vous voir seule et de vous prouver combien vos charmes m'ont fait perdre la raison. Trouvez le moyen de me procurer un tête-à-tête, et vous me rendrez ainsi le plus heureux des hommes. »

Je vous baise la main. — Charles Parquin. »

Un quart d'heure après, la même commissionnaire me rapportait la réponse aussi laconique que la demande, et tout aussi significative :

« Demain samedi, à sept heures du soir, mon mari va à un concert d'amateurs, où il fait sa partie ; il y restera jusqu'à neuf heures. Trouvez-vous à sept heures

un quart dans l'allée ; le magasin sera fermé, et laissez-vous guider. »

Comme on le pense, je fus fidèle au rendez-vous. A peine arrivé dans une allée fort obscure, je me sentis saisir la main ; c'était la fille de boutique, qui me fit longer l'allée, traverser une petite cour, toute encombrée de tonneaux, et entrer dans un corridor. Là, mon guide ouvrit une porte à droite, et m'introduisit dans une chambre qui n'était éclairée que par le feu de la cheminée ; puis après m'avoir dit : *Still!* (silence !) elle sortit en fermant la porte. Je cherchai à m'orienter dans la chambre, fort peu éclairée, où j'étais. Le premier meuble que je rencontrai fut un lit.

« Bon, » dis-je en m'y asseyant. Une minute après, la clef de l'appartement tournait, et le frôlement d'une robe de satin m'annonçait l'arrivée de la maîtresse de la maison :

« Louise, est-ce vous ?

— *Ya*, répondit-elle ; oui, Charles ! »

Puis, en véritable Allemande, elle tomba dans mes bras. L'entretien, comme on le voit, ne fut pas long à s'établir, et le roman commença par la queue.

Une heure se passa dans ce tête-à-tête charmant, et il en fut ainsi pendant trois semaines. C'était le jour où le mari se rendait au concert pour y faire sa partie de basson.

Louise s'excusa de ne pas me faire servir une collation ; mais il aurait fallu pour cela de la lumière, et c'eût été une trop grande imprudence. La charmante Louise ne put que me donner d'excellent vin d'Alicante et des biscuits, et tous les deux, dans l'ombre, nous primes les rafraîchissements les plus agréables et les plus confortables.

Le régiment quitta Baireuth au bout d'un mois. Je fus faire mes adieux à la jolie marchande, dont le mari, chez qui j'achetai journallement ce dont j'avais besoin pour la compagnie, s'était apprivoisé au point de m'offrir le coup de l'étrier. Au moment de notre départ, l'aimable Louise, devant lui, me fit ses adieux, qui ne purent être aussi démonstratifs que notre intimité le comportait. Mais j'avais passé une heure avec elle la veille, et alors elle m'avait fait voir par ses transports et ses sanglots, combien elle me regrettait, ou du moins voulait paraître me regretter.

Notre régiment continua sa route sur Augsbourg, en Bavière, et nous prîmes nos cantonnements aux environs. Le 10 avril 1809, le prince Charles adressa au maréchal Davout la lettre suivante, qui fut mise à l'ordre de l'armée :

« A Monsieur le général en chef de l'armée française en Bavière.

« D'après une déclaration de l'Empereur d'Autriche à l'Empereur Napoléon, je prévient Monsieur le général en chef de l'armée française que j'ai ordre de me porter en avant avec les troupes que j'ai sous mes ordres, et de traiter en ennemies toutes celles qui feront résistance.

« A mon quartier général, le 9 avril 1809. »

Le maréchal Davout donna connaissance de cette lettre à l'armée, en la prévenant qu'il la réunissait pour marcher à l'ennemi, qui, orgueilleux de ses forces, avait osé violer le territoire de nos alliés.

L'Empereur, qui avait appris par le télégraphe, le 12, à Paris, la marche des Autrichiens, arriva le 17 à Donauwert, en Bavière, d'où il adressa à l'armée la proclamation suivante :

« Soldats ! Le territoire de la Confédération germanique a été violé. Le général autrichien croit que nous fuyons à l'aspect de ses armes. J'arrive avec la rapidité de l'éclair ! Soldats ! j'étais au milieu de vous, lorsque le souverain de l'Autriche vint à mon bivouac implorer ma clémence et me jurer une amitié éternelle.

« Vainqueurs dans trois guerres, l'Empereur d'Autriche a dû tout à votre générosité ; trois fois il a été parjure. Nos succès passés sont un sûr garant de nos succès à venir. Marchons donc, et qu'à notre aspect l'ennemi reconnaisse son vainqueur ! »

Cette proclamation fut reçue avec enthousiasme par toute l'armée. Nous formions l'avant-garde des grenadiers réunis du général Oudinot, et le général Colbert commandait notre brigade, composée des 7^o et 20^o chasseurs et du 9^o hussards. Elle avait le surnom de « brigade infernale. »

Du 10 au 19, le corps d'armée manœuvra entre Munich et Augsbourg ; mais, le 19, nous eûmes une chaude affaire : quatre mille Autrichiens furent faits prisonniers ou dispersés au combat de Pfaffenhofen. Le 7^o chasseurs se distingua par une brillante charge, et fit une bonne part de prisonniers. La brigade poursuivit l'ennemi et eut souvent des rencontres avec lui jusqu'à Ratisbonne, où nous arrivâmes dans la matinée du 23, jour où l'Empereur, s'étant approché de la ville à portée de mitraille, fut blessé par une balle au talon. La nouvelle s'en répandit aussitôt dans l'armée et y produisit une grande sensation. Les officiers d'ordonnance de l'Empereur furent envoyés du quartier général dans toutes les directions pour rassurer l'armée. Ce fut le général Lauriston, aide de

camp de l'Empereur, dont le fils était entré au régiment lieutenant nouvellement, qui vint en personne nous dire que la blessure de Sa Majesté n'avait pas de gravité.

Le maréchal Davout gagna, le jour suivant, la bataille d'Eckmühl, qui lui valut le titre de prince. Le roi de Bavière venait de rentrer dans sa capitale, qui avait été souillée par la présence des Autrichiens ; ces derniers étaient en pleine déroute sur tous les points. Aussi l'Empereur, avant de quitter Ratisbonne, remercia l'armée en ces termes :

« Soldats ! Vous avez justifié mon attente ; vous avez suppléé au nombre par la bravoure. En peu de jours, vous avez triomphé dans les trois batailles de Thann, d'Abensberg et d'Eckmühl, dans les combats de Landshut et de Ratisbonne. L'ennemi, enivré par un cabinet parjure, paraissait ne plus conserver un souvenir de vous ; vous lui êtes apparus plus terribles que jamais. Naguère il traversait l'Inn et envahissait le territoire de nos alliés, naguère il se promettait de porter la guerre dans le sein de notre patrie ; aujourd'hui, défait, épouvanté, il fuit en désordre ! Déjà son avant-garde a passé l'Inn ; dans un mois nous serons à Vienne. »

C'était la brigade du général Colbert qui avait passé l'Inn. De cette ville, le 30 avril, le général Oudinot avait demandé à l'Empereur que six sous-officiers, pris parmi chaque régiment de son avant-garde, fussent faits officiers honoraires, pour remplacer les emplois qui ne manqueraient pas de se créer pendant cette campagne.

Le 6 mai, à dix heures du matin, le régiment qui marchait ce jour-là en tête de la brigade Colbert, atteignit l'arrière-garde au village d'Amstetten. L'en-

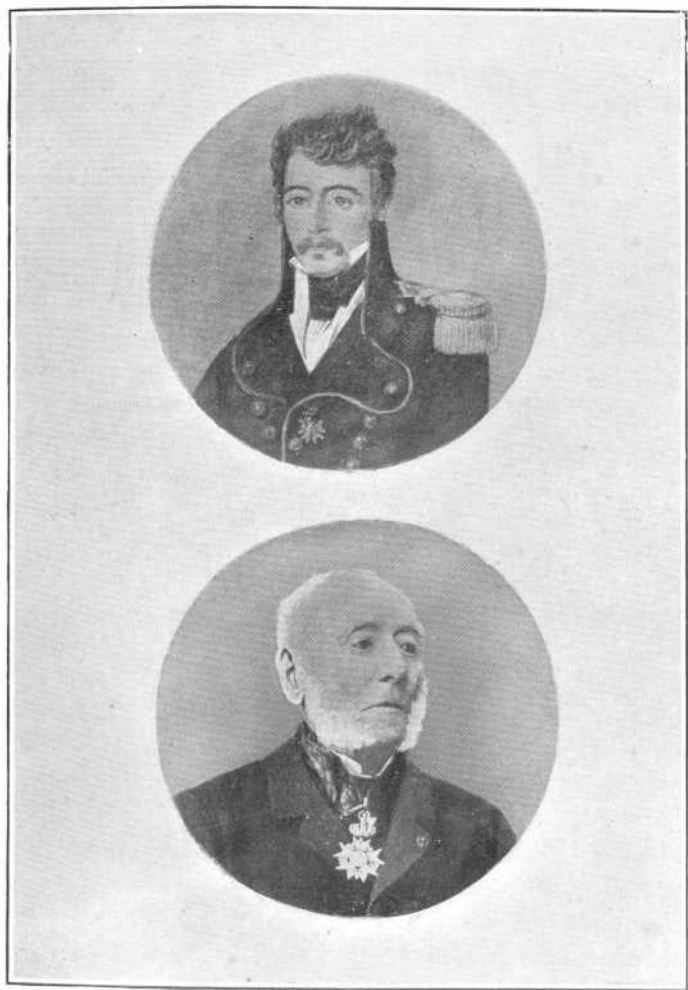
nemi se retirait sur Saint-Pölten, dans la direction de Vienne.

Il en résulta un engagement assez vif où le lieutenant Lacour fut blessé d'un coup de feu au bras, et quelques chasseurs du régiment perdirent leurs chevaux par le feu de l'infanterie ennemie, qui occupait un bois sur la gauche de la route. A 11 heures, un parlementaire se présenta, et fut envoyé au général Colbert. Le général autrichien demandait une suspension d'armes d'une heure, ce qui lui fut accordé.

Depuis la pointe du jour, le régiment était à cheval ; les hommes et les chevaux avaient également besoin de cette halte. Le colonel Castex donna immédiatement l'ordre de débrider les chevaux et de leur faire manger la ration d'avoine que chaque chasseur portait toujours dans une petite besace sur son cheval, en campagne.

Un fort ruisseau était non loin de l'endroit où nous avions fait halte, et il nous fut d'une grande ressource ; bref, nous mîmes grandement cette heure à profit. Les chasseurs, à défaut de vin, burent la goutte d'eau-de-vie qu'ils portaient toujours en campagne. Une croûte de pain frottée avec de l'ail composa leur modeste déjeuner, qui fut fait de bon cœur, car ils avaient la certitude qu'à midi ils joindraient l'ennemi.

Cinq minutes avant que l'heure fut écoulée, les trompettes sonnèrent à cheval, et le colonel donna l'ordre de porter le manteau en sautoir : c'était le signal, au régiment, quand on était sur le point de charger. Nous étions formés en bataille ; les hommes appelés de bonne volonté étaient sortis des rangs pour aller en tirailleurs, et nous nous mettions en route, quand



JULES SOUFFLOT
(1793-1803)

1. LE LIEUTENANT SOUFFLOT, en 1815. — 2. M. SOUFFLOT, doyen de la Légion d'honneur, en 1803.

le colonel Castex, passant devant la compagnie d'élite, me dit :

« Maréchal des logis Parquin, j'ai votre brevet de sous-lieutenant dans ma sabretache. »

Il venait de recevoir à l'instant une réponse à la demande de six officiers pour le régiment faite dernièrement par le général Oudinot à l'Empereur, et j'étais du nombre des officiers promus :

« Vive l'Empereur ! » m'écriai-je.

Et m'adressant aux chasseurs de mon peloton, qui tous me faisaient compliment :

« Chasseurs, leur dis-je, maintenant que je suis officier, il me faut deux chevaux ; si je ne puis les prendre aux houlans moi-même, je compte sur vous pour me monter.

— Soyez tranquille, lieutenant, reprirent ces braves chasseurs ; nous nous chargeons de mettre des chevaux dans votre écurie. »

Ils tinrent parole, car les hommes de la compagnie firent prisonniers vingt-deux houlans ou hussards, et ils me cherchèrent partout, après la charge, pour me donner à choisir. Mais j'étais à l'ambulance, blessé, et d'ailleurs j'avais pris moi-même deux excellents chevaux à l'ennemi. N'anticipons pas et reprenons le régiment au moment où il allait charger.

Nous venions de rompre par pelotons, et nous avions fait mille pas en avant sur la route de Saint-Pölten, lorsque nous aperçumes l'ennemi présentant dans la plaine deux lignes de bataille. La première était formée par 6 escadrons de lanciers, et la seconde par autant d'escadrons de hussards. Nous sûmes, une heure après, que ces lanciers étaient tous des recrues de la partie de la Pologne qui appartient à l'Autriche.

Nous vîmes bien que c'étaient des Polonais à leur courage et à la manière dont ils maniaient leurs lances. Cependant ils succombèrent dans la lutte corps à corps qu'ils soutinrent avec le 20^e et le 7^e chasseurs, quoiqu'ils fussent soutenus par les hussards de Barko, réputés à juste titre pour un des meilleurs régiments de la cavalerie autrichienne. Les houlans et les hussards furent sabrés et mis en pleine déroute ; la poursuite ne dura pas moins de deux heures. Nous sabrâmes et primes environ 300 hommes de cette cavalerie ; et le général Oudinot, qui se connaît en résultats sur les champs de bataille, n'hésita pas à dire qu'il préférerait les avantages obtenus par son avant-garde à la prise de 10.000 landwerts.

Je dois raconter un épisode assez curieux dont le héros fut un de mes camarades. Pendant l'heure de la halte, dont le régiment profita, comme on vient de le voir, pour faire rafraîchir les chevaux, un de ces animaux, se trouvant détaché, passa près du colonel, qui était au bivouac, au centre du régiment, et faillit l'estropier par une ruade qu'il lâcha dans sa course vagabonde. Reconnaisant à la robe du cheval qu'il était du 2^e escadron, le colonel donna l'ordre au sous-lieutenant Grignon, qui se trouvait dans ce moment-là auprès de lui, et qui était de cet escadron, de faire saisir le bucéphale et de le faire rentrer dans le rang. Je ne sais pas l'incident qui fit que l'ordre du colonel ne put être exécuté avant que l'animal, qui était fort aise de jouir de la liberté, ne vînt une seconde fois traverser le bivouac. Le colonel, mécontent de voir que son ordre n'avait pas été exécuté, infligea les arrêts au lieutenant Grignon. Infliger les arrêts dans ce moment, c'était priver de son sabre un

officier ; et il était visible que le régiment allait charger, car les trompettes venaient de sonner : A cheval ! et les tirailleurs étaient déjà aux prises avec l'ennemi.

L'officier Grignon, tout désolé, s'approcha du colonel et le supplia de lui faire rendre son sabre, que l'adjudant portait. Il lui dit que, sortant des vélites, c'était la première fois qu'il avait l'occasion de croiser le fer avec l'ennemi devant le régiment. Le colonel Castex refusa et répliqua à cet officier :

« C'est pour vous punir, monsieur, que je vous ai retiré votre sabre pour la journée.

— Mais non pas pour m'empêcher d'aborder l'ennemi ! » dit le lieutenant Grignon. Et en même temps il piqua des deux, le pistolet à la main, et étendit mort un lancier de Meerweldt ; il se saisit alors de sa lance et continua, armé ainsi, à charger l'ennemi. Le soir, le colonel, qui sut la manière brillante dont le lieutenant Grignon s'était conduit, lui en fit compliment et lui fit rendre son sabre par l'adjudant.

J'ai le regret d'annoncer que ce brave lieutenant Grignon, avec lequel je m'étais lié d'amitié, est mort capitaine au régiment pendant la désastreuse campagne de Russie.

En parlant de la journée du 6 mai 1809, à jamais glorieuse pour le 20^e chasseurs, je ne dois pas oublier de mentionner la part qui revient au 7^e chasseurs. Ces deux régiments, de la même brigade, avaient entre eux les relations les plus amicales, et se soutenaient avec ardeur sur les champs de bataille. Au moment où les houlans furent rejoints par les hussards de Barko, les premiers firent volte-face et reprirent l'offensive. Dans cet instant critique pour le 20^e, qui, débordé de toutes parts, ne pouvait battre en retraite

qu'en traversant un petit pont, le colonel Castex et les officiers se dévouèrent, et chargèrent à outrance ; ils arrêterent l'ennemi, en donnant ainsi le temps au brave 7^e d'arriver et au 20^e de se rallier.

Dans cette mêlée, le colonel Castex prononçait ces paroles qui vibrent encore à mes oreilles :

« Ralliez-vous à moi, chasseurs ! Chasseurs, vous perdez le fruit de la plus belle charge qui ait jamais été faite ! »

Au même moment, un hussard de Barko, peu poli, lui coupait la parole en lui appliquant un vigoureux coup de sabre qui partageait en deux le coffret de sa giberne. Le colonel, dès qu'il se sentit frappé, retourna son cheval pour se défendre, en disant :

« Qu'est-ce que ce cadet-là ? »

Ce cadet-là avait vécu, car, dans le moment où il frappait le colonel, le trompette de ce dernier, qui était d'ordonnance auprès de lui, le tuait d'un coup de pistolet. Ce fut à cet instant que le chef d'escadron Bertin et l'officier Maréchal, qui, une heure auparavant avaient reçu l'un et l'autre de l'avancement, furent frappés mortellement. Les officiers Boissard et Maille étaient blessés par de forts coups de lance. En un mot, sur trente officiers présents, dix — dont deux morts — se trouvaient hors de combat. Il était temps que le jeune et intrépide commandant Hulot arrivât avec le 7^e chasseurs ; il entra en charge avec les compagnies Salmon et Paravay, aussitôt qu'elles eurent passé le pont. Elles donnèrent tête baissée dans la cavalerie ennemie, sabrant, pointant et culbutant tout ce qui s'opposait à cette charge terrible. Le 20^e reprit alors l'offensive, et ce ne fut plus qu'une déroute complète pour l'ennemi.



LE GÉNÉRAL FOURNIER-SARLOVÈZE

Le commandant Hulot, devenu depuis général de brigade et général de division honoraire, était le beau-frère du général Moreau. Il fit la campagne de Russie, à l'état-major du prince de Neufchâtel, avec un œil et un bras de moins. C'était, comme disait l'Empereur, avoir l'âme bien trempée.

Dans cette circonstance, je me dirigeais avec quelques chasseurs de la compagnie d'élite, en ligne droite, sur un point de la route qui faisait coude, afin de couper la retraite aux houlans, quand un hussard de Barko, que j'avais laissé derrière, me tira un coup de pistolet, à bout portant, en passant devant moi. La balle me traversa le bras gauche dans les chairs, perça mon habit au téton gauche, traversa le bonnet de police que j'avais sous ma veste et sortit par le côté droit. Me sentant blessé et perdant beaucoup de sang, je fis demi-tour et me retirai en arrière. J'avais à peine fait cinquante pas dans cette direction que je rencontrai le colonel Castex, qui me dit :

« Où allez-vous, monsieur ? »

— A l'ambulance, me faire panser, mon colonel, lui répondis-je. Je lui montrai ma blessure et mon sabre qui était teint du sang ennemi. Vous voyez, colonel, que j'ai fait mon devoir.

— Oui, oui, reprit-il ; je vous ai vu, Parquin. »

Et je me retirai à l'ambulance, qui était à une lieue en arrière sur la grande route. J'y retrouvai le cheval noir courte queue et courtes oreilles qui avait appartenu à un officier de hussards de Barko. C'était ma propriété depuis que cet officier était tombé de cheval, frappé à mort par la balle de mon pistolet. J'avais donné ce cheval à un chasseur dont le sien ne pouvait marcher. Un autre cheval m'appartenait, c'était celui

d'un houlan que j'avais blessé ; je l'avais donné, pour le conduire en arrière, à Saron, jeune trompette, enfant de troupe, âgé de douze ans, qui n'avait pas assez de force pour échanger un coup de sabre avec des adversaires de la force de ceux que nous combattions.

Lorsque j'arrivai à l'ambulance, le chirurgien, voyant la quantité de sang que j'avais perdue et apercevant que ma veste était percée au côté gauche et au côté droit, craignit que la balle ne me fût entrée dans le corps ; aussi, en déboutonnant ma veste d'uniforme, me fit-il sauter quatre boutons par son empressement à s'assurer du fait. Ce fut alors que je dus m'applaudir de n'être blessé qu'au bras, quand la balle m'avait labouré la poitrine et aurait pu me blesser mortellement.

A cette même affaire, le jeune Lauriston, arrivé depuis peu de jours au régiment, rencontra sur le champ de bataille un capitaine commandant des houlans, qu'il renversa sous son cheval. Cet officier tendit les mains vers lui en s'écriant :

« Je suis votre prisonnier, je me rends. Qu'on ne me fasse point de mal ! »

Lauriston fit dégager ce capitaine de dessous son cheval et l'envoya à son père, qui était au quartier général, aide de camp de l'Empereur. Arrivé là, les courtisans transformèrent ce capitaine en un colonel que l'ancien page avait combattu corps à corps dans un combat singulier en présence de tout le régiment. Et voilà comment les erreurs se propagent dans l'histoire ; car ce fait, ainsi dénaturé aux yeux de l'Empereur, fut inscrit tout entier dans le Bulletin de l'armée. Cette circonstance, que je ne rapporte que pour rendre hommage à la vérité, ne saurait porter aucune atteinte au mérite de Lauriston, qui a donné de nombreuses

marques de son courage au régiment. A la bataille de Wagram, il eut deux chevaux tués sous lui ; et il a su se faire remarquer par une rare intelligence dans la campagne de Russie, où il était officier d'ordonnance de l'Empereur. Étant un jour, en 1814, chez son père, le général Lauriston, je ne quittai pas des yeux le tableau représentant son fils à cheval, aux prises avec le colonel des houlans en combat singulier. Le général s'approcha de moi et me dit ;

« Capitaine Parquin, vous qui sortez du 20^e chasseurs, comment trouvez-vous que le combat soit rendu ? »

Moi, qui ne suis pas courtisan, je répondis :

« Ma foi, général, les uniformes sont très ressemblants. »

Par cette réponse, je me tirais de l'embarras où me jetait cette question, sans froisser en rien la vérité.

Mais, revenons à l'ambulance, où je trouvai beaucoup de chasseurs et plusieurs officiers blessés. Il y avait parmi ces officiers, un sous-lieutenant sortant des vélites de la Garde impériale et qui faisait sa première campagne au régiment ; il se nommait Maille. Je lui dis :

« Mon camarade, si nous restons sur la route, dans les circonstances actuelles, nous serons mal logés et exposés à des rencontres désagréables. Si vous voulez venir avec moi sur la droite ou sur la gauche, nous trouverons un endroit où nous serons mieux. »

Il accepta, et nous nous rendîmes à quelques lieues en arrière, à la gauche d'Amstetten, sur la route de Lintz. Nous arrivâmes dans la petite ville de Steyer, où nous nous établîmes en sauvegarde, lui chez le curé, moi chez le bourgmestre. Nous nous étions fait

suivre de deux chasseurs légèrement blessés. Nous fûmes tranquilles dans ce cantonnement, où nous reçûmes les soins d'un chirurgien; c'était mon hôte. Au bout de quinze jours, nous marchions vers la guérison qui, cependant, pour être complète, aurait demandé encore quelques semaines. Lorsque le bourgmestre, qui parlait français, nous annonça la bataille d'Essling, il la présenta comme une victoire de l'armée autrichienne; je demandai tout de suite à mon camarade s'il voulait rejoindre le régiment, lui disant que, dans un moment où l'armée venait d'essuyer un échec, il était du devoir de tout officier d'être sous les armes au corps.

« Mais ni vous, ni moi, mon cher Parquin, nous ne sommes guéris, reprit-il.

— Nous guérirons en route. Croyez que notre arrivée produira un bon effet.

— C'est possible; mais je ne saurais soutenir le cheval. Le coup de lance que j'ai dans le ventre me ferait trop souffrir.

— Que cela ne vous gêne pas: n'avez-vous pas la voiture de votre curé? Je la ferai mettre en réquisition par le maire, et vous voyagerez ainsi à votre aise, jusqu'à ce que vous puissiez monter à cheval.

— Je vous demande encore huit jours.

— Soit, nous partirons le 1^{or} juin. »

A cette date, on se mit en route, mon ami Maille dans la voiture du curé, et moi à cheval; je pouvais supporter ainsi le voyage en portant mon bras en écharpe.

Le même jour, nous avions joint la grande route de Vienne, et nous passions sur le terrain où nous avions été blessés, et où plusieurs de nos camarades étaient

enterrés, enfin sur le terrain où la brigade s'était couverte de gloire. Le 3 juin, nous entrions à Vienne. On nous dit que la brigade s'était mise en marche, depuis le 12 mai, avec la cavalerie du général de division Montbrun, qui formait l'avant-garde du corps d'armée du général Lauriston. Les troupes devaient opérer leur jonction à Neustadt avec le vice-roi, qui faisait battre en retraite sur la Hongrie l'archiduc Jean et son armée.

Nous fîmes séjour à Vienne. J'y rencontrai un officier d'infanterie de la Garde impériale dont la famille, qui habitait Joigny, était liée d'amitié avec mon père. Voulant lui faire une honnêteté, je l'invitai à dîner. M. P... était de la division du général Michel. Cette division, le matin même, avait été passée en revue à Schœnbrunn, venant de France, et le général était dans l'angoisse de la réception qui lui serait faite par l'Empereur, se trouvant un jour de route en retard dans sa marche.

« L'épisode est assez curieux, Parquin, me dit M. P..., pour être raconté. »

— Volontiers, lui dis-je.

— Vous pensez bien, mon cher Parquin, qu'une division de grenadiers à pied, composée de Jeune et de Vieille Garde, est une ressource sur laquelle l'Empereur compte à jour fixe. Le général Michel, en quittant l'École militaire, à Paris, était parti avec l'ordre de rejoindre l'Empereur le 1^{er} juin. Les étapes étaient marquées, et le général ne croyait pas qu'aucune puissance humaine, excepté un ordre de l'Empereur, pût le retenir un jour de plus dans sa route ; car, ayant passé le Rhin, l'ordre était de ne plus faire séjour.

Mais voilà qu'arrivé à Stuttgart, le général réunit

son corps d'officiers et alla faire une visite au roi de Wurtemberg, qui les reçut très bien, fit compliment au général sur la tenue de son corps d'officiers ; puis, au grand étonnement du général Michel, il lui annonça que, le lendemain, il passerait sa division en revue. Le général s'excusa de ne pouvoir avoir cet honneur ; il dit que les jours de marche étaient comptés, que, le 1^{er} juin, il devait arriver à Schœnbrunn, qu'il en avait l'ordre positif de l'Empereur.

— Je vous passerai en revue, monsieur le général, reprit le Roi, ou bien vous n'aurez ni vivres, ni logements, ni voitures pour vos équipages. »

Sur les réclamations du général, le Roi ajouta : « Je suis maître, je crois ; ainsi comptez sur ce que je viens de vous dire. »

Le général aurait pu lui répondre :

« Sire, avec ma division, je ferais des vivres partout et je prendrais même possession de votre royaume. »

Mais il préféra lui dire :

« Votre Majesté emploie de tels moyens que je ne saurais lui résister. A quelle heure, Sire, passerez-vous la revue de ma division ?

— A midi, » fut la réponse du Roi, qui nous congédia.

Le même jour, le général Michel fit partir un courrier pour informer le major général de l'incident. Le lendemain, nous fûmes passés en revue par le roi de Wurtemberg. Sa Majesté, assise dans une calèche découverte, laissa apercevoir néanmoins un ventre énorme, ce qui fit éclater de rire tous les soldats, tout étonnés d'ailleurs de cette nouvelle manière de passer les troupes en revue. Le soir, les officiers furent invités à dîner chez le Roi, qui eut la galanterie de nous faire des compliments sur la belle tenue de notre divi-

sion ; il venait, disait-il, de voir les plus valeureuses troupes du monde.

Le jour suivant, nous quittâmes Stuttgart ; mais cette circonstance nous fit arriver à Schœnbrunn un jour en retard. L'Empereur, qui en fut prévenu, dit au prince de Neufchâtel, en présence du général Michel :

« Si cet homme-là (en parlant du Roi) avait trente ans de moins, et fondait, dans un jour, de deux cents livres de graisse, j'en ferais mon major général, car c'est un homme qui a du caractère. »

M. P..., ayant fini de raconter l'anecdote que je rapporte, me quitta pour se rendre à son logement. Je lui fis mes adieux ; car, le lendemain, je partais avec mon ami Maille par la route de Neustadt pour nous rendre en Hongrie.

Nous arrivâmes le 5 à Edenbourg, petite ville de la Hongrie. Maille avait très bien supporté la route. Il n'en était pas de même pour moi, car sous l'action des fortes chaleurs, ma blessure avait empiré, et mon bras avait considérablement enflé. Arrivé à mon logement, je fis venir le docteur, qui, après avoir examiné mon bras, témoigna son étonnement de ce que je me fusse mis en route avec une blessure qui n'était pas fermée ; il ajouta que la gangrène pourrait gagner la plaie si je continuais à faire route, surtout à cheval et par les fortes chaleurs de la saison. Ma résolution fut bientôt prise. Je laissai mon camarade Maille continuer sa route, et je commençai sérieusement à me soigner. Le chirurgien m'avait dit que dans trois semaines je serais parfaitement guéri, et je n'hésitai pas à les passer dans cette ville, où le chirurgien qui me soignait paraissait excellent.

J'étais depuis deux jours à Edebourg, lorsque je reçus une visite à laquelle j'étais loin de m'attendre. Le bourgmestre et deux conseillers municipaux de la ville se présentèrent chez moi, et, leur ayant demandé ce qui me valait l'honneur de leur visite, le bourgmestre s'exprima ainsi :

« Monsieur l'officier, la ville d'Edebourg fut occupée pour la première fois, vers la fin du mois de mai, par le corps d'armée du général Lauriston. Le général, en partant, n'a pas laissé dans notre ville un officier pour commander la place et y faire régner l'ordre durant le passage des troupes ; ce qui fait qu'il nous arrive journellement des traînants, qui sont exigeants chez leurs hôtes et s'y conduisent très mal. Aucune autorité française n'étant ici pour y mettre ordre, nous venons vous prier, monsieur l'officier, de prendre le commandement de la place pendant le temps de la guérison de votre bras. Le docteur qui vous soigne est membre de la municipalité, et il nous a dit qu'il fallait au moins trois semaines pour vous guérir. Nous vous serons très reconnaissants, monsieur l'officier, de vous rendre à notre requête.

— J'accepte, messieurs, la proposition que vous venez de me faire ; je l'accepte dans l'intérêt de mes compatriotes et dans le vôtre ; mais aucune considération ne me fera rester plus longtemps que ma guérison ne l'exige. »

Dès le lendemain, j'avais un factionnaire à ma porte et un poste de quatre hommes commandés par un caporal de la garde civique vint se mettre à ma disposition. J'entrai donc en fonctions comme commandant de place à Edebourg. Il y avait deux jours que j'exerçais ces fonctions, lorsqu'il arriva une compagnie d'officiers à

pied. C'étaient les gardes du corps du vice-roi, qui allaient le rejoindre à l'armée. Je leur fis distribuer des logements d'officiers, ce à quoi ils avaient droit ; mais j'eus une peine infinie à les obtenir de la municipalité, qui ne voyait dans ces messieurs que de simples soldats, bien qu'ils fussent chamarrés d'argent sur toutes les coutures de leur habillement.

Le 10 juin, il m'arriva un courrier du major général de l'armée, porteur de dépêches pour le général Marmont, qui était à Laybach, en Illyrie. Je n'avais aucun moyen de faire parvenir ces dépêches, car la route d'Illyrie et celle d'Italie étaient interceptées par les partisans du général Chasteler, qui, avec sa cavalerie, s'était détaché de l'armée de l'archiduc Jean, pour se jeter sur les derrières du vice-roi. Je tenais cependant à faire arriver ces dépêches au général Marmont, dont la marche devait être de quelque importance. Le courrier du major général connaissait les dangers et ne voulait pas continuer sa route, tels avantages que je lui fisse ; il devait s'arrêter à Edebourg, et refusant d'aller plus loin, il me remit le paquet du major général. Il était dix heures du soir, je fis rassembler immédiatement le conseil de la mairie, le bourgmestre en tête, et je m'exprimai ainsi :

« Messieurs, j'ai des dépêches à faire parvenir à Laybach, en Illyrie, pour le général Marmont. Il faut que vous me désigniez un homme intelligent, parlant le français, ce qui ne peut être rare parmi les habitants de votre ville. Vous le mettrez dans une bonne chaise de poste avec un domestique. Vous lui délivrerez un passe-port comme à un noble Hongrois qui va en Illyrie prendre les eaux pour sa santé. S'il est rencontré par les partisans du général Chasteler, il montrera son passe-

port, et nul doute qu'ils ne le laissent passer, les partisans n'ayant pas l'habitude de visiter ou de chagriner leurs compatriotes. Si, au lieu de rencontrer les partisans, il est rencontré par les troupes françaises, il montrera alors les dépêches qu'il a à remettre entre les mains du général Marmont, et sa mission se trouvera remplie. Que faut-il pour cela, messieurs ? Quatre choses : un Hongrois intelligent, une chaise de poste, un passe-port et de l'argent. Ce messenger doit être parti dans deux heures. Voici la dépêche, dont monsieur le bourgmestre va me donner un reçu. J'ajouterai, messieurs, que si les choses ne se font pas comme je viens de l'indiquer, demain l'Empereur sera instruit de votre mauvaise volonté, et votre ville doit s'attendre à être frappée d'une contribution extraordinaire. »

Le conseil délibéra sur-le-champ, et adopta sur tous les points ma proposition. Avant huit jours, le messenger fut de retour, m'apportant un reçu du général Marmont, qu'il avait trouvé avec son corps d'armée au delà de Laybach. Le messenger me remit en outre, pour le major général, un paquet que je fis également porter par un messenger hongrois.

Le 15 juin, il m'arriva un courrier du cabinet de l'Empereur, qui m'apportait une lettre adressée : « A Monsieur le commandant de la place d'Édenbourg, en Hongrie ». Elle était tout entière écrite de la main de Napoléon, elle était illisible. Mais le général Lema-rois, premier aide de camp, l'avait recopiée derrière la page très lisiblement. La voici :

« Commandant, le général Chasteler, avec un corps de cavalerie autrichienne, s'est jeté sur les derrières de l'armée d'Italie pour faire la guerre en partisan. Le régiment des cheveu-légers polonais de ma Garde va

arriver en garnison à Edebourg. Concertez-vous avec son colonel pour que la route de votre ville à Komorn ne soit point interceptée et tenez-vous sur le qui-vive. — Schœnbrunn, 15 juin 1809 : Napoléon. »

En effet, le lendemain le régiment arriva ; les fourrages, les vivres et les logements étaient préparés pour le recevoir. Je fus immédiatement rendre visite au général Krasinski, colonel du régiment, et je lui donnai connaissance de la lettre de l'Empereur, qu'il me pria de lui laisser ; cette lettre concernant le service du régiment, il voulut la garder.

Le 14 juin, anniversaire de Marengo et de Friedland, le prince Eugène gagnait la bataille de Raab sur l'archiduc Jean et l'archiduc palatin, qui avait rejoint son frère à Komorn avec 6.000 Hongrois provenant d'une nouvelle levée. Le résultat de la bataille fut la déroute complète des archiducs, qui perdirent beaucoup d'hommes tués, plusieurs pièces d'artillerie, des drapeaux et cinq à six mille prisonniers. Le 16, arrivèrent à Edebourg plusieurs blessés du 20^e chasseurs, entre autres le brigadier André, de la compagnie d'élite, près de qui je m'informai avec empressement du régiment :

« Il a beaucoup souffert, me répondit-il, surtout la compagnie d'élite. Le capitaine Capitant et le sous-lieutenant Henry sont morts de leurs blessures. »

A ces dernières paroles, une larme coula de mes yeux :

« Pauvre Henry ! m'écriai-je. Sa mort a-t-elle été instantanée au moins ?

— Je l'ai vu tomber de cheval frappé par un boulet qui lui a emporté la cuisse. On l'a porté à l'ambulance, et le soir on est venu dire à la compagnie que quelques

minutes après avoir supporté l'opération avec un grand courage, il était mort !

« Le capitaine Capitant, ajouta André, a été bien malheureux, car c'est pour avoir voulu le préserver de la mort qu'on l'y a précipité. Vous saurez, lieutenant, qu'il était sept heures du soir ; le feu avait cessé sur toute la ligne ; je crois même que c'est le dernier boulet que l'ennemi a tiré qui a frappé le capitaine. Il venait de mettre pied à terre et avait donné son cheval à tenir pour se porter à dix pas de l'escadron et y satisfaire un petit besoin. Il était debout, les jambes écartées, faisant face à l'ennemi, lorsque les chasseurs à cheval aperçurent dans la plaine un boulet qui arrivait à ricochet droit sur lui.

« Aussitôt ils s'écrièrent : « Capitaine, prenez garde ! voilà un boulet qui arrive droit sur vous ! » A cet avertissement, le capitaine, par un mouvement involontaire, rapprocha vivement la jambe droite de la jambe gauche, et en ce moment même sa jambe droite fut fracassée. Sans ce funeste avertissement, il est probable que le boulet serait passé entre les deux jambes. Quelques instants après, il était mort. »

Je regrettai sincèrement le capitaine ; mais je n'ai pas besoin de le dire, tous mes regrets étaient concentrés sur mon pauvre Henry.

Le 20 juin, je reçus du quartier général du prince de Neufchâtel des proclamations pour être affichées et répandues dans la ville d'Edenbourg : le but de ses proclamations était de détacher les Hongrois de la cause impériale d'Autriche. Mais les Hongrois, en 1809, étaient fortement attachés à l'empereur d'Autriche, et leur fidélité ne faisait que s'accroître par suite de ses malheurs récents. Je me rappelle que

l'empereur Napoléon leur adressait des paroles qui certes étaient susceptibles de les ébranler :

« Je ne veux rien de vous, Hongrois, disait l'Empereur. Vous avez une langue nationale, devenez une Nation. Réunissez-vous dans les plaines de Racos, comme jadis vos ancêtres le faisaient, pour élire un chef ; je l'accepterai. »

Les Hongrois, comme je l'ai déjà dit, restèrent inviolablement attachés à leur souverain. Toutes les proclamations en latin et en allemand affichées le matin étaient déchirées la nuit.

Il y avait trois semaines que j'étais à Œdenbourg ; ma blessure allait on ne peut mieux. J'écrivis au prince de Neufchâtel la lettre suivante :

« Mon prince, la ville d'Œdenbourg, en Hongrie, était restée sans commandant de place depuis le passage du corps d'armée du général Lauriston. En passant dans cette ville pour rejoindre mon régiment, une blessure que j'avais reçue le 6 mai, et que je croyais guérie, se rouvrit et me força d'y faire séjour. Le bourgmestre et deux membres de la municipalité vinrent alors me prier de prendre le commandement de la place. Je l'acceptai ; car, ne pouvant à cause de ma blessure être dans les rangs des combattants, je pouvais encore être utile à l'armée dans le poste qui m'était offert. Maintenant que je suis guéri et que le devoir me prescrit de rejoindre mon régiment, j'ai l'honneur de prier Votre Altesse Sérénissime d'envoyer un officier pour me remplacer dans le commandement d'une ville qui, à cause des ressources qu'elle présente, mérite d'être ménagée. J'ai l'honneur, etc...
24 juin 1809. »

Le 28 juin, un officier d'état-major, ayant le grade

de chef de bataillon, arriva avec l'ordre du prince de Neufchâtel de prendre le commandement de la place d'Ædenbourg. Il lui était enjoint de prendre tous les renseignements possibles auprès du lieutenant Parquin au sujet de cette ville, et d'autoriser cet officier à rejoindre son régiment, si sa blessure était entièrement guérie.

Je partis le lendemain emportant, j'ose le dire, l'estime des habitants. Je ne jugeai pas à propos d'aller sur Raab, je me dirigeai par la route la plus courte sur Vienne, et je rejoignis mon régiment au pont sur le Danube. J'étais heureux de retrouver mes camarades qui m'accueillirent fort bien : mais j'avais le cœur navré en ne retrouvant plus mon cher Henry.

J'eus des détails sur sa mort. Le maréchal des logis Nicloux, qui fut chargé de le conduire à l'ambulance, me dit que lorsque l'amputation fut terminée, il tâchait de le rassurer sur le résultat, en lui disant :

« Maintenant, mon lieutenant, dans quelques mois, vous serez aux Invalides, à faire avec votre canne des plans de bataille.

« Je lui faisais des contes, ajoutait Nicloux, pour le distraire. Mais je craignais bien qu'à la suite d'une si terrible amputation, la fièvre ne vînt enlever mon digne lieutenant. J'étais très affecté ; mais je cachais mes craintes. Tout à coup le lieutenant me dit :

— Maréchal des logis, donnez-moi ma sabretache.
« Ayant satisfait à sa demande, je le vis tirer de cette sabretache une petite glace qui lui servait pour sa toilette au bivouac et en route (car ce bon Henry était très coquet) ; puis, après y avoir jeté les yeux rapidement, il me dit en me serrant la main :

— Adieu, maréchal des logis. Je vous remercie de

« vos soins. Faites mes amitiés à tous mes camarades
 « présents et absents. (Je m'appliquai cette dernière
 « expression, car nous nous aimions bien Henry et
 « moi.) Dites-leur que je suis content de moi, car
 « j'ai envisagé la mort sans pâlir. »

« Une minute après, notre brave lieutenant expira.
 Ce fut un deuil général dans le régiment. »

Le 5 juillet, nous allâmes bivouaquer dans un village à trois lieues du pont de la plaine de Wagram. Le soir, dormant sur la paille, pêle-mêle avec mes camarades, dans une maison de paysan inhabitée, je me réveillai à minuit, et j'aperçus le lieutenant Raux qui était encore occupé à écrire :

« Que faites-vous donc là à cette heure, mon cher camarade ? lui dis-je.

— J'écris à ma famille, et de plus à une jeune personne que j'aime beaucoup, dont je suis aimé, et qui est ma fiancée. Je lui écris que, demain, dans la bataille qui doit se livrer, je serai tué.

— C'est un rêve que vous faites là, lui dis-je ; c'est le contraire qu'il faut croire. »

Là-dessus, je me rendormis jusqu'à cinq heures, où je me réveillai, car la trompette sonnait déjà dans le village. Un instant après, j'étais à cheval.

Le 6 juillet, le jour paraissait à peine à l'horizon, qu'une forêt de baïonnettes resplendissait de tous côtés dans la plaine en réfléchissant les rayons de soleil dans mille directions différentes. Les tambours retentissaient au loin. Tout nous faisait présager une chaude et belle journée. Notre brigade était revenue prendre son poste d'avant-garde des grenadiers réunis de la division Oudinot. Nous manœuvrions sous le boulet ennemi depuis huit heures du matin ; il était

midi, lorsque la brigade Colbert, forte de trente-trois escadrons dont nous faisons partie, fit un mouvement au trot, en colonne par escadron, pour venir occuper le centre de l'armée, derrière cent pièces de l'artillerie de la Garde commandée par le général Lauriston.

Nous étions toujours exposés au feu de l'artillerie ennemie, qui, dans une formidable position, ripostait à la nôtre. Les canonniers de la Garde avaient mis l'habit bas pour être plus libres dans leurs mouvements.

Le lieutenant Lauriston commandait un peloton à la droite du mien. Son père venait toutes les demi-heures toucher la main de son fils. Il y avait à peine une minute qu'il venait de le quitter, lorsqu'un boulet traversa de part en part le cheval de Lauriston. Le boulet était entré derrière le mollet gauche du cavalier et il était sorti derrière son mollet droit. Cet officier était tombé, couché sous son cheval, et je crus un instant qu'il avait la jambe gauche coupée. Je fis mettre tout de suite quelques chasseurs pied à terre pour le dégager ; puis je lui demandai :

« Lauriston, souffrez-vous de la jambe gauche ? »

Il me répondit :

— Mon cher Parquin, elle est toute engourdie, mais j'ignore moi-même si elle est cassée. »

Enfin les chasseurs parvinrent à le tirer de dessous son cheval, et notre angoisse disparut en voyant Lauriston sauter sur ses deux jambes.

« Ce n'est rien, je n'ai pas été touché, dit-il.

— Eh bien ! mon cher, dis-je en lui donnant la main, je vous fais mon compliment, vous avez du bonheur. »

Il se retira à pied et alla prendre un des chevaux

E. MEISSONIER



LE MARÉCHAL LANNES

(1769-1809)



de son père, car aucun de nos chevaux de main au régiment n'avait pu passer. L'ordre avait été donné de livrer le passage des ponts sur le Danube aux combattants seulement et nos domestiques étaient restés en arrière.

Une demi-heure s'était passée, lorsque j'aperçus au loin le général qui venait probablement toucher de nouveau la main de son fils. J'envoyai immédiatement le brigadier de droite au-devant de lui pour le rassurer sur son sort.

Il y avait une heure que nous étions dans cette pénible mais honorable position, — car nous soutenions les cent pièces d'artillerie de la Garde dans la crainte que la cavalerie ennemie ne les chargeât — lorsque enfin notre feu força l'artillerie autrichienne de cesser le sien. Alors la brigade se mit en marche, prenant le même chemin et conservant le même ordre qu'à son arrivée. Plus loin, les boulets ennemis passaient dans nos rangs et allaient tomber près de l'Empereur, devant qui nous défilions. Avant d'arriver à notre place de bataille, devant les grenadiers réunis, nous traversâmes un fort ruisseau qui serpente dans la plaine de Wagram et, à deux heures, nous étions formés en ligne de bataille. Trois carrés ennemis sur six rangs, soutenus par l'artillerie du prince Hohenzollern, occupaient la plaine devant nous. Lauriston venait de nous rejoindre en grande hâte, montant un cheval de son père, et sans avoir pris le temps de substituer sa selle d'ordonnance au harnachement de sa nouvelle monture, dont la housse était en or.

Le général Oudinot passa au galop devant notre brigade, et dit au colonel Labiffe, qu'il connaissait :

« Allons, Labiffe, rebiffe-toi ! Tu vas charger ! »

En effet, au même moment, le brave général Colbert enleva sa brigade, composée des 7^e et 20^e chasseurs et du 9^e hussards, qui chargèrent avec intrépidité les carrés ennemis qu'ils avaient en face d'eux en plaine. Le 7^e chargea vigoureusement, le général à sa tête. Mais, à cent pas, une fusillade terrible du carré porta un désordre affreux dans les rangs de ce régiment. Le général Colbert fut atteint d'une balle à la tête, plusieurs officiers furent tués ou blessés, et 50 à 60 chasseurs mis hors de combat. Le 7^e dut faire demi-tour ; ce que voyant, le colonel Castex, au lieu de charger sur le carré qui était en face de lui, comme il en avait l'ordre, aima mieux diriger le régiment, qui était au trot, sur le carré qui venait de faire feu sur le 7^e chasseurs. Il commanda à propos :

« Escadrons, demi à droite, au galop, et chargez ! »

Le carré ne put résister à cette nouvelle charge : il fut enfoncé. De son côté, le 9^e hussards avait réussi sur son carré. La brigade en avait donc enlevé deux sur trois, sous le feu de l'artillerie ennemie, qui, voyant les carrés enfoncés, tirait à mitraille sur nous et sur l'infanterie prisonnière. Le lieutenant Lauriston nous avait à peine rejoints, qu'un boulet ennemi étendit de nouveau sur le terrain le cheval qu'il montait. Ce qui fit dire, le soir, au général :

« Tu aurais bien dû prendre la plus mauvaise rosse de mon écurie, au lieu de mon meilleur cheval, puisque tu devais le faire tuer. »

Mon cheval avait reçu, dans le carré que nous venions d'enfoncer, un coup de baïonnette à l'épaule gauche ; et comme je me retirais en arrière avec mon cheval boiteux, je rencontrai sur mon chemin le lieutenant Raux, qui m'avait pronostiqué sa mort la nuit

précédente. Il se rendait à l'ambulance, avec une blessure assez légère à la cuisse.

« Eh bien ! lui dis-je. Vous voyez qu'il ne faut pas se laisser aller aux pressentiments.

— C'est vrai, me dit-il. J'en suis quitte à bon marché. J'ai eu tort d'écrire chez moi la nuit dernière. »

Ces paroles étaient à peine prononcées, qu'un biscaien de l'artillerie ennemie arrivant par le haut de son colbach, lui fracassa la tête et l'étendit roide mort.

Je rendis compte au colonel Castex de cet événement, ainsi que du pressentiment que cet officier avait exprimé. On prit chez le vauquemestre la lettre qu'il avait écrite la veille. Le conseil d'administration écrivit à la famille, que cet officier avait été blessé et, huit jours après, qu'il était mort de ses blessures.

A trois heures et demie, la journée de Wagram était finie pour notre brigade, tandis que sur la gauche le corps de Masséna se battait encore à minuit. Le régiment bivouaqua sur le terrain où nous avions enlevé les deux carrés d'infanterie du prince de Hohenzollern, formant un total de 2.000 prisonniers.

La journée de Wagram, que le prince Charles nous disputa vivement, valut à l'armée 20.000 prisonniers, des drapeaux et 30 pièces de canon. On voit, par ce qu'a fait notre brigade, que nous avons pris une bonne part au résultat de cette bataille.

L'armée perdit à cette bataille l'intrépide général Lasalle. Lui aussi, le matin de cette journée, il avait pronostiqué sa fin. Son cheval de bataille, que son hussard avait mené imprudemment boire, dès quatre heures du matin, à un ruisseau au delà des avant-postes, avait été pris, ainsi que le hussard par une

patrouille ennemie. Ce fut le premier désagrément de la journée. Un peu plus tard, comme il fouillait dans ses fontes pour atteindre une petite bouteille d'excellente eau-de-vie de France, que son domestique ne manquait jamais d'y mettre, il fut désappointé de n'y trouver que des morceaux de verre ; la bouteille était brisée.

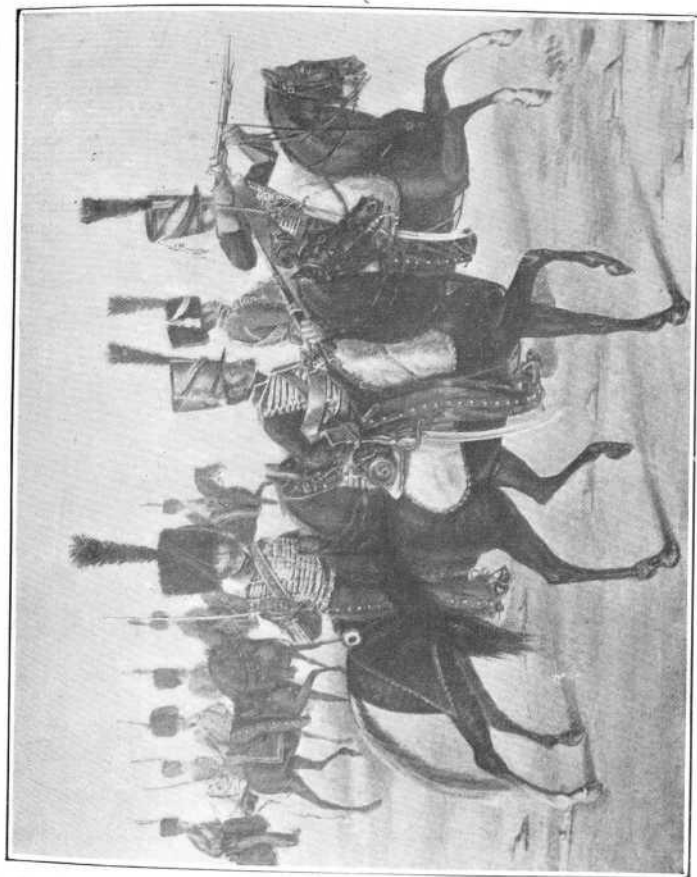
« Diable de journée ! dit le général Lasalle ; j'y serai tué. »

Deux heures plus tard, il était frappé mortellement dans une charge brillante qu'il exécutait sur les carrés ennemis, à la tête des nombreux escadrons accoutumés à le suivre à la victoire.

Les majors Daumesnil et Corbineau, des chasseurs de la Garde impériale, eurent chacun une jambe emportée. On sait de quelle manière l'Empereur récompensa ces deux braves. Il donna au général Daumesnil le commandement de Vincennes, où il se couvrit de gloire plus tard, lors de nos revers, par la réponse énergique qu'il fit à l'ennemi, maître de Paris, qui le sommait de se rendre :

« Dites aux alliés que lorsqu'ils me rendront ma jambe, je leur donnerai les clefs de la place ; jusque-là, qu'ils passent au large, hors de la portée des boulets, s'ils ne veulent en sentir l'effet. »

C'était ce même Daumesnil qui, simple guide du général Bonaparte, à Saint-Jean-d'Acrc, avait exposé ses jours pour sauver ceux de son général. Il était à quelques pas en arrière du général en chef et de Berthier, tenant à la main leurs chevaux et le sien, lorsqu'un obus vint tomber à quatre pas du groupe. A la vue du danger auquel est exposé le général, Daumesnil n'hésite pas : il quitte les chevaux et va



CHASSEURS DU 5^e EN TIRAILLEURS
D'après une peinture du temps.

couvrir de son corps celui qui, plus tard, devait être son Empereur. Heureusement l'obus, entré profondément dans le sable, n'éclata pas, et Daumesnil revint près de ses chevaux. Le général Bonaparte prononça ces deux paroles, qui, certes, dans sa bouche, valent tous les compliments :

« Quel soldat ! »

Le général Corbineau attendit le retour de l'Empereur à Paris pour lui demander une récompense. Ce fut quand la recette de Rouen vint à vaquer, en 1810, qu'il se présenta au lever de Sa Majesté, et lui en fit la demande. Tout le monde sait que cette recette est une des plus considérables de France, et qu'elle exige un très fort cautionnement.

« Et qui fournira le cautionnement ? dit l'Empereur.

— Ma jambe, Sire.

— Et moi probablement, dit Napoléon en riant. »

Le général eut la recette de Rouen. Ces récompenses étaient dignes du dévouement de ces officiers, et la France les vit avec plaisir.

L'Empereur voulut choisir par lui-même un des majors de sa Garde parmi les colonels de l'armée ; il se fit présenter par le maréchal Bessières un certain nombre de candidats, dont le nom du colonel Lion fermait la liste. Sa Majesté, ayant parcouru cette liste, s'arrêta au dernier nom :

« Il me faut un lion pour être major de ce régiment-là, » dit-il.

Et le colonel du 14^e chasseurs fut fait général-major aux chasseurs de la Garde.

Ce fut dans cette journée de Wagram que le régiment de cheveau-légers polonais de la Garde, qui était venu à Edenbourg lorsque j'y étais, eut une

sanglante rencontre avec un régiment de lanciers ennemis. Les cheveau-légers mirent en déroute leurs ennemis à coups de sabre et à coups de carabine, et se saisirent de leurs lances, arme favorite des Polonais, pour les achever. Ils attaquèrent avec avantage, dans la même journée, et munis de ces lances, le régiment des dragons de la Tour, qui représente dans l'armée autrichienne un de nos régiments de carabiniers à cheval. Lorsque le maréchal Bessières rendit compte le soir à l'Empereur des glorieux faits d'armes des cheveau-légers, Sa Majesté dit :

« Qu'on leur donne donc des lances, puisqu'ils savent si bien s'en servir. »

Le lendemain de la bataille de Wagram, l'armée apprit que l'Empereur avait fait maréchaux d'Empire les généraux de division Macdonald, Oudinot et Marmont.

Le soldat français, avec son gros bon sens, les classait ainsi dans les causeries du bivouac :

« La France a nommé Macdonald ;

« L'armée a nommé Oudinot ;

« L'amitié a nommé Marmont. »

CHAPITRE VI

Défi original.

« Il aurait dû garder la vieille. »

La sémillante marquise dona Rosa de la N...

La jolie Madame Magnan et les guérillas.

La charmante Mariquita.

Du 7 au 10 juillet, la brigade, privée de son général, qui, blessé d'un coup de feu à la tête, s'était retiré à Vienne, manœuvra sous les ordres du colonel Gautrin, commandant le 9^e hussards.

Le 10, nous fîmes partie de la division du général Montbrun, qui se présenta devant Znaïm, où nous trouvâmes l'armée ennemie réunie et rangée en bataille. Nous crûmes à un engagement général. Le corps de Masséna et celui d'Oudinot s'étaient avancés jusqu'aux faubourgs : on s'y battait et le canon ronflait, lorsqu'à sept heures un parlementaire vint se présenter aux avant-postes, à l'effet d'obtenir le passage libre pour le prince Lichtenstein, qui se rendait auprès de l'Empereur Napoléon, pour demander une suspension d'armes. L'armistice fut conclu le 13 juillet. Il était d'un mois, avec quinze jours d'avertissement. C'est ce qui fit que l'armée, et particulièrement la brigade, eurent d'excellents cantonnements en Moravie, jusqu'à la paix. J'eus le mien avec mon peloton, composé de vingt-cinq chasseurs, dans un beau village de deux

ou trois cents feux, et dans lequel était un vaste château appartenant au prince Esterhazy.

J'avais mis mon peloton en bataille sur la place de l'église pour recevoir les billets de logement du maréchal des logis que j'avais envoyé en avant, lorsqu'il vint me remettre mon billet. Je fus étonné de voir qu'il m'avait logé chez le curé et non au château.

« C'est, mon lieutenant, me dit-il, parce que j'ai jugé que vous seriez mieux dans une maison habitée que dans un château d'où le prince est absent, et qui n'a que son intendant pour vous recevoir. »

Un petit mouvement d'amour-propre, la vanité de dater ma correspondance des domaines du prince Esterhazy, me fit préférer le château tout désert qu'il était. Je m'y présentai donc. L'intendant me fit installer très confortablement, et vint prendre mes ordres, en m'annonçant qu'ils seraient exécutés en tous points. Il me prévint en outre que la cave était très bien garnie ; enfin, il parut vouloir provoquer ma dépense plutôt que la réduire. J'invitais tous les jours le maréchal des logis du détachement à venir dîner avec moi pour me tenir compagnie.

Je ne fus pas longtemps dans mon isolement. Au bout de quelques jours, le général Piré, ses aides de camp, l'état-major du 16^e chasseurs et la compagnie d'élite de ce régiment, vinrent s'installer dans le village. Le général avait obtenu du général Castex d'empiéter sur nos cantonnements et de venir habiter lui-même le château du village, sans déplacer toutefois l'officier et les vingt-cinq chasseurs qui y avaient déjà pris leurs cantonnements. Je m'empressai d'offrir ma chambre au général, qui l'accepta, à condition que je choisirais

après lui et que j'accepterais mon couvert à sa table, ce que je fis avec reconnaissance. Le général avait pour aide de camp le lieutenant Castelbajac et pour officier d'ordonnance mon ami Guindey, devenu depuis 1806, lieutenant au 10^e hussards.

Tout ce monde fut parfaitement bien installé. Il fallait voir l'intendant du prince ; loin d'être fâché, il était au comble de la joie. Il me disait en se frottant les mains :

« A la bonne heure. Voilà qui fera honneur au prince Esterhazy ! On peut au moins ouvrir un compte avec une clientèle pareille, avec des hôtes qui savent ce que c'est que de vivre, avec ce général Piré, qui ne voyage jamais sans un bon cuisinier. Car, quant à vous, lieutenant, je vous l'avoue franchement, j'aurais été honteux de présenter à Monseigneur, à son retour, une dépense qui ne se serait pas élevée, pour vous et votre suite, à 10 florins (21 fr.) par jour !

— Il est donc bien riche, votre seigneur ?

— Quoi ! Vous ne connaissez pas les richesses du prince Esterhazy ?

— Aucunement. Cependant son nom ne m'est pas étranger, parce qu'avant la Révolution, le 3^e hussards portait le nom d'Esterhazy.

— Eh bien, Monseigneur est, je crois, le plus riche prince de l'Europe. Outre sa fortune en diamants, qui est immense, et qui se transmet d'héritage en héritage, ses domaines sont si vastes, en Hongrie principalement, qu'on peut compter jusqu'à 10.000 moutons qui paissent sur ses terres. »

Vingt ans après l'époque dont je parle, M^{me} Parquin et moi nous recevions, au château de Wolsberg, la visite du prince Esterhazy, qui venait d'acheter le

château et l'île de Maiman, situés sur le grand lac de Constance, à quelques lieues du Wolsberg. Le prince était un vieillard bien conservé, montant encore parfaitement à cheval, et on ne peut plus galant auprès d'une belle dame qui l'accompagnait. Il était difficile de rencontrer un homme de formes plus élégantes ; c'était un de ces grands seigneurs de l'ancien régime, dont M. de Talleyrand a été, en France, la dernière expression. Une personne bien informée, à Constance, m'apprit que la fortune du prince Esterhazy avait été mise en tutelle ; un conseil de famille administrait ses domaines. Je me serais bien douté qu'il lui arriverait une pareille catastrophe, rien qu'au choix de son magnifique intendant de Moravie. Mais revenons à nos cantonnements de Moravie, en 1809, où nous passâmes trois mois des plus agréables.

Le général était un bon vivant et un excellent soldat, aimant la jeunesse. On racontait de lui, au bivouac, que, dans la campagne de Prusse, capitaine d'un régiment de hussards, il était entré dans une ville forte ennemie, Graudenz, je crois, par surprise, à la faveur de la nuit, la plus grande partie de ses soldats parlant l'allemand. Après avoir frappé une contribution très forte, il avait rejoint son régiment à la pointe du jour, laissant l'armée ennemie dans l'étonnement d'une pareille audace, sans exemple dans leurs rangs.

A dix heures, le déjeuner à la fourchette était servi ; à cinq heures, le dîner à deux services, dessert, café et liqueurs. Nous avions un excellent billard pour passer le temps, outre les dés et les cartes qui ne quittaient pas le tapis vert.

Au 15 août, la chasse fut ouverte, et Dieu sait quelle part nous primes à cet agrément. Le général était

très bon chasseur. Nous ne revenions jamais au château sans y rapporter des quantités énormes de gibier, à la grande joie de l'intendant, qui était très fier de tout ce qui était une nouvelle preuve de la grandeur de son maître et une nouvelle cause de dépense. Dans ce pays, la chasse est un droit de seigneur, et le propriétaire d'un champ est passible de peines très sévères, s'il tue du gibier sur son terrain avec une autre arme qu'un bâton. Le général, ses aides de camp et moi, nous ne marchions jamais en chasse sans avoir derrière nous un chasseur du prince, armé de fusils à deux coups, qu'il nous présentait chargés quand nous avions fait feu de nos armes.

Une matinée que nous étions fatigués de tuer lièvres, perdrix, renards, Castelbajac et Guindey, établirent un pari à qui abattrait le plus d'hirondelles. Au bout d'un quart d'heure, aucun de ces messieurs n'en avait tué. Ils se chicanaient sur leur maladresse réciproque, lorsque Guindey, pour faire valoir son coup d'œil, offrit à Castelbajac de tirer à cent pas à plomb de lièvre sur la partie de son corps que je ne nomme pas ; il promettait aussi de se mettre dans la même position pour recevoir la décharge de son adversaire après qu'il aurait tiré son coup de fusil. Il fallait être bien jeune, comme l'étaient ces messieurs, pour qu'un pareil défi pût être proposé et accepté. Cependant ils s'étaient placés à la distance voulue et allaient commencer à exécuter leur gageure, lorsque, heureusement, je vins m'interposer :

« Mon cher, dis-je à Guindey, je ne veux pas vous empêcher d'exercer votre adresse à vos dépens, mais je viens vous demander à l'instant le pantalon que je vous ai prêté et que vous portez sur vous, car je ne me

soucie pas qu'il soit mis à jour dans le nouvel amusement que vous vous créez. »

Faite avec un grand sérieux, cette demande mit fin au défi, dont l'un ou l'autre eût, sans aucun doute, conservé des traces douloureuses.

Le 15 septembre, le général Colbert, guéri de sa blessure, réunit sa brigade, forte de trente escadrons, dans une plaine, sur la route de Brünn, pour être passée en revue par l'Empereur, qui arriva à midi précis. Il faisait une belle journée de fin d'été. La brigade était sur trois lignes, formées par le 9^e hussards, le 7^e et le 20^e chasseurs. L'Empereur parcourut les rangs, parut content, donna de l'avancement et distribua quelques décorations. Jamais le nombre de ces décorations ne dépassait une douzaine par régiment pour chaque campagne. Le colonel fut fait commandant de la Légion d'honneur, et, quelques jours après, il reçut son brevet de général de brigade. Les deux chefs d'escadron du régiment demandèrent et obtinrent leur retraite. MM. Curély et de Vérigny, capitaines sortant des 6^e et 7^e hussards, furent nommés chefs d'escadron au régiment. C'étaient d'excellents officiers supérieurs, comme on le verra dans la suite de ces souvenirs.

Les lieutenants Lacour et Lauriston furent faits capitaines. Parmi les officiers décorés se trouvait mon camarade Maille qui, au lieu d'une tête guerrière, tout bon officier qu'il était, avait bien plutôt la paisible et honnête figure d'un fonctionnaire civil. Ce détail n'était du reste qu'un indice de ses destinées futures ; car, trente ans plus tard, je le retrouvai maire à Doullens, à la satisfaction de tous les habitants de cette petite ville. L'Empereur, qui ne voyait rien de guer-



OFFICIER DU 20^e CHASSEURS, compagnie d'élite.
(1807)

D'après une estampe de Martinet.

rier sur sa figure, dit au colonel qui présentait M. Maille comme ayant été blessé à la charge des houlans :

« Blessé, blessé, ce n'est pas une raison. En a-t-il blessé d'autres, au moins ? »

— Sire, cet officier a fait son devoir. »

Et M. Maille fut décoré. Le colonel présenta aussi l'officier payeur du régiment pour la croix.

Soit que son nom ne prêtât pas à une action d'éclat, — il s'appelait Jeanjean — soit pour tout autre motif, l'Empereur répondit, en avançant le pouce sur l'index :

« Un officier payeur, cela se récompense comme cela. »

Mais le colonel fit observer que, depuis quatre ans, cet officier avait rendu des services réels au régiment, ce qui était vrai ; l'Empereur, pour en finir, dit :

« Cet officier peut-il prendre le commandement d'un peloton ? »

Le colonel l'affirma, ce qui était chose plus que douteuse, et Jeanjean fut décoré. La revue finit par un défilé au galop par escadron, aux cris de : « Vive l'Empereur ! » Après le défilé, l'Empereur donna l'ordre au colonel de faire prendre le pantalon de drap au 1^{er} octobre. Jusque-là nous avons fait la campagne avec le pantalon de coutil.

Nous retournâmes dans nos cantonnements. Dès le commencement de novembre, la paix ayant été signée au mois d'octobre, l'armée commença son mouvement rétrograde. A la même époque, le chef d'escadron Cavroi, sortant des chasseurs à cheval de la Garde, fut nommé colonel au régiment. La brigade revint en Bavière aux environs de Baireuth. Vers la fin de janvier 1810, la nouvelle du divorce de l'Empereur se

répandit dans l'armée. Je dois le dire, au moins autant que je puis en juger par ce que j'ai vu au régiment, cet acte ne fut pas accueilli avec faveur dans l'armée, où le nom de l'impératrice Joséphine jouissait d'une grande popularité. Certes, rien n'était plus vrai que ces paroles de l'Empereur : « Joséphine, tu me gagnes les cœurs, tandis que je gagne les batailles. » Les hommes éclairés reconnaissaient dans le divorce un acte politique et dynastique. Les soldats, en voyant répudier la bonne, la gracieuse, la charitable Joséphine, y trouvaient de l'ingratitude. Le nom de Joséphine est souvent revenu sur leurs lèvres, lors de nos désastres. En parlant de l'Empereur, on les entendait dire :

« Il ne fallait pas qu'il quittât la vieille ; elle lui portait bonheur et à nous aussi. »

Vers le 10 février 1810, le régiment quitta la Bavière pour rentrer en France, et le 1^{er} mars nous étions à Strasbourg. Le général Castex, qui s'y était marié et y demeurait, vint passer la revue du régiment à Kehl, avec le général Colbert. Le corps d'officiers donna un dîner à ces deux généraux, à l'hôtel de la Maison-Rouge, à Strasbourg. C'est de ce jour-là que date ma connaissance avec MM. Bro et de Brack, aides de camp du général Colbert. Le dernier avait dans l'armée le surnom de « M^{lle} de Brack, » non pas qu'il lui manquât rien de viril ; au contraire, il avait la réputation d'un très bon soldat et d'un excellent officier. Mais sa jeunesse, l'extrême blancheur de sa peau, sa chevelure blonde, l'absence de toute moustache et l'élégance de sa taille lui valurent ce surnom.

Il y avait près de quatre ans que nous avions quitté la France, en passant le Rhin à Mayence, lorsque

nous y rentrions par le pont de Strasbourg en 1810. Pendant ces quatre années, j'avais fait la campagne de Prusse en 1806; la campagne d'Eylau en 1807 (où j'avais été blessé et fait prisonnier), enfin la campagne de 1809, dans laquelle j'avais reçu un coup de feu au bras droit. Je puis ajouter, suivant l'expression de l'Empereur, que si j'avais été blessé, j'en avais blessé d'autres. Cependant une modeste épaulette de sous-lieutenant était la récompense de mes sept ans de services. Mais ce temps était une époque d'abnégation. L'ambition était satisfaite, quand on se battait pour faire triompher la patrie de ses ennemis, et pour mériter à la France le titre de *la Grande Nation*. L'Empereur nous récompensait de nos veilles, de nos fatigues, de nos blessures par ces paroles :

« Soldats, je suis content de vous ; vous avez surpassé mon attente. »

En 1810, à peine âgé de vingt-trois ans, j'étais heureux et fier : j'étais officier français !

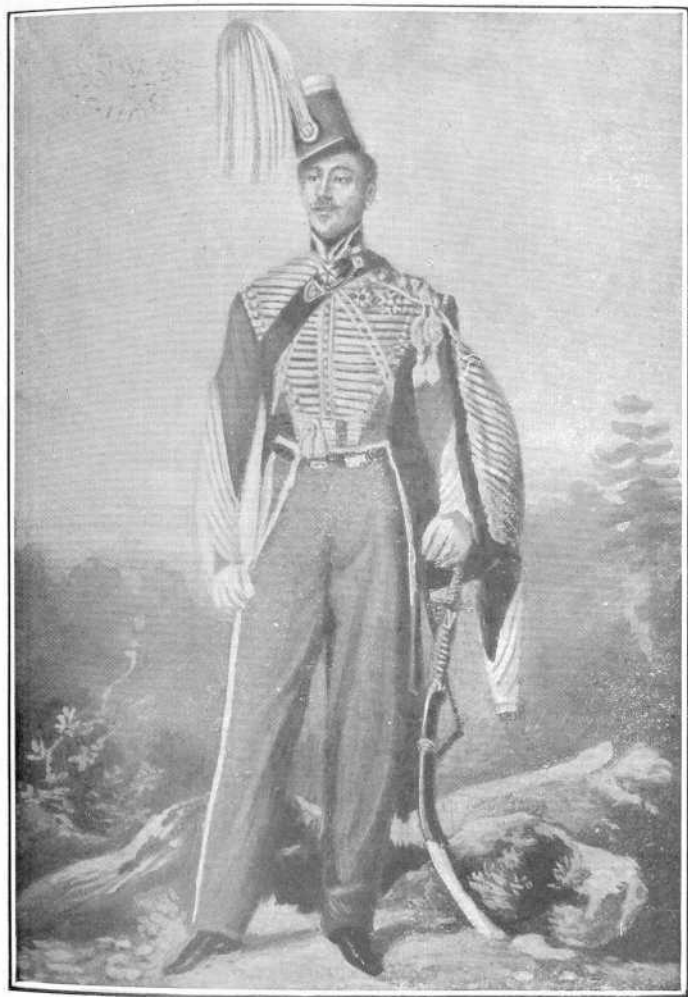
Dans la première semaine du mois de mars, la brigade du général Colbert se mit en route pour être échelonnée en détachements de cinquante cavaliers, commandés par un officier, à chaque relais de poste, de Strasbourg à Compiègne. C'était pour escorter la nouvelle Impératrice, Marie-Louise. J'étais avec mon détachement à Sarrebourg. L'ordre était d'escorter les voitures qui devaient prendre le trot sur la grande route et traverser les villes et les villages au pas, et de laisser approcher le peuple afin qu'il pût voir l'Impératrice. S. E. le prince de Neufchâtel, qui avait épousé solennellement, le 11 mars, à Vienne, au nom de l'Empereur Napoléon, la fille des Césars, comman-

dait la marche du convoi, ayant sous ses ordres le général Lauriston, aide de camp de l'Empereur, qui voyageait dans la voiture du prince. La sixième voiture était celle de l'Impératrice, qui avait près d'elle, à sa gauche, la reine de Naples, sœur de l'Empereur.

Le général Colbert remplissait les fonctions d'écuyer auprès de l'Impératrice; il y avait aussi un chambellan de l'Empereur, qui aurait dû se tenir à la portière de droite de la voiture de l'Impératrice; mais il restait souvent en arrière et paraissait souffrir beaucoup des fatigues du voyage. Cette circonstance me valut une orange que Marie-Louise passa probablement pour lui, mais que je pris de la main de l'auguste personne, qui laissa le fruit dans ma main, n'apercevant pas le chambellan à qui elle le destinait.

Le général avait fait inviter les officiers de la brigade à lui prêter un de leurs chevaux sellé à chaque relais. A Strasbourg, mon domestique lui tint prêt le cheval qui avait appartenu à l'officier des Barkos, et qui était devenu ma propriété depuis l'affaire des houlans. Ce cheval, qui avait courtes oreilles et courte queue, était loin d'être jeune et beau; il avait cependant une allure très agréable pour le cavalier: c'était un petit galop de chasse très régulier, auquel il paraissait avoir été accoutumé de longue date. Arrivé à Blamont, qui était la fin du relais, le général vint me dire que ce cheval l'avait délassé des fatigues de la route, et il me pria de le lui laisser pour faire avec lui encore un relais. J'acquiesçai à la demande du général, je tenais à lui être agréable.

Je venais d'avoir l'occasion de voir parfaitement Marie-Louise; elle me parut être une très belle per-



LE COLONEL DE BRACK
(1830)

sonne, avec une taille des plus élégantes, une figure très fraîche, de belles dents et une fort jolie main, signe certain de la beauté du pied. La reine de Naples, qui l'accompagnait, était alors dans tout l'éclat de son extraordinaire beauté.

Au relais de Blamont, après la harangue inévitable du maire, un villageois à l'air aisé, qui portait un chapeau à trois cornes, s'approcha de la voiture et dit à l'Impératrice, en se découvrant :

« Madame, rendez bien heureux notre grand Empereur, et surtout faites-lui beaucoup d'enfants. »

Puis il termina son allocution en criant : « Vive l'impératrice Marie-Louise et vive l'empereur Napoléon. » Marie-Louise, aux paroles naïves du paysan lorrain, ne put s'empêcher de rire, et se retournant vers la reine de Naples, elle lui dit :

« Voilà un Français qui me paraît bien impatient ! Qu'il attende au moins que je sois épousée. »

Le cortège reprit sa route le soir. Lorsqu'on s'arrêtait pour le coucher, l'Impératrice ne manquait jamais de recevoir une lettre de son auguste époux.

Le général m'avait renvoyé le cheval que je lui avais prêté, avec beaucoup de remerciements. Quelques jours après, je reçus de Lunéville une lettre dans laquelle il me mandait de faire parvenir par la gendarmerie ce même cheval et de lui en marquer le prix. Ce que je m'empressai de faire, en lui répondant que j'en voulais quinze louis de vingt-quatre francs ; j'étais bien aise de m'en débarrasser, vu qu'en France je n'avais droit qu'à une ration. Huit jours après, le général me faisait remettre, non quinze louis, mais trente, prix qu'il avait vendu ce cheval au prince de Neuchâtel, pour chasser à Grosbois. Le général m'écrivit

en outre que jamais de sa vie il n'avait monté une bête d'une allure plus agréable.

Le régiment réuni resta vingt jours à Nancy et partit le 1^{er} mai 1810 pour Nantes. Le 1^{er} juillet, arriva l'ordre de faire partir six cents hommes montés pour l'Espagne, sous les ordres du commandant de Véri-gny, dont je reçus un matin la visite. Il venait me demander si je voulais partir avec lui pour remplir les fonctions d'adjutant-major, l'officier de ce grade étant tombé malade. Je fus très flatté de cette distinction, et je répondis au commandant qu'étant le moins ancien officier du régiment, je ne pouvais remplir ces fonctions qu'en vertu d'un ordre positif, et que même je ne les remplirais qu'après avoir été annoncé officiellement par un ordre du jour au régiment et au détachement qui partait pour l'Espagne. Les choses étant ainsi réglées, je fis achat d'un excellent cheval de guerre, appartenant au commandant Curély, qui restait à Nantes, et je me mis en route le 5 juillet.

Le 5 août, nous entrions en Espagne par Irun ; le 15, nous étions à Vittoria, où nous passâmes dans le 9^e corps, commandé par le comte d'Erlon. Ce général passa la revue des escadrons, fit former le cercle, et nous complimenta en nous disant qu'il connaissait déjà notre régiment, qui avait servi sous ses ordres dans les campagnes de Moreau, et qu'il espérait que nous soutiendrions en Espagne la bonne renommée que nous nous étions faite sous ses yeux au delà du Rhin. Les 600 hommes du 20^e donnaient quatre escadrons complets, et formaient, avec pareil nombre d'hommes et de chevaux des 7^e et 13^e chasseurs, la brigade du général Fournier-Sarlovèze. Le 9^e corps resta un mois dans la Navarre, puis se mit en route

pour Salamanque, où il arriva le 15 septembre. La brigade prit ses cantonnements dans les villes et environs de Salamanque, Toro et Zamora. Le gros major vint nous trouver pour prendre le commandement ; il venait de quitter le dépôt du régiment, qui était depuis cinq ans à Bonn, petite ville sur le Rhin.

A Salamanque, mes fonctions d'adjudant-major me valurent un excellent logement chez la belle marquise dona Rosa de la N..., veuve depuis deux ans d'un colonel espagnol. Semblable aux veuves de tous les pays qui conservent des prétentions, la marquise se faisait donner vingt-cinq ans par sa camériste, à qui je m'étais informé de ce détail. Mais ce petit mensonge — si c'en était un — n'était certes pas nécessaire ; car, quel que fût l'âge de la marquise, elle était une des femmes les plus attrayantes que j'aie jamais vues ; assez petite, mais d'une taille charmante, souple, vive. Quand elle s'abandonnait à danser au son des castagnettes et du tambour de basque, dont elle jouait elle-même, c'était une Espagnole ; quand elle chantait, en s'accompagnant au piano, c'était une Italienne. Elle n'avait pas d'enfants, et vivait seule avec ses domestiques, dans une maison où l'aisance et même le luxe se faisaient remarquer.

C'était un très bon quartier d'hiver, et je m'y trouvais on ne peut mieux. Tous les soirs, je passais une heure ou deux autour du brasero de mon hôtesse. Mais il fallait avoir soin de détourner la conversation de la politique ; car dona Rosa, fière comme une Espagnole, ne supportait pas la contradiction. Enfin j'obtins, et cela fut un grand point, que la politique serait bannie de nos conversations. J'avais certes à traiter un sujet bien autrement agréable avec la charmante marquise...

La ville de Salamanque est à quinze lieues des frontières du Portugal, que le maréchal Masséna, d'après les ordres de l'Empereur, avaient franchies au printemps de 1810. Tout le pays était en pleine insurrection. Les routes étaient interceptées et les cours d'eau débordés. Le 11 février 1811, dans la matinée, le commandant de Vèrigny me fit appeler. Il me donna l'ordre de faire monter à cheval 50 chasseurs et un officier, qui devraient être prêts à midi ; il s'en réservait le commandement. Les hommes ne devaient partir qu'avec leurs armes seulement et sans bagages, car ils devaient revenir dans la journée même de cette course dans les environs de Salamanque. On partit à midi précis.

On avait gardé le secret le plus absolu sur cette expédition ; voici à quelle occasion elle était entreprise.

Un négociant français, M. Magnan, voulant revenir de Ciudad-Rodrigo à Salamanque, avait profité du départ d'un détachement d'infanterie qui s'y rendait, pour se mettre en route avec sa jeune femme. Il avait déjà franchi la première étape et les deux tiers de la seconde, lorsque, pressé par sa compagne qui avait hâte d'arriver, et se croyant d'ailleurs lui-même hors de tout danger, il fit mettre les mules de sa voiture au trot. A peine avait-il fait une lieue, qu'au détour d'un chemin assez boisé, la voiture fut assaillie par une bande de brigands, le pistolet au poing. Toute résistance était inutile. M. Magnan, sa jeune et jolie femme, son domestique, ses mules et la voiture, furent conduits à une demi-lieue dans la forêt.

Les bandits, après avoir dévalisé leurs prisonniers, se disposaient à faire subir aux hommes la mort et à

la malheureuse femme les derniers outrages, lorsque l'espoir d'obtenir une forte rançon suggéra au chef l'idée de proposer à M. Magnan de racheter sa vie et l'honneur de sa femme, contre 10.000 francs comptant en or, qui seraient payés par une de ses connaissances à Salamanque. L'offre fut acceptée avec joie. Le négociant écrivit à un de ses correspondants de payer au porteur du billet la somme exigée. A huit heures du matin, l'un des bandits partit avec le billet, sans armes, une baguette à la main. S'il n'était pas de retour à trois heures de l'après-midi, les prisonniers subiraient leur sort.

M. Magnan avait des fonds chez son correspondant, et il ne doutait pas qu'il ne comptât les 10.000 francs. Les heures passèrent ainsi pour lui, sa femme et le domestique, dans des angoisses terribles. La voiture tombée aux mains des brigands contenait des provisions ; on leur en fit une part.

Le messenger se présenta, muni de sa lettre de crédit, chez celui qui devait l'acquitter. C'était un Français, qui, ainsi que Magnan, suivait l'armée pour y faire des affaires. Cette lettre si laconique, sans date, lui donna des soupçons. Il questionna l'Espagnol, qui, ne parlant pas français, ne disait autre chose que *dinéro*, en faisant signe de l'index et du pouce. Le négociant envoya chercher son voisin, le commandant de Vérigny, et lui fit part de son embarras. Celui-ci fit immédiatement arrêter l'Espagnol et le somma de dire la vérité, sous peine d'être pendu à l'instant. Et des chasseurs se disposèrent à exécuter l'ordre de leur chef. Le bandit, aussitôt, avoua tout ; il fit connaître le danger que couraient les prisonniers, si l'on n'arrivait pas à leur secours à trois heures

après midi. Il s'offrit à conduire les Français à l'endroit de la forêt où les malheureux attendaient leur sort, en passant par des chemins détournés, de manière à surprendre la bande.

« Si tu tiens parole en guidant notre marche, dit le commandant, je te promets la vie, la liberté et de l'argent. »

Le détachement partit donc à midi. L'Espagnol était sur un cheval de troupe, tenu de chaque côté par deux chasseurs, qui avaient l'ordre de le tuer s'il faisait mine de se dérober. On marchait depuis quelque temps, lorsque le bandit fit signe d'arrêter un Espagnol qui passait sur la route. C'était un éclaireur de la bande ; il fut aussitôt saisi. Il dit au commandant que, pour surprendre les autres, il fallait prendre un sentier à lui connu, et qu'il s'offrait à le conduire. Le commandant accepta, en annonçant aux deux guides qu'en cas d'embûches, ils seraient immédiatement mis à mort.

Le détachement pénétra dans la forêt, et après avoir marché dans le plus grand silence pendant dix minutes environ, il tomba inopinément sur la bande. Il était temps ! le chef des brigands, qui commençait à s'inquiéter, disait à Magnan, en lui montrant l'heure à sa propre montre, dont il s'était emparé :

« Il est trois heures ! Si dans un quart d'heure, que je veux bien encore vous accorder, mon messenger n'est pas de retour avec les 10.000 francs en or, vous pouvez, vous et votre domestique, recommander votre âme à Dieu... Quant à votre charmante femme, que les pleurs rendent plus charmante encore, son sort aussi, quoique différent du vôtre, est décidé ! »

La Providence ne permit pas que le crime se con-

sommât. Avant le terme fatal, le commandant de Vèrigny et sa troupe arrivaient et faisaient feu sur les brigands, sans leur donner le temps de saisir leurs armes. Un grand nombre furent tués ou blessés ; les autres se jetèrent à genoux, les mains jointes, pour implorer leur grâce.

M. de Vèrigny s'empessa de détacher les liens avec lesquels les bandits avaient garrotté les prisonniers, en commençant galamment par la dame, qui était plus morte que vive. Les voyageurs reçurent tout ce qui leur avait été pris, ce qui permit à Magnan de donner cinq onces d'or à chacun des deux larrons qui avaient si heureusement guidé la troupe dans cette expédition. Le commandant leur rendit la liberté en les exhortant à vivre plus honnêtement. On se remit en route pour Salamanque. Les morts, dont était le chef de la bande, restèrent sur place. Neuf blessés et le reste des brigands furent garrottés et mis sur deux charrettes réquisitionnées sur la route. Ils furent, en arrivant, livrés à la justice espagnole, qui ne tarda pas à les envoyer figurer à diverses potences au dehors de la ville, où l'on a l'habitude de suspendre, bien contre leur gré, messieurs les voleurs de grand chemin pris en flagrant délit.

Cette affaire, si habilement et si heureusement conduite, fit beaucoup d'honneur au commandant de Vèrigny, qui en fut bien agréablement récompensé, assurait-on, par la très vive reconnaissance de la jeune et jolie dame qu'il avait si miraculeusement sauvée des mains de ces bandits peu scrupuleux.

M. de Vèrigny était un officier de la plus grande distinction. Il n'avait que vingt-huit ans, il était d'une taille de cinq pieds quatre pouces. Sa tête était fort

belle, et l'expression toute militaire de sa physionomie était rehaussée encore par de superbes moustaches. Élégant dans toute sa personne, il avait de plus une conversation fort originale et des plus amusantes. Bref, c'était un homme aimable. Je vais citer de lui un trait qui fait honneur à la délicatesse de ses sentiments. A la formation de la Légion d'honneur, il était capitaine au 6^e régiment de hussards ; il fut nommé chevalier. Quelques mois plus tard, arrivant dans sa famille en congé de semestre, il y rencontra son frère aîné, M. de La Chasse de Vérigny, capitaine dans l'arme du génie. Tout de suite le capitaine de hussards détacha sa décoration et la mit dans un tiroir de son secrétaire, en annonçant à sa famille que, pendant tout le temps qu'il aurait le bonheur de passer avec son frère, il se priverait de porter une décoration qu'il devait à son bonheur, et qui le distinguait de lui. Il tint parole, malgré les plus vives instances de ce frère, qui était bien plus fier que jaloux de la croix de son jeune frère. J'ai vu ces deux frères à l'armée de Portugal. C'était un beau modèle de fraternité.

Mes fonctions d'adjudant-major me causèrent un désagrément avec un lieutenant du 20^e, qui était probablement jaloux que le choix de nos chefs m'eût préféré à lui. Toutes les fois que je me trouvais de service avec lui, il affectait de négliger ses devoirs. Un jour, je le prévins qu'il eût à arriver au commencement de l'appel, et non à la fin, comme il le faisait. Il ne tint aucun compte de mon avertissement ; et, n'étant pas arrivé à l'heure pour conduire sa compagnie au fourrage, j'en prévins le commandant, sans lui laisser ignorer l'autre fait. M. Hymonet se vit infliger quatre jours d'arrêts. Ses quatre jours expirés, cet officier

vint chez moi m'en faire des reproches, qui nous conduisirent sur le terrain. Il avait choisi le sabre.

Nous ne fûmes pas plutôt en garde que, parant tierce, je fis voler la lame de son sabre en éclats. Il n'y avait pas de riposte à faire avec un homme désarmé ; aussi lui dis-je :

« Dans une heure, je vous attends sur le même terrain.

— Oui, me répondit-il, j'y serai et j'apporterai des armes qui ne casseront point. »

J'allai déjeuner avec mon témoin. A dix heures, nous étions de nouveau en présence. C'étaient des fleurets démouchetés que le lieutenant Hymonet avait apportés. Ils ne lui portèrent pas bonheur, car, sur la riposte d'un coup de seconde, se sentant frappé, il s'écria :

« Je suis touché ! »

Nous nous empressâmes de lui prodiguer nos soins. Il en fut quitte pour garder un mois la chambre ; ce qui lui fit faire la réflexion qu'il valait mieux être exact à son service que de m'appeler en duel. Ce n'était cependant pas un méchant homme ; c'était ce qu'on appelle, en terme militaire, un ferrailleur. Il avait toujours la main sur la hanche. Sans éducation, le caractère acariâtre et querelleur, il s'attirait journellement des affaires ou de mauvais compliments, tels que celui-ci, par exemple. Quelques mois après notre duel, un officier du régiment, à table, en déjeunant, se vantait, mais en termes mesurés, d'une affaire qu'il avait eue avec une bande de guérillas. Hymonet, sans la moindre provocation, lui demanda brusquement :

« Depuis quand fais-tu le crâne ?

— Depuis que tu as cessé de l'être, » répondit l'autre, qui eut tous les rieurs de son côté.

Une autre fois, à Zamora, il passait sous mes fenêtres avec un autre officier. Je présentai — avec raison — qu'il portait des armes, cachées sous son manteau.

« Où allez-vous de si bon matin, Hymonet ? lui dis-je.

— Je vais expédier une vieille polissonne de pratique (c'était son langage habituel).

— Laquelle ?

— Fage. »

C'était un officier du 13^e, très brave et fort adroit sur les armes.

« Mais, mon cher, lui dis-je, prenez garde ; elle est mauvaise, votre pratique.

— Que veux-tu ? bonne ou mauvaise, il faut tout faire. »

Un barbier n'aurait pas mieux dit, et avec aussi peu d'émotion en parlant de sa clientèle. Une heure s'était à peine écoulée que le lieutenant Hymonet repassait avec son bras en écharpe ; il venait de recevoir un coup de manchette. Le malheur le suivait toujours en duel ; aussi ses camarades lui donnaient-ils le nom de « facile » (sous-entendu : à tuer). Il était réellement très brave, mais il ne savait se servir de son sabre que pour le faire voltiger au hasard, à droite et à gauche. Il ne comprenait pas que la ligne droite est la plus courte, et avec son jeu ouvert il ne manquait jamais d'être touché le premier. Cela ne le décourageait nullement ; il changeait d'armes, et le malheur le suivait toujours.

Il prédisait à ses camarades qu'il ne tarderait pas à être capitaine, parce que, disait-il, sa sœur, la belle limonadière du café Feydau, se donnait beaucoup de

« mouvement » pour lui. Sa sœur dut, en effet, se donner beaucoup de « mouvement », car il fut nommé, et il était revêtu de ce grade lorsqu'il succomba dans un dernier duel. Voici dans quelle circonstance : en 1823, pendant la guerre d'Espagne, un capitaine de son régiment, M. Delpech, fut mis à l'ordre du jour pour sa belle conduite dans une affaire contre l'ennemi. C'en fut assez pour le capitaine Hymonet. Il soutint que c'était lui qui devait être mentionné. Cette prétention, qui n'était pas admissible, d'après les officiers présents à l'affaire et juges compétents, donna lieu à une rencontre que le capitaine Hymonet provoqua. Le choix des armes appartint à son adversaire, qui prit le pistolet. Les combattants furent placés à vingt pas. Le sort fut fatal à Hymonet. Le premier coup de pistolet tiré par son adversaire l'étendit sur le terrain. Ne pouvant plus se servir de son arme pour riposter, il la laissa tomber, et portant la main sur le côté gauche, où la balle avait frappé, il s'écria :

« C'est fini! c'est fini! Voilà le bouquet! Adieu, mauvaise pratique! »

Telles furent ses dernières paroles.

Une matinée de l'hiver 1811, passant sous les arcades de la place, je rencontrai un de mes amis, M. V... Je l'avais vu à Ausgbourg, au commencement de la campagne de 1809, sortant de l'École polytechnique, et alors lieutenant d'artillerie. Je le revoyais, deux ans plus tard, portant l'uniforme d'aide de camp, avec l'épaulette de capitaine et décoré de la croix de la légion d'honneur.

« Apprenez-moi donc, mon cher V..., lui dis-je, comment vous avez fait pour abandonner l'artillerie, à laquelle vous étiez si fier d'appartenir.

— C'est, me dit-il, la reconnaissance qui m'y a décidé. Mais c'est un peu long à raconter. Si vous n'avez pas déjeuné, entrons chez Mariquitta, la belle limonadière, et en prenant une tasse de chocolat, qu'elle fait si bien, je répondrai à votre question. »

J'acceptai avec plaisir, et nous voilà installés chez Mariquitta, qui, outre le chocolat qu'elle faisait elle-même, vendait aussi d'excellente pâtisserie, dont mon ami était presque aussi friand que de la belle limonadière. Voici ce qu'il me raconta :

« Vous n'avez pas oublié sans doute, mon cher Parquin, la belle affaire de la division Claparède, à la bataille d'Ebersberg. Dans cette journée, 7.000 Français soutinrent le choc de 37.000 Autrichiens, leur prirent 6.000 hommes, 30 pièces de canon et 300 voitures. C'est dans cette brigade d'avant-garde du général Cœhorn que se trouvait le bataillon de tirailleurs corses, surnommés dans l'armée les *Cousins de l'Empereur*. Ils prirent au pas de course le pont de la Traun, de deux cents toises de long. Il est inutile de dire que ces braves Corses perdirent énormément de monde.

« L'Empereur, le lendemain de l'affaire, passa la revue de la division et distribua des récompenses aux troupes. Le général Claparède me présenta à Sa Majesté et lui dit que j'étais l'officier dont les 6 pièces d'artillerie, dans un poste dominant le pont, avaient causé un mal énorme à l'ennemi et protégé efficacement le passage du pont à la division. L'Empereur voulut bien me nommer capitaine. Vous pensez bien, mon cher Parquin, que ce n'était pas là l'objet de mon ambition, car l'avancement ne pouvait m'échapper dans cette belle campagne. Aussi, suivant pas à pas

le général pendant la revue, je le suppliai de demander à l'Empereur la décoration pour moi. Le général eut la bonté d'en faire la demande en ces termes :

« Sire, voilà un officier que vous venez de faire capitaine. Il ne se trouve pas heureux. Il préfère la croix d'honneur. »

L'Empereur se retourna vivement vers moi et, me toisant de son regard d'aigle, me dit :

« Jeune homme, tu demandes la décoration, et tu n'as pas encore de barbe!

— C'est vrai, Sire, dis-je sans me déconcerter. Mais ce n'était pas une paire de moustaches qui commandait ma batterie hier. »

L'Empereur fut content d'une réponse qui le fit sourire. Il me décora sur-le-champ, et me laissa le grade de capitaine qu'il m'avait conféré quelques minutes auparavant. Le général, après la campagne, me demanda si je servais avec plaisir comme aide de camp. La reconnaissance dicta ma réponse, et je vins en Espagne, où le général Clarapède eut une division à commander dans le 9^e corps. »

Je fis compliment au capitaine V... sur son aplomb et sur sa présence d'esprit, et je me promis bien de l'imiter, si jamais l'occasion s'en présentait. Elle se présenta en effet, plus tard.

Le capitaine V... venait de quitter la belle Mari-quitta, avec qui il paraissait au mieux, et nous allions sortir du café, lorsque je fis remarquer à mon ami, sous les arcades, deux soldats d'infanterie qui avaient une conversation fort animée. La curiosité nous fit ouvrir la fenêtre et nous entendîmes les paroles suivantes :

« Quoi! disait un des fantassins à son camarade

qui fouillait dans son sac, déjà plus rien dans la grenouille? Je croyais que nous avions encore de l'argent.

— Tu sais bien, répondit l'autre, que le dernier morceau qui a été échangé chez l'orfèvre n'a rapporté qu'une once, et nous l'avons dépensé depuis la ville de Coïmbre, en Portugal, jusqu'ici.

— Eh bien, il ne manque pas d'orfèvres à Salamanque, continua le premier soldat; il ne sont pas inventés pour le roi de Prusse, j'imagine. Tiens, en voici un sous les arcades. Fais-lui expédier un morceau du Sauveur. »

Et dans ce moment, celui qui portait le sac dégagea d'un morceau de toile qui l'enveloppait un Christ en or de la longueur de six pouces, et qui déjà avait été amputé du bras droit. Immédiatement les deux fantassins entrèrent chez l'orfèvre, pour se faire une ressource en vendant un morceau du Sauveur, suivant leur expression, en attendant qu'ils eussent à rendre compte, dans un autre monde, du sacrilège fait dans celui-ci. Nous nous séparâmes bientôt, mon ami et moi. Il partait le lendemain pour rejoindre l'armée de Portugal.

Il y avait plus de six mois que je logeais chez la marquise dona Rosa de la N..., et j'avais mis mon temps à profit, car j'étais devenu enfin le sigisbée de cette piquante Espagnole. La première semaine, elle avait refusé de recevoir mes visites, et je n'avais eu d'autres échanges de civilités avec elle que l'envoi de mes cartes; mais je ne tardai pas à lui écrire un billet. J'employai la clef d'or pour faire jaser la femme de chambre qui me servait tous les matins le chocolat, et j'appris que sa maîtresse guettait, derrière les

rideaux de sa fenêtre, quand je montais à cheval ou quand j'en descendais pour rentrer au logis. Cela me donna de la confiance et m'enhardit au point de lui demander à jouir une heure par jour de sa société, ce qui me fut accordé. Et ensuite, comme on le pense bien, je n'en restai pas là. Je demandai davantage. Bref, j'étais heureux, très heureux.

Ce fut alors que je reçus l'ordre de faire préparer pour le jour suivant un détachement de 200 chasseurs, pris, en parties égales, dans les escadrons des 7^e, 13^e et 20^e chasseurs, pour une excursion dans le royaume de Léon, sous les ordres du commandant de Vérigny, que j'accompagnais. Une première course contre les guérillas, qui se montraient partout depuis quelque temps, devait durer dix jours, et nous devions revenir faire séjour à Salamanque. La seconde course devait être de la même durée, et nous devions nous reposer dans la ville de Toro ; enfin la troisième nous menait à Zamora. Lorsque j'annonçai mon départ pour le lendemain à la marquise, elle eut l'extrême bonté de me retenir à souper avec elle. Le repas se ressentit de la circonstance, il ne fut pas gai. Mais lorsque j'assurai à la marquise que dans dix jours je la reverrais, sa gaiété naturelle revint peu à peu. Cependant elle ne consentit pas à faire de la musique, malgré mes très vives prières.

Le lendemain, à six heures, j'étais à cheval, et je me rendis sur la place, où je trouvai tout le monde à son poste. Nous nous mîmes en route au pas dans la direction de Toro. Comme je marchais à côté du commandant de Vérigny, il me dit :

« Adjudant-major, lorsque nous aurons fait halte à la moitié de l'étape, vous partirez en avant avec un

officier et 50 hommes, et vous précédez ma marche en formant mon avant-garde. Vous vous informerez auprès des alcades des villages si on a aperçu dans le pays des bandes de guérillas. En quittant ces villages, vous me ferez parvenir les renseignements que vous aurez reçus, en me laissant un avis chez l'alcade sous sa responsabilité. Lorsque notre marche aura été de sept ou huit lieues, nous nous arrêterons dans le dernier village sur notre route pour y passer la nuit, mais toujours au bivouac, afin de n'être pas surpris. Vous placerez votre détachement en grand'garde sur la place de l'église et vous établirez vos vedettes tout autour du hameau. Vous commanderez dans la meilleure hôtellerie de l'endroit, au compte de l'alcade, dix couverts pour le repas de MM. les officiers. Les vivres seront fournis pour les hommes et les chevaux par le village, à raison de double ration en tout genre. Vous mettrez à l'ordre qu'il est expressément défendu aux sous-officiers et aux chasseurs de rien exiger des habitants, leurs rations devant leur suffire.

« J'ai l'ordre du général Fournier de parcourir en tous sens la province de Léon, de faire un vrai métier de partisan ; je suis parfaitement libre de mes mouvements ; je peux marcher dans telle direction qu'il me paraîtra convenable, faire la route la nuit plutôt que le jour, afin de surprendre l'ennemi. Dans le métier que nous faisons, il faut de la célérité ; aussi n'y aura-t-il que deux sonneries : la première pour monter à cheval, la seconde pour en descendre. »

Nous marchâmes neuf jours sans rencontrer de guérillas. Ce n'était pas qu'il en manquât, mais la population les prévenait de notre arrivée, et comme leur rôle n'était pas de combattre des forces avec lesquelles



LE GÉNÉRAL BRUYÈRE
(1771-1813)

il y avait presque certitude d'être battu, ils ne se laissaient pas atteindre. Cependant, le dixième jour, à notre entrée à Salamanque, au gué de la Tormes, à trois lieues au-dessus de la ville, je tombai inopinément sur la bande commandée par El Pastor, dont la moitié de la troupe était déjà au delà de la rivière. Ce qui restait ne tint pas contre nos chasseurs, qui les chargèrent vigoureusement. On leur tua quelques hommes, d'autres se noyèrent, et une dizaine furent faits prisonniers, portant le numéro du régiment sur la figure, ce qui veut dire que nos sabres s'y étaient posés. Quelque facile que fût cette victoire, le commandant Vérigny fut flatté de ne pas rentrer à Salamanque sans résultats. Notre retour fut presque triomphal.

Le commandant, avant de nous séparer, donna les ordres pour le départ du surlendemain. Puis il alla rendre compte au général, et moi je m'empressai de rejoindre l'hôtel de ma marquise. Lorsque j'arrivai à sa porte, avant de mettre pied à terre, je regardai à sa fenêtre : mais ce fut en vain, le rideau ne s'agitait pas ; je présimai qu'elle était sortie. Je fus bientôt détrompé ; elle était dans ses appartements, et quand je me présentai, sa fidèle femme de chambre me dit que la marquise voulait être seule. « Quel caprice ! » dis-je en moi-même. Je n'insistai pas, et j'allai en ville prendre de la distraction et dîner chez le commandant, qui avait eu la bonté de m'inviter. Je rentrai tard au logis, et quand je fus seul dans ma chambre, je voulus me rendre chez la marquise par une porte de son appartement, qui n'était ouverte que pour moi. La clef en était retirée. Je ne crus pas d'abord que c'était à dessein. Je me couchai, remettant au lendemain à

provoquer une explication sur une conduite aussi étrange.

Je n'eus pas plutôt vu sa femme de chambre, dans la matinée, que je la chargeai d'un billet pour sa maîtresse. Un instant après, je reçus une invitation à souper.

Je m'y rendis avec empressement. Je saluai la marquise avec une politesse plus réservée que ne le comportaient nos relations, paraissant l'interroger des yeux et lui demander les raisons d'une réception aussi froide. Pendant tout le souper, elle ne parla que de choses indifférentes, sans faire la moindre allusion à mon voyage. J'étais de plus en plus piqué. Cependant je me contins. Mais quand nous fûmes débarrassés des domestiques, que nous fûmes seuls enfin, j'abordai franchement la question :

« M'expliquerez-vous, madame, la conduite au moins extraordinaire que vous tenez avec moi ? J'ai hâte de me disculper, si je suis coupable envers vous.

— Quoi ! reprit-elle, vous pensiez que je pouvais vous admettre près de moi, tout couvert encore du sang de mes compatriotes ?

— D'abord, je suis innocent de ce dont vous m'accusez ; car les Espagnols, qui nous mettent à mort sans pitié quand nous tombons entre leurs mains, ont été faits prisonniers par moi, et je n'ai pas usé de représailles envers eux. Tout le monde a pu les voir entrer en ville. »

Elle paraissait se radoucir un peu en m'écoutant, mais j'eus la maladresse d'ajouter :

« Mais, belle marquise, vous êtes donc bien patriote ! »

A ces mots, dona Rosa saisit un petit poignard

qu'elle portait toujours, et me l'appliquant sur la poitrine, elle prononça ces paroles avec une telle énergie qu'elles vibrent encore à mon oreille :

« Si je suis patriote!... Charles, je vous aime bien, trop, beaucoup trop, car mon devoir me le défend... Mais, si pour délivrer mon pays de la présence des étrangers, il ne fallait que vous plonger cette lame dans le cœur, vous ne mourriez jamais que de ma main! »

Puis elle s'empressa d'ajouter :

« Vous me rendrez la justice de croire que je ne vous survivrais pas.

— Je vous aime beaucoup mieux, marquise, avec vos castagnettes et votre tambour de basque. Cessez donc de jouer la tragédie et de sortir de votre rôle de femme. »

J'avais à peine achevé que la marquise tomba dans une telle attaque de nerfs que je dus appeler ses gens. Les larmes, qui vinrent heureusement, la soulagèrent. Le médecin ne voulut pas la saigner, car elle venait de dîner. Il fit coucher mon enthousiaste, et lui prescrivit des calmants. Et moi, je sortis du logis, encore tout ému, et j'allai prendre l'air. Je rentrai de bonne heure. Je m'informai de la santé de la marquise ; on m'apprit qu'elle allait fort bien et qu'elle s'était levée dans la soirée.

Je me mis à lire, pour attendre l'heure à laquelle j'avais l'habitude de me présenter à la porte de sa chambre. Je fus désappointé de nouveau, la porte était fermée!... Je fis demi-tour sur les deux talons, et j'en pris mon parti comme d'un congé définitif qui m'était donné en bonnes formes. Le lendemain, en quittant son hôtel, je fis remettre à la marquise une

lettre où je la remerciais de l'hospitalité qu'elle m'avait donnée, l'engageant pour l'avenir à disposer de son logement. Dehors, je jetai machinalement, comme dans des temps plus heureux, un coup d'œil à la fenêtre de dona Rosa. Je fus fort surpris de l'apercevoir, quoiqu'il fit à peine jour, derrière son rideau dont elle soulevait un des bords. Je lui adressai un sourire de regret, puis je mis mon cheval au galop. Je disparus ainsi pour toujours de ses yeux.

GÉRARD



FRÉDÉRIC-AUGUSTE 1^{er}
(1750-1827)
ROI DE SAXE

CHAPITRE VII

El Pastor, chef de guérillas.

Querelle des généraux Poinso et Fournier.

Échange de bouteilles avec les officiers anglais.

L'argent de l'alcade.

Un coup de pistolet qui fait sauter six dents.

Duel avec le payeur divisionnaire.

Le détachement se mit en route de nouveau dans la direction de Valladolid. Nous faisons toujours le métier de partisans, et l'ennemi était constamment prévenu de notre marche. Cependant, un jour, avant d'arriver à la Neva del Rey, nous eûmes un engagement avec la bande de Lampessinado, que nous mîmes en déroute; on fit quelques prisonniers. Ils furent passés par les armes; car nous avons trouvé sur notre route plusieurs de nos fantassins pendus. L'infanterie française, en Espagne, était d'une confiance qui lui était souvent funeste. Un jour, comme quelques soldats étaient restés en arrière des leurs et même de la cavalerie d'arrière-garde, je leur en fis le reproche, disant :

« Mais si, éloignés des autres comme vous l'êtes, une bande de guérillas survenait, que feriez vous ? »

Ils me répondirent gravement :

« Mon lieutenant, nous formerions le carré. »

Ils étaient trois !

Le détachement s'arrêta un jour dans ce village. Nous y étions fort bien ; les fourrages y abondaient et l'hôtellerie était bonne. On nous y donna, pour nous servir, une espèce de Figaro, qui nous parut fort intelligent, au point que le commandant Vérigny le prit en affection, et lui fit boire du vin chaud à plusieurs reprises, après souper, en fumant les cigarettes qu'il faisait très bien. Il nous jouait du tambour de basque, dansait, chantait des chansons espagnoles, qui n'étaient pas bien pour nous, mais encore plus mal pour l'épouse de leur ancien roi Charles IV. Nous le prenions pour le fils du maître de l'hôtellerie. Il resta jusqu'à minuit. Il disparut alors ; nous le crûmes couché. Quant à nous, comme nous partions à la pointe du jour, nous passâmes la nuit à table, à boire du vin chaud. C'était, du reste, notre habitude pendant ces courses de dix jours.

A cinq heures du matin, le lendemain, en sortant du village, je fus étonné de voir un berger au milieu de son troupeau, qui me faisait signe d'aller à lui. Je quittai la tête de mon détachement et partis au galop pour l'atteindre. Je l'eus bientôt rejoint. Il venait de tirer une lettre de dessous sa blouse ; il me la présenta. Je fus étonné de voir, en français, au dos de la lettre, l'adresse suivante :

« A monsieur l'adjudant-major, pour être remis à monsieur le commandant de Vérigny, chef de partisans de l'armée française. »

Pensant que cette lettre concernait le service, je l'ouvris. Voici ce qu'elle contenait :

« Commandant,

« Moi, El Pastor, avec la troupe duquel vous avez eu un engagement assez sérieux au passage de la Tormes, j'ai désiré vous connaître, touché de la générosité que vous avez eue de me faire des prisonniers, qui, soit dit en passant, se sont déjà échappés des prisons de Salamanque et m'ont rejoint. Je me suis déguisé, pouvant compter sur la fidélité du maître de l'hôtellerie chez lequel vous avez passé hier la journée et la nuit. J'ai voulu vous connaître, dis-je, et voir de mes yeux : 1° de quelle manière vous vous gardiez ; 2° quel genre de vie vous meniez. Sur le premier point, je vous fais mon compliment. Vous vous tenez de manière à ne pas laisser prise sur vous. Croyez bien que sans cela, le Figaro qui vous servait hier à table, et qui n'était autre que moi, serait venu vous surprendre avec sa troupe au milieu de la nuit. Quant à votre manière de vivre et de passer le temps, je vous en félicite de tout cœur : vous êtes de vrais carajos (diables), qui savez vivre comme vous savez vous battre. Et comme il m'en coûte de me mesurer avec des hommes que j'estime, je vais aller dans une autre province chercher d'autres adversaires que vous.

« Je vous souhaite bonne santé et bonne chance. Je vous salue.

« EL PASTOR, chef de partisans. »

Je continuai ma route après avoir donné une piécette (un franc) au berger, et je remis, à la halte, cette lettre au commandant ; je lui dis que j'en avais pris connaissance, croyant y trouver un renseignement

concernant le service. M. de Vérigny m'approuva. Nous ne pûmes nous empêcher d'admirer la hardiesse de ce chef espagnol, tout en rendant justice à la loyauté du maître de l'hôtellerie, qui s'était mis dans le cas de payer une forte amende pour ne pas nous avoir prévenus. Le commandant me dit de ne parler de cette lettre à personne, car le général Fournier ne manquerait pas, s'il le savait, d'exiger une somme considérable de cet hôtelier. Je rappellerai, à cette occasion, le dicton suivant du soldat français, qui ne se gênait pas pour le transcrire en gros caractères sur les murs :

« Guerre d'Espagne !... la mort du soldat, la ruine des officiers, la fortune des généraux ! »

Nous venions de faire la deuxième halte à Valladolid, et, le surlendemain, nous nous remîmes en campagne. Au milieu de la journée, marchant à la tête de mon détachement, je dominais du haut de mon cheval le mur d'une maison incendiée. Je fus frappé d'étonnement en voyant scintiller au soleil, avec une intensité extraordinaire, un objet luisant. Je donnai l'ordre à mon trompette de voir ce que cela pouvait être. Le trompette s'approcha, et me cria :

« Adjudant-major, ce sont des chevaux de brigands, sellés et armés. »

Aussitôt je détachai vingt-cinq hommes pour entourer la mesure et la fouiller. Nous aperçûmes effectivement deux chevaux tels que le trompette les avait indiqués. Ils étaient attachés à un pieu et mangeaient de l'orge étendue sur un manteau. Les pistolets, qui n'étaient autres que des pistolets français, étaient dans les fontes. Des lances étaient pendues à la pomme de chaque selle. Il était donc visible que les

cavaliers ne pouvaient être loin : cependant on ne voyait personne. L'idée me vint de faire monter mon cheval sur une colline, qui fut promptement gravie. De là je découvris deux hommes à pied, à travers champs, dans la direction de la forêt. Je fis courir après eux. Quand ils ne furent plus qu'à cent pas des cavaliers, ils s'arrêtèrent tout essoufflés et furent pris. A l'arrivée du commandant avec la colonne, je lui remis les prisonniers.

En questionnant les deux hommes, on sut qu'ils appartenaient à la bande d'un curé, moine défroqué, homme implacable, qui interceptait la route entre Valladolid et Salamanque : il pendait ses prisonniers à des potences qu'il plaçait exprès sur la route. Il poussait la cruauté jusqu'à ouvrir le ventre des femmes qui tombaient en son pouvoir ; tel venait d'être le sort d'une malheureuse cantinière prise par lui quelques jours avant notre passage par Valladolid. Si notre marche eût été dans la direction de cette ville, nul doute que la vue de ces brigands n'eût exaspéré la garnison et que leur mort ne s'en fût suivie. Mais le commandant était résolu à les ramener à Zamora, la brigade s'étant portée aux environs de cette ville. Ils allaient donc avoir la vie sauve, s'il n'eût ordonné de les fouiller. L'un d'eux, qui paraissait être un officier, et qui avait un coup de sabre de fraîche date sur la figure, se trouva nanti d'un portefeuille contenant une reconnaissance sur papier bleu, et écrite en français, pour la poste à Valladolid.

Ce portefeuille avait appartenu à un officier français dont nous avons vu le cadavre étendu sur la route. Leur procès ne fut pas long. Le commandant les fit placer en face du mur de la mesure. Un peloton prit

les armes, et ils furent fusillés, après avoir fait le signe de la croix et prononcé ces paroles :

« Mourir pour Dieu, mourir pour la patrie, c'est la mort de tout Espagnol. »

Cet acte de représailles accompli, nous nous remîmes en route. La veille de notre arrivée à Zamora, un officier et vingt-cinq chasseurs vinrent se réunir à nous dans la ville de Toro. L'officier, qui était du 7^e chasseurs, apporta une lettre du général Fournier au commandant de Vérigny. Le général lui ordonnait d'aller sur la gauche, à un bac établi sur le Douro, d'y arriver avant le jour, et d'y saisir une bande d'individus, ainsi que leurs mulets, qui devaient effectuer le passage du bac, et toutes les marchandises et denrées coloniales qu'ils passaient en contrebande, venant des frontières du Portugal pour entrer en Espagne.

L'ordre fut exécuté tel qu'il était prescrit. Les lieux étaient si bien indiqués, nos dispositions furent si bien prises, qu'il ne nous échappa rien, ni en hommes, ni en marchandises.

Contrebandiers, mulets, denrées coloniales, tout fut conduit à Zamora, excepté quelques adroits muletiers qui parvinrent à s'échapper en route. Le commandant de Vérigny profita de l'incident pour distribuer les mulets des fugitifs aux officiers de son détachement. Ce fut le seul dédommagement de notre campagne d'un mois. Excepté les mulets, tout le convoi fut remis entre les mains du général Fournier, qui en fit... ce qu'il voulut : nous n'avions pas à lui demander des comptes à cet égard.

Il y avait quinze jours que nous étions de retour, lorsque, dînant un dimanche chez le général Fournier avec le commandant de Vérigny, nous fûmes témoins

d'une scène singulière ; pour bien l'expliquer, il faut me reporter à son origine.

Le brave général Poinsot qui, se trouvant sous les ordres de Dupont, à Baylen, n'avait point voulu capituler et avait réussi à regagner Madrid avec deux escadrons de cuirassiers précédés d'un bataillon de marins de la Garde, le général Poinsot commandait la place de Toro, à sept lieues de Zamora. Le général Fournier, lui rendant visite, le trouva alité, malade. Il s'informa de sa santé et aperçut sur la cheminée deux piles chacune de vingt pièces d'or : c'étaient des onces d'Espagne. Il en mit sans façon une pile dans sa poche, en disant :

« Comme il est probable, mon cher collègue, que ce ne sont pas vos fermiers de France qui vous payent en pareille monnaie, et comme je suis le général commandant la cavalerie dans cette province, il est juste que je partage avec vous. J'ai fait ma part, et je m'en vais. Bonsoir, et meilleure santé. » Et le général Fournier, qui avait son cheval et son escorte à la porte, partit au galop et rentra à Zamora.

Le général Poinsot, tout déconcerté, se promit bien, dès qu'il serait guéri, d'aller à Zamora, pour y avoir raison de son collègue et lui reprendre ce qui lui appartenait. Le dimanche dont je parle, il y était arrivé dans la matinée. J'ignore ce qui se passa entre les deux généraux. Mais, le soir, lorsque nous étions à dîner chez le général Fournier, comme je l'ai déjà dit, le général Poinsot entra dans la salle à manger sans se faire annoncer, et lui dit :

« Vous voulez donc me faire assassiner sur la route par les guérillas, en donnant l'ordre à l'escorte de votre brigade de ne pas m'accompagner à mon retour à Toro ? »

Et comme le général Fournier prenait la chose en riant, ce qui exaspérait encore plus son collègue, celui-ci l'apostropha de cette manière :

« Général Fournier, je sais qu'à quinze pas vous mouchez une bougie avec une balle de pistolet ; mais moi, je vous donnerai un coup d'épée à la hauteur du quatrième bouton de votre uniforme. Car c'est là que je mouche les insolents de votre espèce. »

Et il sortit en disant :

« A demain ! »

Quand il fut dehors, le général Fournier nous dit : « En voilà un, par exemple, qui est bien mal nommé, car il est *sot de tous points*... Commandant, vous me ferez le plaisir d'aller prendre, ce soir, l'heure du général Poinot, puisque c'est son nom, et de me servir de témoin demain. »

Le lendemain, le commandant parvint à éviter ce duel, qui eût été d'un très mauvais exemple pour l'armée. Il arrangea aussi l'affaire des onces d'or : le général Fournier donna en échange un vieux cheval gris de ses écuries, qui avait appartenu, disait-on, à Marie-Antoinette, et que le général Poinot n'aurait certes pas acheté 20 onces ou 1.700 francs, s'il en avait eu le choix.

Le 1^{er} mai 1811, la brigade passa le Douro et arriva à Ciudad-Rodrigo où nous fîmes partie de la division du général Montbrun, le plus bel homme de guerre que j'aie vu de ma vie. Il était célèbre dans toute l'armée par sa bravoure et surtout à cause d'une réponse fort énergique, mais passablement originale, qu'il fit, étant au bivouac à Znaïm, en 1809. Le capitaine Lindsay, son aide de camp, accourait près de lui au galop, en lui criant de loin :



LE MARÉCHAL BESSIÈRES

(1769-1813)

Commandant en chef la cavalerie de la Garde impériale.

« Bonne nouvelle, mon général, bonne nouvelle ! J'arrive de Vienne, et je vous annonce que la paix est faite.

— Et qu'est-ce que cela me f... à moi qui n'aime que plaies et bosses ! »

Le surlendemain, dans une reconnaissance, nous aperçûmes l'armée anglaise. Le commandant, jaloux de connaître messieurs les officiers anglais, me dit :

« Parquin, voilà une bouteille d'excellente eau-de-vie de France ; portez-vous au galop à quelques pas de la ligne anglaise, agitez votre mouchoir blanc. Quand on viendra vous demander ce que vous voulez, vous répondrez que vous venez offrir de trinquer avec les officiers qui sont en ligne devant nous. Si on accepte, je vous rejoins au galop avec les officiers qui sont avec moi. »

A l'instant je mis la bouteille dans ma sabretache et partis au grand galop, le mouchoir à la main. A une distance raisonnable des lignes anglaises, un officier du 10^e dragons vint aussitôt sur moi au galop, et, quand il m'eut atteint, me demanda ce que je voulais.

« Je viens vous offrir une bouteille d'eau-de-vie pour boire avec vos camarades et les miens, avant de faire connaissance d'une autre manière. »

Il accepta, fit signe à ses camarades ; j'en fis autant au commandant qui arriva avec une dizaine d'officiers. Pareil nombre d'officiers anglais accoururent. La bouteille passa à la ronde et fut vidée à l'instant. On la trouva excellente, surtout les officiers anglais qui nous remercièrent de notre procédé, auquel ils parurent fort sensibles. La conversation s'engagea. Ils nous demandèrent depuis quand nous étions en Espagne :

« Depuis peu de temps, leur répondis-je. Il y a deux ans, à cette même époque, nous étions aux prises avec les Autrichiens, et nous arrivons de France, pour faire connaissance avec vous, messieurs.

— Soyez les bienvenus, » dirent-ils tous à la fois.

L'un d'eux ajouta, avec un peu d'orgueil :

« Oh ! nous connaissons la cavalerie d'élite de l'armée française. Nous avons eu affaire au régiment des guides de Napoléon, dont nous avons pris le chef, le général Lefèvre-Desnoettes, à Bénévente.

— Une imprudence de ce général, dit alors le commandant, en attaquant vingt de vos escadrons avec quatre escadrons de ses guides, et une erreur de route qui l'empêcha de retrouver le gué de la rivière, furent les causes de son échec. Nous aurons probablement l'occasion de prendre la revanche des guides dans la campagne qui s'ouvre. »

Un officier anglais demanda s'il y avait parmi nous quelqu'un de la ville de Moulins, qui voulût bien se charger d'une lettre pour un de ses compatriotes, prisonnier dans cette ville. L'adjudant-major Dulimbert, du 13^e chasseurs, dont le père était préfet à Moulins, s'en chargea avec plaisir, et la lettre lui fut remise par un parlementaire de l'armée anglaise, le lendemain.

Il paraît que la conversation avait duré plus longtemps que le général anglais ne le voulait, car deux ou trois obus tirés de leurs lignes tombèrent non loin de notre groupe et nous forcèrent à nous séparer, non toutefois sans avoir accepté de boire le rhum que nous avaient offert ces officiers, en retour de notre procédé.

Le lendemain matin, le général Fournier me fit appeler et me donna l'ordre de prendre le commande-

ment d'un détachement composé d'un trompette, de cinquante chasseurs, d'un lieutenant et un sous-lieutenant. Il fallait se rendre à un village à deux lieues d'Almeida, pour recueillir tous les renseignements possibles sur la marche des Anglais. Il ajouta :

« Parquin, c'est une mission qui exige de l'intelligence que je vous donne là.

— J'y répondrai, » dis-je au général, en prenant congé de lui.

Dix heures sonnaient quand j'entraï dans le village. Je le traversai au galop. Je plaçai mes vedettes en avant, vers le Portugal, et fis mettre moitié de mes hommes pied à terre pour débrider, faire boire et faire manger. Ils alternèrent ensuite avec les autres. Les vivres, pain, vin et eau-de-vie, furent portés aux hommes sur le terrain par les soins de l'alcade.

A mon arrivée imprévue dans ce bourg, j'avais surpris un tambour espagnol qui lisait une proclamation pour engager les habitants à venir au secours de don Julien, célèbre chef de partisans, pour l'aider à réparer les pertes en hommes et en chevaux qu'il venait d'essuyer. C'était, disait-il, le dernier appel que l'alcade faisait pour lui, et de ce jour il ne ferait plus de souscriptions.

Suivi de mon trompette, je me rendis chez l'alcade, où j'appris qu'une forte patrouille anglaise était venue, à deux heures de la nuit, mais qu'elle n'avait rien exigé des habitants. Après ces renseignements, je tirai la proclamation que j'avais dans ma sabretache et je sommai à l'instant l'alcade de me remettre la somme qu'il avait quêtée pour la guérilla de don Julien. Le pauvre homme tomba à mes pieds : il s'attendait à être pendu. Je lui fis compren-

dre que je me contenterais de la somme, mais que je la voulais intacte, sans qu'il y manquât un maravedis. Il se releva et me conduisit dans son cabinet. De derrière les livres de la bibliothèque, il tira une caisse contenant l'or et l'argent, jusqu'aux dernières piécettes, formant un total de 6.000 francs, que certes je ne me serais jamais attendu à trouver là. Je fis emporter cette somme par mon trompette, et pris congé de l'alcade, qui s'estima fort heureux d'en être quitte ainsi.

Arrivé à mon détachement, je fis deux parts, l'une de 3.000 francs pour les chasseurs; de l'autre, je gardai 1.500 francs pour moi et remis 1.500 francs aux deux officiers qui étaient sous mes ordres. Puis j'adressai ce petit discours à la troupe :

« Mes camarades, l'argent que je vous distribue serait entre les mains des guérillas, si nous avions tardé de quelques minutes à faire notre entrée ici : voici la proclamation de l'alcade à ce sujet. Cet argent nous appartient donc. J'exige de vous une seule chose, c'est le plus grand secret. » Ils me le promirent tous ; nous rentrâmes au régiment et je fus rendre compte au général de la reconnaissance de l'armée anglaise. Le lendemain matin, la brigade monta à cheval. Le général Fournier et le 13^e chasseurs passèrent le jour et la nuit dans ce même village ; mais mon régiment ne fit que le traverser et alla loger à une lieue plus loin. Deux heures plus tard, une ordonnance me porta l'ordre de me rendre sur-le-champ chez le général Fournier. Je ne vis pas sans émotion, en arrivant, qu'il était établi dans la maison de l'alcade. Toutefois je me promis de tenir bon.

Je ne me trompais pas. Il avait fait une pareille

E. MEISSONIER



LE GRAND-MARÉCHAL DUROC
(1773-1813)

demande d'argent à l'alcade, qui lui avait répondu qu'il venait trop tard, qu'un officier, qui était venu la veille, avait pris les 6.000 francs dont il pouvait disposer. Quand je fus devant le général, il me reçut très mal et me somma de lui remettre la somme qui m'avait été comptée la veille.

« J'en suis fâché, mon général, lui dis-je ; je n'en ai plus que le quart à ma disposition. Les trois autres quarts ont été distribués au détachement et aux officiers. Mais permettez-moi, mon général, de vous faire observer qu'il y a plus d'un an que le Gouvernement me doit mes appointements, et que ce n'est pas par lui que je puis avoir trois bons chevaux à mon service, posséder de bonnes cartes de toutes les provinces d'Espagne, et être toujours prêt à marcher quand vous avez une opération délicate à faire ; ce qui m'a valu plus d'une fois de vous le titre d'officier intelligent. Veuillez me dire, mon général, s'il ne faut pas que, de temps en temps, une occasion pareille remonte ma bourse et me vienne en aide, à défaut de ma solde arriérée. »

J'allais atteindre ma ceinture pour y prendre les 1.500 francs et je disais au général que je ferais rendre le reste par les officiers et les chasseurs, s'ils le possédaient encore ; il me fit signe de n'en rien faire :

« La manière loyale, ajouta-t-il, dont vous avez réparti les 6.000 francs à votre troupe, me fait jeter un voile sur cette affaire-là. Mais, une autre fois, ne recommencez plus sans m'en rendre compte. »

Je remerciai le général, en l'assurant que je ne manquerais pas de me tenir pour averti, et je retournai au régiment. J'ajouterai que le général Fournier

devait être, en toute justice, d'une grande indulgence pour ces sortes de contributions forcées.

Le lendemain, 5 mai, en montant à cheval de bonne heure, je remarquai que le chef d'escadron de Vèrigny avait la barbe fraîchement faite, qu'il avait des gants, du linge blanc, des bottes superbes et des éperons étincelants. Il montait son cheval de bataille, une belle jument turque, dont le harnachement était tout couvert de pucelages. Son colbach était surmonté de son plumet et avait la flamme au vent; ses moustaches étaient relevées et cirées. Il était enfin dans sa plus grande tenue; je lui en fis mon compliment.

« C'est ainsi qu'on doit être pour se présenter à l'ennemi, Parquin, me dit-il; on n'est jamais trop beau, quand le canon est en fête. »

La brigade se mit en route et rejoignit la division de cavalerie du général Montbrun. L'armée anglaise était réunie en bataille sur la frontière de Portugal dans une position assez critique, avec une rivière derrière elle et des défilés rendus dangereux par les débordements des torrents. Notre armée, commandée par Masséna, était en ligne devant elle avec des forces à peu près égales. Tout le monde était plein d'ardeur et désirait être aux prises avec les Anglais. Certes, si Masséna se fût soucié de gagner la bataille, l'ennemi eût été défait, selon toutes les probabilités, et Dieu sait quels résultats cette victoire aurait eus sur les affaires de la Péninsule.

Ni la belle conduite de la division Claparède — sur la droite du champ de bataille — qui faisait ainsi un noble adieu à l'armée de Portugal, puisqu'elle partait le lendemain pour l'Andalousie, ni la vigoureuse charge des quatre compagnies d'élite des 6^e, 11^e, 15^e et

25^e dragons, conduite avec tant de bravoure par le colonel Ornano, à travers les lignes anglaises, rien ne put faire sortir le maréchal Masséna de sa tente, où il s'était enfermé avec le général Loison. Malheureusement pour l'armée, le Brave des braves, le maréchal Ney manquait; il avait quitté le commandement de son corps d'armée huit jours auparavant. Une brouille avec le prince d'Essling privait l'armée de ses talents et de son épée. La veille, Masséna avait reçu de France l'avis qu'il était remplacé dans son commandement par le maréchal Marmont, qu'on attendait d'un jour à l'autre. Cette bataille, qui, toute la matinée, fut à notre avantage, cessa tout d'un coup au moment où Wellington opéra sa retraite. Notre brigade fut la dernière troupe engagée avec l'ennemi. C'est en sabrant une ligne de cavalerie anglaise, qui fut complètement enfoncée, que le général Fournier eut son cheval tué sous lui. Le gros major du régiment, le capitaine Lassalle, les lieutenants Labassée et Hymonet, ainsi que plusieurs chasseurs, avaient été démontés par l'artillerie et par l'infanterie ennemie; et moi je reçus à bout portant une balle qui me traversa le visage et m'enleva six dents. Je dus gagner l'ambulance pour me faire panser.

Une des qualités distinctives du commandant de Vérigny était de savoir parler au soldat et de l'électriser dans les moments les plus critiques. Nos escadrons étaient le point de mire de l'artillerie anglaise; le commandant et moi, nous passions dans les rangs au pas, causant avec le soldat, ce qui était son habitude constante, lors du danger.

« Parquin, me dit-il — en me désignant un chasseur qui était au feu pour la première fois et laissait

voir sur sa figure pâle l'émotion assez vive que lui inspirait le danger — Parquin, je vois sur le front de ce gaillard-là qu'il va donner un fameux coup de sabre lorsque nous chargerons. »

Le chasseur, dont l'âme fut retrempée à l'instant par ces paroles, répondit en brandissant son sabre :

« Oui, mon commandant ! »

Et il tint parole, car, une minute après, il pénétrait un des premiers dans les rangs anglais, où il fut tué.

Pour moi, dans cette charge, je reçus à bout portant une balle qui me traversa le visage et m'enleva six dents. Le commandant, ayant appris que je venais d'être blessé, eut la bonté d'envoyer prendre de mes nouvelles. J'écrivis au crayon ce billet que je lui fis remettre :

« Ma blessure ne sera rien. J'avais une dent contre les Anglais ; ils ont voulu me l'arracher. Mais ils auraient dû se dispenser d'en enlever cinq autres avec. »

Le maréchal duc de Raguse arriva, le 12 mai, pour prendre le commandement de l'armée. Il fut bien accueilli.

J'avais acheté pour quinze francs à Ciudad-Rodrigo une bouteille d'eau de Cologne, avec laquelle j'avais fait de l'eau blanche, et matin et soir j'en imbibais ma charpie ; ce fut ainsi que je me tirai d'affaire. Pendant huit jours, je n'avais pu prendre que du bouillon, que mon domestique me versait dans la bouche par un entonnoir. J'étais guéri de ma blessure ; les balafres au visage se guérissent ordinairement plus vite que les blessures sur toute autre partie du corps.

J'habitais chez un riche Espagnol, dans un village

où se trouvait un détachement de l'armée, à peu de distance et sur la route de Salamanque. Ma blessure, après les premiers moments passés, ne m'occasionnait plus de douleurs vives, mais elle me condamnait à un silence absolu. Je ne pouvais prononcer une parole. Mon hôte, qui était un fort brave homme, venait tous les matins s'informer de ma santé, et discourir sur les désagrémens de la guerre, dont je devais aussi me plaindre, disait-il, blessé comme je l'étais.

« Mais, ajoutait-il, quels que soient les maux que les Français aient entraînés après eux en Espagne, quels que soient ceux qu'ils nous réservent pour l'avenir, jamais ils ne nous feront autant de mal qu'ils nous ont fait de bien en détruisant l'Inquisition. »

J'écrivis au crayon :

« Et en vous donnant des institutions que vous n'auriez jamais eues sans notre intervention. »

Il me fit un signe approbatif et ajouta :

« Puissions-nous être assez sages pour les garder ! »

On sait ce qu'il advint quand les événements nous forcèrent à quitter ce malheureux pays, et quand Ferdinand VII vint remplacer le roi Joseph à Madrid.

Les cantonnemens furent reportés dans les environs de Salamanque. J'étais à peine guéri que le général, sachant que don Julien devait se présenter sur la route de Zamora, me donna l'ordre de prendre cinquante chasseurs et de l'attaquer vigoureusement. Je surpris ce chef et sa troupe dans le village où il était venu passer la nuit. Don Julien, à la vue des siens tués, blessés ou pris, se jeta sur son cheval à poil, et s'enfuit, laissant ses papiers et les bagages. Les chasseurs firent là un bon butin.

Le général me complimenta et me désigna, quelques jours plus tard, pour faire une communication importante au général Kellermann à Valladolid. Il m'autorisait à prendre 25 chasseurs d'escorte. Je lui fis observer que la distance n'était pas même de quinze lieues, et qu'en partant à la fin du jour, seul avec mon domestique, je me chargeais de la commission. Cela fut décidé ainsi. Je partis. J'arrivai à onze heures à une auberge isolée, à peu près à moitié chemin de Salamanque à Valladolid. Là, je comptais prendre des chevaux frais pour continuer ma route. Mais quel ne fut pas mon étonnement, en entrant dans la cour, de la voir remplie d'hommes, de chevaux, de mulets, établis au bivouac. Je les pris d'abord pour une bande de contrebandiers. Mais je fus bientôt désabusé à la vue des carabines et des pistolets dirigés contre nous. Je venais de tomber au milieu d'une bande de guérillas commandée par le lieutenant d'Aguillard. Toute défense devenant inutile, je gardai une attitude ferme et résolue. Conduit désarmé devant le chef, je lui dis :

« Ma vie est entre vos mains ; une imprudence que j'ai commise en est la cause. Rendez grâce toutefois à cette imprudence, car si j'avais une escorte, ce serait vous, que je viens de surprendre, qui seriez en mon pouvoir. Mais songez que si un cheveu de nos têtes tombe, demain dix de vos camarades, qui sont prisonniers à Salamanque, seront mis à mort ! »

Je me tus et pris familièrement de la bouche du lieutenant d'Aguillard la cigarette qu'il fumait (ce qui est un grand honneur parmi les Espagnols) ; je la portai à ma bouche en m'asseyant tranquillement et en attendant, sans manifester aucune émotion, que

notre arrêt fut prononcé. Il se fit un profond silence ; le chef traduisit mes paroles. Après quelques instants, il se leva et me dit :

« *Hombre demonio* (diable d'homme), ce n'est pas le sort de nos camarades qui dicte notre résolution. Ils sauraient mourir comme doivent le faire tous bons Espagnols, pour Dieu et pour la patrie. Mais en vous donnant la mort nous ne délivrerions pas notre pays de ceux qui l'oppriment. Nous estimons votre caractère et votre résolution. Vivez donc ! voici vos armes, soyons amis pendant quelques instants. Vous recevrez ici l'hospitalité franche d'un chef de guérillas. »

Il me tendit la main que j'acceptai avec reconnaissance ; et je m'assis à côté de lui. Mon domestique, dont la fermeté ne se démentit pas, prit, ainsi que moi, la part du modeste repas qui nous était offert, et nous remontâmes à cheval. Nous prîmes la route de Valladolid où nous entrâmes à la pointe du jour. J'avoue que pendant l'année que je passai encore en Espagne, je saisis toujours l'occasion de rendre service à tous les Espagnols qui tombèrent entre nos mains, et je crois avoir mérité la reconnaissance d'un grand nombre d'entre eux.

Dans les premiers jours de juin, nous fûmes cantonnés autour de Mérida, après que le maréchal Marmont eut fait lever le siège de Badajoz. La division Montbrun, dont la brigade faisait partie, occupa, à huit lieues de Mérida, la ville de Médélin, célèbre par la victoire remportée, le 28 mars 1809, par le maréchal Victor, sur l'armée du général Cuesta. Le gros major, qui commandait le régiment, me fit appeler et me dit qu'il venait de me désigner pour être officier d'ordonnance au quartier général du duc de Raguse. J'ac-

ceptai avec reconnaissance, et je partis le lendemain pour Mérida. J'étais loin de m'attendre au désagrément que j'allais m'attirer au quartier général.

Deux jours plus tard, je reçus du régiment une lettre d'un officier nommé Duclos, qui me priait de toucher pour lui un bon de 259 francs de frais de poste, qui lui étaient dus pour une mission qu'il venait de remplir. Les titres de paiement étaient joints à sa lettre. Je me présentai chez le payeur général de l'armée. Il était absent, et le payeur divisionnaire, qui se trouvait être son frère, le remplaçait dans ses fonctions. Quand je me présentai à la caisse à midi, un commis me dit :

« Le payeur fait la sieste, il ne peut vous recevoir. »

J'y retournai à six heures. Cette fois il me fut répondu :

« Le payeur est à diner. »

Piqué de cette réponse, qui me remettait au lendemain :

« Parbleu ! dis-je à haute voix, si le payeur passe le reste du temps à la promenade, quand le trouverai-je ? Qui le remplace donc ici ? »

Ces paroles, dites avec humeur, allèrent aux oreilles du payeur. Il sort de la salle à manger, la serviette à la main, se présente dans ses bureaux, et examine assez cavalièrement mes titres. Il me demande si je suis M. Duclos. Je réponds que non, mais je m'empresse de lui présenter la lettre de mon ami, qui m'autorise à toucher pour lui. Le payeur me congédie alors lestement, disant qu'il n'accepte pas pareille délégation.

Je descendais assez mécontent les escaliers, lorsqu'un commis officieux me rejoignit et me dit :

« L'incident que soulève le payeur est misérable.

Vous avez troublé son dîner, c'est assez pour qu'il soit peu poli et minutieux envers vous. Mais donnez-vous la peine de vous rendre chez M. Marchand, intendant général de l'armée ; expliquez-lui l'affaire. Je suis sûr qu'il lèvera les difficultés. »

Je remerciai le commis et fus chez l'intendant général. Je le trouvai à dîner, mais il se déranger, voyant un officier qui avait besoin de lui. Il prit connaissance des pièces et mit obligeamment sur le titre de M. Duclos : « A payer à M. Parquin, officier du même régiment, qui est autorisé à toucher pour M. Duclos. » Il était trop tard pour retourner chez le payeur. Je remis ma visite au lendemain, bien décidé cette fois de ne me présenter ni à l'heure de la sieste ni à l'heure du dîner d'un payeur si jaloux de son repos.

Le lendemain matin, M. Malet était dans ses bureaux ; il n'eut pas plutôt pris connaissance de ce qu'avait écrit M. l'intendant de l'armée, qu'il me remit le billet en me disant :

« M. Marchand ne sait pas ce qu'il fait, ni vous non plus. Je ne vous paierai pas.

— C'est, je le vois, un parti pris. Mais vous pourriez, monsieur, refuser avec plus de politesse. Et j'espère que vous me rendrez raison des manières cavalières avec lesquelles vous m'avez traité.

— Le rang que j'ai dans l'armée, me dit-il avec beaucoup d'indifférence, me met au-dessus d'un officier comme vous. Sortez de mes bureaux, monsieur, ou je vous fais mettre à la porte par le soldat qui est en faction chez moi.

— Soyez assuré, monsieur le payeur divisionnaire, lui dis-je en sortant aussitôt, que je me rappellerai votre procédé. »

En rentrant chez moi, je reçus l'ordre de prendre 50 hommes du 70^e d'infanterie, commandés par un officier, et de me rendre à Almaras, pour m'assurer si le pont que le maréchal avait ordonné d'établir sur le Tage avait été fait. Ma course dura huit jours sans mauvaise rencontre. Au retour, à l'approche de Truxillo, au milieu d'une plaine aride, un nuage de poussière s'éleva tout à coup au loin. L'officier d'infanterie me dit :

« Mon camarade, vous voyez bien ce nuage de poussière sur la droite?... Dans cinq minutes, nous serons aux prises avec les guérillas. »

Il fit mettre la baïonnette aux fusils, qui étaient chargés, et nous continuâmes notre route. Les guérillas, en effet, furent bientôt sur nous ; ils s'approchaient en hurlant (c'est le vrai mot). Mais l'officier commanda à propos :

« Halte, joue, feu ! »

Et dans l'instant les Espagnols faisaient demi-tour, comme une volée de pigeons ; non sans toutefois nous envoyer une grêle de balles dont une atteignit l'officier à la cuisse. Je mis tout de suite pied à terre, je fis monter l'officier sur mon cheval et je pris le commandement. J'arrêtai la marche, et fis croiser la baïonnette, pendant le peu d'instant que j'employai à bander avec mon mouchoir la cuisse du blessé. Les guérillas s'aperçurent de cette halte. Ils revinrent sur nous en criant :

« Soldats, abandonnez l'officier de cavalerie, qui est probablement porteur de dépêches ! Quant à vous, nous ne vous voulons pas de mal ; au contraire, nous sommes vos amis. »

Ces mots dits en français me firent présumer qu'il

y avait quelque déserteur parmi eux. Les guérillas chargèrent : à dix pas, j'ordonnai le feu, qui dispersa les bandits. Un d'eux resta notre prisonnier. Je devais le faire exécuter sur-le-champ. Mais je racontai à haute voix à l'officier et à ses soldats mon aventure avec le lieutenant d'Aguillard, et je demandai à l'officier qu'il me laissât disposer de ce malheureux.

« Mon camarade, dit-il, c'est votre prisonnier plutôt que le mien, disposez-en comme vous voudrez ; car, quoiqu'ils m'aient blessé, c'est principalement à vous qu'ils en voulaient. Ils l'ont assez crié. »

Alors j'écrivis au crayon sur un morceau de papier : « L'officier Charles Parquin, du 20^e chasseurs, qui, étant prisonnier du lieutenant d'Aguillard et de ses guérillas, près de Salamanque, a dû sa vie et celle de son domestique à leur générosité, leur témoigne sa reconnaissance, le 10 août 1811, dans l'Éstramadure, près de Truxillo, en donnant la liberté à un Espagnol de la guérilla du Médico. »

Je donnai ce papier à l'homme, puis je lui remis une once d'or, et je lui rendis la liberté, en lui souhaitant de ne plus se rencontrer sur notre chemin. Le pauvre diable, qui était plus mort que vif, embrassa mes genoux en faisant le signe de la croix et disparut.

De retour à Mérida, après avoir rendu compte de ma mission, je m'empressai de rentrer chez moi pour m'habiller et faire une visite de retour à l'aimable propriétaire de mon logement ; ce qui veut dire que j'étais logé chez une jolie femme. Mon domestique m'annonça, à mon grand étonnement, que le payeur divisionnaire Malet était devenu, depuis mon départ, un habitué de la maison ; que tous les soirs il passait

deux heures chez mon hôtesse et que, dans le moment, il y était.

— Voilà, me dis-je, une bonne occasion pour me venger de cet insolent personnage. »

Quand je fus habillé, je montai au second étage et je me présentai chez mon hôtesse qui, dès qu'elle me vit, me présenta sa main à baiser. Il était aisé de voir que le payeur, qui se tenait debout, le chapeau à la main, se disposait à se retirer, et j'allais perdre le moment de satisfaction que je me promettais. Aussi, me retournant brusquement sur lui, je l'apostrophai en ces termes :

« Monsieur le payeur divisionnaire, vous qui êtes si malhonnête chez vous, comment vous trouvez-vous chez les autres ? »

— Monsieur, je ne suis pas chez vous, étant chez madame.

— C'est possible ; mais j'ai le droit de vous dire, partout où je vous rencontre, que vous êtes un impertinent. »

A cette apostrophe, le payeur s'en fut ; je le suivis immédiatement, en appelant mon domestique et mon ordonnance, qui étaient dans mon appartement et qui parurent aussitôt :

« Mettez à la porte, leur criai-je, cet individu qui descend, et je vous ordonne de ne pas le laisser revenir une autre fois ! »

Le payeur, qui était très robuste, voulut faire résistance ; mais mes gens le jetèrent à la porte. En le faisant traiter de cette manière, je voulais le forcer à se battre. Je me doutais bien qu'il irait porter plainte contre moi ; aussi me rendis-je tout de suite chez le général Lamartinière, chef d'état-major de l'armée, où

je le rencontrai en effet. Il avait son jabot déchiré, preuve que mes ordres avaient été trop bien exécutés. Le général Lamartinière n'était pas chez lui. Il dînait chez le maréchal. Le capitaine Fabvier, aide de camp du duc de Raguse, se trouvait là ; il écoutait le récit du payeur.

« De quoi vous plaigniez-vous, monsieur ? lui dis-je en me mêlant à la conversation. Il y a huit jours, vous m'avez mis à la porte de chez vous ; aujourd'hui je vous rends la pareille. Il y a une différence toutefois entre vous et moi : vous avez refusé de me donner satisfaction. Moi, monsieur, je vous l'offre et je me mets à vos ordres.

— Que diable alliez-vous faire dans cette maudite galère ? dit le capitaine Fabvier au payeur.

— C'est bon, monsieur, me dit M. Malet ; vous ne tarderez pas à recevoir de mes nouvelles. »

Je m'en fus les attendre à mon logement où, en effet, je recevais une heure après, le billet suivant : « Monsieur, la conduite que vous venez de tenir avec moi est indigne d'un officier et mérite que je vous demande raison. Je vous attendrai de l'autre côté du pont, demain à cinq heures du matin, et je vous corrigerai par l'épée. Malet. — Mérida, le 15 août 1811. »

J'accusai réception de cette lettre et je me couchai. Je donnai l'ordre à mon domestique de me réveiller le lendemain de manière à être habillé à quatre heures précises. Ce qu'il fit exactement. Je sortis de chez moi et me rendis sur la place.

Je rencontrai là un capitaine de grenadiers du 70^e d'infanterie, nommé Bellegarde, ancien tambour-major, dont le sobriquet était *Branche d'or*, lorsqu'il professait les armes au 70^e.

« Rendez-moi le service, capitaine, lui dis-je, de me prêter votre épée. Et si vous en avez une seconde pareille, faites-moi le plaisir de me la confier également. Voilà, lui dis-je, en lui montrant la lettre du payeur, pourquoi j'ai besoin de ces armes.

— Avec plaisir, mon camarade, me répondit-il ; mais à une condition : c'est que je suivrai mes armes. Je ne les quitte jamais.

— Cela va sans dire ; je vous accepte pour témoin. »

Quand nous arrivâmes sur le terrain, le payeur y était déjà en habit bleu barbeau brodé d'argent, pantalon de casimir blanc, bottes collantes à l'écuyère. Je m'étais mis en frac, avec un pantalon de nankin et des souliers. En deux minutes, il eut choisi une des deux épées et mis son habit bas. Il m'adressa alors ces paroles avec assez d'impertinence :

« Vous êtes bien long, monsieur. »

J'avais besoin de plus de temps que lui, car je retirais le gilet de flanelle qui me couvrait le corps :

« Vous ne perdrez rien pour avoir attendu, » lui dis-je en me mettant en garde.

Je m'aperçus aussitôt que j'avais affaire à un homme fort habile à l'épée ; mais, ayant relevé le dégagement qu'il me passait dans les armes, je filai ma lame sur la sienne et j'atteignis sa bretelle, dont la boucle arrêta le coup ; cependant le sang jaillit.

« Vous êtes blessé, payeur, dit mon témoin.

— Ce n'est rien, » répondit-il avec beaucoup de sang-froid.

Nous recommençâmes à croiser l'épée, mais cela le rendit plus prudent. Il cessa de m'attaquer. Ce fut moi, cette fois, qui marchai sur lui vivement. Par un changement de front que je le forçai d'opérer en l'at-

taquant par des coupés, coup sur coup, sur les armes, je l'obligeai à rompre sur un terrain où la charrue avait déjà passé. Ce sol n'était pas favorable pour lui, à cause de ses grandes bottes à l'écuycère. Bref, un coup d'épée porté à fond lui entra dans le côté droit et il tomba.

Je m'empressai de courir à lui pour lui tendre la main. Mais mon témoin, le capitaine Bellegarde, s'écria en le voyant tomber :

« Ah ! payeur, avant de défiler la parade, donnez-moi au moins les clefs de la caisse.

— Aidez-moi à secourir ce brave adversaire, dis-je au capitaine Bellegarde, au lieu de faire là une mauvaise plaisanterie. »

Les deux témoins du payeur, partis en courant, ramenèrent bientôt deux soldats, qui mirent le blessé sur une civière et le portèrent chez lui. Notre cortège fut rencontré par le général Ferray et son aide de camp Goudmetz, qui faisaient une promenade matinale. Ils allèrent rendre compte au maréchal. J'étais à peine de retour à mon logis, qu'une ordonnance vint me donner l'ordre de me rendre au quartier général. Je me mis en tenue et partis de suite. Dès que je fus en présence du maréchal, il m'adressa ces paroles :

« C'est donc vous, monsieur, qui arrivez à peine à mon état-major, et qui débutez par des coups d'épée à mon payeur général. »

Pour toute réponse, je tirai de ma sabretache la lettre du payeur, que j'avais eu soin d'emporter, et la présentai au duc de Raguse en disant :

« Monseigneur, voici ma justification. Daignez lire. »

Le maréchal, après avoir pris connaissance de la lettre, me la remit et dit :

« Le payeur n'a que ce qu'il mérite. Du reste, je me rappelle que lorsqu'il se trouvait sous mes ordres, en Illyrie, il a blessé successivement deux officiers d'infanterie avec lesquels il avait eu une querelle. »

Et il me congédia. Quelque temps après, j'appris que le payeur allait mieux et qu'il passait deux heures par jour sur un canapé dans sa chambre. Je me rendis dans ses bureaux pour y représenter le bon de mon ami Duclos. Quand l'employé entra dans la chambre pour demander s'il devait me payer, j'entendis très distinctement la voix de M. Malet, car il n'était séparé de moi que par une porte vitrée :

« Oui! oui! disait-il, payez en or à monsieur. »

Aussi me compta-t-on trois onces pour solder le bon de 240 francs qui m'avait valu tant de désagrémens à moi et au payeur un bon coup d'épée. Je fis parvenir cet argent à mon ami Duclos, qui croyait que j'avais oublié sa commission.

Pour ne pas enlever deux compagnies d'élite à deux régiments, ce qui aurait beaucoup nui à ces corps, le maréchal avait demandé un officier et vingt-cinq hommes des huit compagnies d'élite des huit régiments de cavalerie de son armée, ce qui fit un total de quatre officiers et de deux cents hommes pour l'escorte du duc de Raguse. M. de Vérigny en accepta le commandement avec joie et me demanda au maréchal pour faire les fonctions d'adjutant-major auprès de lui. Je fus accueilli, ce qui me fit un grand plaisir, et me prouva que le duc ne me gardait aucune rancune pour avoir donné une leçon à son payeur général. L'escorte avait double solde et double ration de vivres; le maréchal payait de sa poche la moitié de la double solde.

E. MEISSONIER



LE MARÉCHAL NEY

Au mois de septembre, l'armée se porta au-devant des Anglais, qui assiégeaient Ciudad-Rodrigo. Dix mille hommes de l'armée du Nord, tous de la Garde impériale, commandés par le brave général Dorsenne, surnommé *le beau Dorsenne*, firent jonction avec nous. Mais l'armée anglaise ne nous attendit pas ; elle se retira en Portugal, fidèle à cette tactique de temporisation, si peu brillante, mais qui devait être si désastreuse pour nous. Nous n'avions pas perdu l'habitude, dans la brigade, de boire quelques verres de rhum et d'eau-de-vie avec les officiers anglais, quand nous nous trouvions en tirailleurs vis-à-vis d'eux. Nos chasseurs avaient une manière moins polie de boire du rhum, quand l'envie leur en prenait, et cela leur arrivait souvent. Il n'était pas rare d'entendre dire à haute voix à un de nos braves :

« Nous n'avons plus d'eau-de-vie, qui veut prendre un *goddam* ? »

Et un chasseur, à tour de rôle, se chargeait de faire prisonnier un Anglais, avec la fiole de rhum dont il était toujours pourvu. Le chasseur profitait en outre de trois napoléons, taxe établie pour chaque cheval de prise.

Les officiers anglais sont très braves et de fort bonne compagnie, mais parfois très caustiques. Ils faisaient volontiers les plaisants, et voici un fait assez comique. Près de Sabugal, M. Fage, du 13^e chasseurs, poursuivait un officier, qui, admirablement monté, se tenait constamment à dix pas de lui, distance que Fage ne pouvait arriver à franchir malgré tous ses efforts. L'Anglais se retournait légèrement, sans arrêter son cheval, et disait d'un grand sang-froid, mais avec un ton goguenard à son adversaire :

« Vous montez là sans doute, monsieur l'officier, un cheval normand ? »

Piqué de cette saillie, Fage prend son pistolet, vise l'officier anglais, mais l'arme rate.

« C'est, reprend celui-ci sans s'émouvoir, de la manufacture de Versailles, que vous recevez ces armes ? »

A cette seconde saillie, Fage, qui n'y tenait plus, lui crie :

« Attendez-moi ! Nous essayerons quelle est la meilleure de nos deux lames de sabre ! »

Mais l'Anglais n'en fit rien, et ceci est dit sans vouloir faire tort à la bravoure de ces officiers ; car nous étions pour eux fort dangereux à l'arme blanche. Nous nous servions toujours de nos sabres par la pointe, tandis qu'ils ne se servaient des leurs que par le tranchant de la lame, qui avait trois pouces de largeur. Aussi arrivait-il que, sur vingt coups qu'ils appliquaient, dix-neuf tombaient à plat ; mais si le tranchant arrivait une fois, le coup était terrible, et il n'était pas rare de voir tomber un bras qui se détachait net du tronc.

L'armée prit des cantonnements dans la province de Léon, l'état-major à Valladolid. Pendant ce séjour, le commandant de Vérigny, qui depuis quelques mois commandait l'escorte du maréchal, reçut le brevet d'officier de la Légion d'honneur. Il l'avait bien mérité ; comme je lui en faisais mon compliment, il me dit :

« Je suis d'autant plus sensible, mon cher Parquin, au compliment que vous me faites, que vous devriez avoir de l'humeur. Car la demande de la décoration, que le maréchal a faite pour vous, demande que je lui avais adressée, n'a pas réussi. Vous étiez porté sur une liste de vingt noms, et l'Empereur, qui ne gâte

pas les armées qui sont loin de lui, et qui n'a accordé que le quart des demandes, ne s'est malheureusement pas arrêté sur votre nom. Si vous vous fussiez appelé *Tarquin* au lieu de *Parquin*, ce nom aurait probablement frappé Sa Majesté, et vous seriez décoré !

— Ne trouvez-vous pas, mon commandant, que je suis assez *superbe* pour porter ce nom ?

— C'est parce que vous me paraissez tel que je vous fais cette plaisanterie. »

Et il ajouta, en plaçant la croix d'or sur sa poitrine :

« J'aurais bien eu de la satisfaction, mon cher Parquin, à vous donner, pour en parer votre poitrine, ma propre décoration d'argent. Mais ne désespérez pas ; je renouvellerai ma demande, à la première occasion, auprès du maréchal, qui a pour vous de l'affection. Espérons que, cette fois, nous serons plus heureux. »

CHAPITRE VIII

Assassinat du commandant de Vérigny.
Combat singulier avec un officier anglais.

Retour en France.

Décoré et lieutenant aux chasseurs à cheval de la Vieille Garde.

La jolie soubrette d'Épernay.

Le 21 février 1812, j'éprouvai un grand chagrin. Mon chef, je puis dire mon ami, M. le commandant de Vérigny périt assassiné par un militaire de la garnison de Valladolid. Ce jour-là, il m'avait invité, ainsi que plusieurs officiers de l'escorte et son neveu, M. Soufflot, jeune sous-lieutenant du régiment, à un dîner qu'il donnait à son ami, le colonel Thureau, du 1^{er} hussards, qui passait par Valladolid pour rentrer en France et faire partie de l'expédition de Russie. Le dîner s'était joyeusement passé; chacun retournait à son logement. M. de Vérigny, accompagné de son neveu, regagnait le sien, lorsque, passant sous les arcades de la place et dans l'obscurité de la nuit (il était dix heures et demie), ils furent assez rudement coudoyés par deux gendarmes de la garnison, qui, s'étant attardés dans un cabaret, regagnaient leur quartier. Au premier mot de M. Soufflot, qui leur dit :

« Faites donc attention ! »

Les gendarmes répondirent par des propos grossiers, et l'un d'eux, plus échauffé par le vin, retourna sur ses pas, le sabre à la main. M. de Vérigny, qui était en bonnet de police et sans armes, se jeta sur le sabre de son neveu, en disant :

« Laisse-moi faire, Jules. »

Ce dernier tira son sabre du fourreau, en s'écriant :

« Comment, gredin, tu oses tirer ton sabre contre un officier supérieur ! »

Dans le même instant, ce gendarme fait un moulinet qui frise l'épaule du jeune Soufflot, se fend à fond sur le malheureux commandant, qui s'avance à découvert, tenant son arme sur le côté, et lui porte un coup de pointe dans le ventre. Le commandant tombe sur le coup, en disant :

« Jules, soutiens-moi, je me meurs. »

En effet, malgré tous les soins qui lui furent prodigués par le chirurgien en chef, notre brave commandant ne put être rappelé à la vie. Le coupable, activement recherché d'après les ordres du maréchal, fut arrêté le lendemain et fusillé avant notre départ de Valladolid. Les honneurs militaires furent rendus au commandant ; il fut enterré dans la cathédrale même.

Dans le courant d'avril 1812, l'armée se porta une troisième fois au secours de Ciudad-Rodrigo, de nouveau assiégé. L'armée anglaise se retira encore. Nous atteignîmes l'arrière-garde, formée d'une division portugaise, dans la vallée de Mondégo. Le commandant Denys (Damrémont), qui avait remplacé M. de Vérigny, tomba à l'improviste sur ces troupes, à la tête de 200 cavaliers de l'escorte. Le temps était favorable à cette attaque contre l'infanterie, car une pluie bat-

tante l'empêchait de faire feu. Leurs carrés ne purent soutenir la charge. Le premier qui fut enfoncé porta le désordre chez les autres, qui se rompirent, se débandèrent, et s'enfuirent dans les bois voisins.

Dans cette charge, je blessai d'un coup de sabre, au milieu d'un carré où j'arrivai le premier, l'officier qui portait le drapeau du régiment Eurillas, dont la flamme bariolée portait le n^o 1808 — probablement la date de la création du régiment —. L'officier s'empressa de m'offrir le trophée qu'il portait, en implorant miséricorde : « Nos la mata ! (non la mort) Nos la mata ! »

Ce carré était formé par un régiment réputé d'élite. Les quatre autres drapeaux de la division y étaient enfermés. Le sous-lieutenant Soufflot, le lieutenant Dubar, du 11^o dragons, et deux autres cavaliers, revinrent chacun avec un drapeau.

Quinze cents prisonniers et les cinq drapeaux furent remis au maréchal, qui remercia l'escorte et promit la décoration à ceux qui s'en étaient emparés. Mais, plus tard, la bataille des Arapiles effaça l'effet de notre charge. L'armée revint en Espagne, les cantonnements furent pris derrière le Douro. Au mois de juillet, les Anglais pénétrèrent de nouveau en Espagne. Le 15 de ce mois, à quelques lieues en deçà de Salamanque, le maréchal Marmont, accompagné de quelques officiers de son état-major, faisait une reconnaissance près de la ligne ennemie, lorsqu'un officier anglais, dépassant ses vedettes, vint faire caracolier son cheval à la vue de nos avant-postes.

« Que veut cet officier ? » dit le duc de Raguse.

Étant adjudant-major de son escorte, je répondis :

— Monseigneur, cet officier veut sans doute échan-

ger un coup de sabre, et si je n'étais de service auprès de Votre Excellence...

— Qu'à cela ne tienne, je vous accorde la permission. »

Ces paroles étaient à peine prononcées, que je mettais mon cheval au galop et joignais l'officier anglais. Je parai le coup de sabre qu'il me porta. Puis je ripostai par un vigoureux coup de pointe, qui fit vider la selle à mon adversaire. Je passai lestement la lame de mon sabre dans les rênes de la bride de son cheval, et je le ramenai en laisse aux applaudissements du maréchal, de ses aides de camp Riche-mont, Perrégaux, Lanselot, et du commandant Denys. Je renvoyai tout de suite le portemanteau du blessé, en faisant demander de ses nouvelles. J'appris avec plaisir que sa blessure, quoique dangereuse, ne serait pas mortelle. L'on me remercia de mon procédé, en remarquant qu'il ne manquait rien au portemanteau, et l'on me fit demander si je voulais vendre le cheval pour 40 guinées, bien qu'en même temps l'on m'avertit qu'il n'était que de seconde race.

« C'est possible, fis-je dire, mais il me sera très agréable de monter sur un cheval anglais, et je le garde. »

Du 16 au 23 juillet, l'armée se réunit dans les plaines entre Salamanque et Alba de Tormès. La Garde impériale était partie en poste pour faire la campagne de Russie. Nous n'avions que 2.000 cavaliers, les Anglais le double. Pour les autres armes, les forces étaient à peu près égales. L'armée française a nommé cette journée bataille des Arapiles, nom de deux montagnes assez élevées et à distance l'une de l'autre d'une portée de canon; elles se trouvent au

milieu de la plaine où l'on s'est battu toute la journée. L'une était à la lisière de l'armée anglaise, l'autre dans nos lignes. Le maréchal et son état-major l'avaient gravie à pied.

Sur les onze heures du matin, par une belle journée d'été, le duc de Raguse, la lunette à la main, observait l'armée ennemie. Son valet de chambre venait de dresser sur l'herbe la vaisselle plate, et Son Excellence, ses aides de camp et le chef d'état-major allaient se mettre à déjeuner, lorsque plusieurs obus tirés par des pièces montées à bras sur l'autre montagne, mirent brusquement fin au déjeuner qui commençait. Nous descendîmes la montagne au pas de course, pour retrouver nos chevaux. En bas, je fus envoyé à la division Foy pour lui porter l'ordre d'avancer.

Au retour, j'aperçus des hommes et des chevaux de mon régiment, dont j'étais absent depuis longtemps. Le désir bien naturel d'avoir des nouvelles du corps me fit approcher d'un groupe qui tenait les chevaux de main :

« Que faites-vous là ? dis-je à Narbonne, officier du 13^e, que je trouvais établi près de la cantinière, un saucisson de Lyon dans une main, une bouteille d'eau-de-vie dans l'autre.

— Parbleu ! mon cher camarade, je suis à déjeuner, comme vous le voyez. Voulez-vous en faire autant ?

— Non, je suis pressé. Passez-moi seulement la bouteille, que j'humecte un peu mes lèvres, car il fait chaud, aujourd'hui. »

J'avalai une gorgée et lui remis la bouteille en le remerciant :

« Vous pouvez être tranquille, les boulets ne vien-

dront pas vous troubler jusqu'ici. Est-ce que vous êtes de service aux équipages de la brigade ?

— Quoi ! vous voulez, Parquin, que je me batte avec les Anglais, des gens qui ont été parfaits pour ma famille et pour moi, lorsque nous sommes allés chercher refuge en Angleterre, en 93 ? Jamais ! Je ne veux pas être ingrat à ce point. Si l'on veut que je me batte, continua-t-il en prenant un air résolu, eh bien, qu'on me présente une autre puissance, les Autrichiens, par exemple !

— Oui, dis-je, en éclatant de rire et mettant mon cheval au galop ; vous chercheriez à ceux-là une querelle d'Allemand. »

Ce Narbonne était un jeune homme du faubourg Saint-Germain, qui, galopant un jour sur le chemin de l'Empereur, qui se rendait à la Malmaison, envoya de la poussière dans sa voiture. Le lendemain, il recevait un brevet de sous-lieutenant pour se rendre à l'armée, où il ne fit pas de poussière ; car on n'a jamais pu obtenir aucun service de cet officier, qu'on renvoya au dépôt, et de là chez lui. Je crois qu'il est devenu fou.

Le maréchal venait à son tour de faire porter de l'artillerie sur la montagne et il y était remonté avec son état-major. Il dit au commandant Denys de porter l'escorte où il le trouverait nécessaire. Le commandant nous mit en bataille à la droite du 5^e hussards, où, pendant une heure, nous fûmes sous le feu de l'artillerie ennemie. Cette pénible position fut abandonnée pour charger un régiment de grosse cavalerie habillée en rouge. En revenant, j'aperçus, à cent pas de moi, un chasseur du 20^e, qui était serré de très près par deux cavaliers anglais :

« Face à l'ennemi, chasseur ! » lui criai-je, en arrivant à son secours.

Mais il ne s'arrêta pas, et l'un des deux cavaliers, dont le cheval était évidemment emporté, atteignit l'encolure de mon cheval, et les deux chevaux s'abattirent. Alors le second cavalier anglais arriva rapidement et me cria :

« Prisonnier ! »

Et il me faisait signe avec son sabre de marcher devant lui. Le souvenir de ma captivité de Russie me revint aussitôt. Je m'aperçus que mon Anglais ne se servait pas de son pistolet, avec lequel il m'eût fait marcher devant lui sans aucun doute ; je continuai à parer les coups de sabre qu'il me portait, car je m'étais très promptement relevé de dessous mon cheval, qui s'était sauvé au galop du côté de l'escorte. Je cherchais avec mon sabre à atteindre les jambes de son cheval pour le démonter. Mon cheval revenant sans moi fit naître de l'inquiétude dans l'escorte, ce qui engagea deux cavaliers à accourir et à me ramener mon cheval. Dès qu'ils m'aperçurent, ils se dirigèrent sur nous bride abattue. L'Anglais, à leur vue, m'abandonna. Mais j'avais reçu dans ce combat inégal un coup de sabre sur le poignet. Ce fut mon gant à la crispin qui amortit le coup asséné sur ma tête, sans quoi j'aurais eu certainement le poignet abattu. Dans l'ardeur du combat, je n'avais pas senti le coup, quoique je perdisse beaucoup de sang. Je ne m'en aperçus que lorsque je voulus mettre la main à la selle pour monter à cheval. Il me fut impossible de m'enlever sur le poignet droit, bien qu'aidé des deux chasseurs. Je dus monter à droite et me retirer de ce terrain dangereux, sans prendre le temps de ramasser

mon colbach, qui fut perdu, et heureux d'en être quitte à si bon marché.

Un chasseur nous attendait pour nous dire que l'escorte s'était portée au galop vers la montagne, où le général en chef venait d'être dangereusement blessé. Nous devions nous diriger sur l'ambulance, qui était établie dans Alba de Tormès. Il y avait une lieue à faire, dont la moitié dans les bois. Nous mîmes nos chevaux au galop, et il était temps de gagner du terrain, car la nombreuse cavalerie de l'ennemi aurait pu tourner notre gauche. J'avais perdu une telle quantité de sang, en galopant, le sabre pendu à la dragonne à mon poignet, que je serais infailliblement tombé de cheval, si les chasseurs ne s'en étaient aperçus et ne m'eussent aidé à mettre pied à terre. L'ennemi avançait, et les coups de fusil, qui se rapprochaient de plus en plus, annonçaient assez que nous perdions la bataille. Les chasseurs n'avaient rien à me donner pour me faire reprendre des forces. Ils venaient de me rafraîchir le visage avec de l'eau d'un ruisseau, qui coulait à l'endroit où nous venions de faire halte, mais je restais sans mouvement. Alors je les entendis se dire :

« Que c'est malheureux d'être obligé d'abandonner à l'ennemi notre brave officier ! »

J'ouvris les yeux. Ils s'en aperçurent et s'écrièrent :

« Du courage ! du courage ! adjudant-major. »

Et me portant plutôt que m'aidant, ils me mirent sur mon cheval. Nous continuâmes notre route au pas. Il était six heures lorsque je passai le pont de la Tormès pour entrer dans la ville. Le maréchal y était arrivé à quatre heures ; sa blessure, quoique très grave, n'était pas mortelle. Un obus lui avait fra-

cassé le bras droit et deux côtes. Le général Clausel prit le commandement de l'armée. A minuit, la division Foy, qui était de réserve, se forma en carré et arrêta l'ennemi. Si le maréchal Marmont, qui avait attendu sept jours pour engager la bataille, avait attendu une journée de plus, il aurait été rejoint par le roi Joseph et le maréchal Soult, qui arrivaient à son secours avec 40.000 hommes, dont 10.000 de cavalerie : mais le maréchal Soult aurait eu le commandement suprême comme le plus ancien de grade. L'ambition fit perdre une bataille, qui, livrée avec l'appoint de l'armée d'Andalousie, eût été la ruine de toute l'armée anglaise.

Le maréchal fut remplacé par le général Souham et partit pour la France. Je l'accompagnai. Sa blessure le faisait extrêmement souffrir ; il ne pouvait supporter ni le cheval, ni la voiture. Son chirurgien avait voulu le faire transporter sur un brancard porté par des mules, l'une attelée devant, l'autre derrière ; mais la marche inégale de ces mules produisait des secousses et, par suite, des souffrances que le maréchal ne pouvait endurer. Aussitôt que cette circonstance fut connue de l'escorte, les cavaliers proposèrent spontanément de le porter en litière sur leurs épaules, pour lui éviter toute secousse. Vingt-quatre hommes mettaient pied à terre, douze portaient les deux brancards de devant et les autres ceux de derrière. Ces vingt-quatre hommes étaient relevés par leurs camarades, quand ils étaient fatigués. La marche fut ainsi moins pénible pour le duc de Raguse. On se reposa à Valladolid, Burgos, Vittoria. En arrivant à Bayonne, le maréchal y trouva la duchesse de Raguse, venue au-devant de lui. Il remercia l'escorte de ses services

et envoya les troupes à leurs régiments respectifs.

J'avais fait toute la route à cheval, le bras droit en écharpe, avec l'escorte de Marmont. Ma blessure n'était pas guérie, tant s'en fallait ; je fus rejoindre le dépôt du régiment à Nantes. Mais les escadrons dont je faisais partie, qui étaient détachés à l'armée de Portugal, venaient d'être incorporés dans le 13^e chasseurs. Ce ne fut pas sans un regret profond que je quittai le régiment dans lequel je m'étais engagé et que j'affectionnais profondément ; mais le 20^e faisait partie de l'expédition de Russie, ce qui avait nécessité la mesure prise à l'égard des escadrons de guerre détachés à l'armée de Portugal.

Arrivé à Niort, dans le mois d'octobre 1812, je ne tardai pas à y tomber malade de douleurs rhumatismales provenant de mes blessures de la campagne de Pologne en 1807, de la campagne de Wagram en 1809, et enfin de la malheureuse guerre d'Espagne. Les bivouacs où j'avais couché dans ce dernier pays, où l'on ne peut se procurer d'autre paille de couchage que celle qui est hachée, avaient beaucoup contribué aux douleurs que je ressentais. Je demandai au ministre de la guerre un congé de convalescence, qui me fut accordé. Je me rendis dans ma famille à Paris, où je passai l'hiver.

L'Empereur arriva soudainement à Paris, le 19 décembre 1812 ; il s'était fait précéder par le vingt-neuvième bulletin, aussi vrai, mais autrement terrible, que ceux d'Eylau et d'Essling. Le 6 mars 1813, j'allai par curiosité à la revue des Tuileries. Dans la cour du Carrousel, j'aperçus le général Lefèvre-Desnoettes, colonel des chasseurs à cheval de la Garde. Je me présentai à lui pour servir dans son régiment :

« Mon camarade, me dit-il, après m'avoir adressé diverses questions, connaissez-vous quelqu'un qui vous porte intérêt et qui puisse me parler de vous ? »

Dans le même moment j'aperçus le maréchal duc de Raguse; il portait le bras droit en écharpe et descendait de voiture pour entrer dans l'intérieur de la cour des Tuileries.

— Voilà, dis-je au général, M. le duc de Raguse, sous qui j'ai servi en Espagne; voulez-vous lui demander quelques renseignements sur mon compte ? »

Le général, après m'avoir demandé mon nom, s'approcha du maréchal. Celui-ci, lorsqu'il me vit et m'entendit nommer, m'appela et dit devant moi :

« Prenez cet officier dans votre régiment, général; c'est une bonne acquisition que vous ferez. »

Quelques jours après, je recevais mon brevet de lieutenant en second (j'avais été nommé lieutenant au 13^e chasseurs le 17 février 1813) dans le régiment de chasseurs de la Vieille Garde. Le 15 mars, à sept heures du matin, me trouvant au quartier, l'ordre fut donné à tous les militaires qui se trouvaient là, de se réunir au Champ-de-Mars, pour paraître à l'inspection de détail qui allait être passée par l'Empereur lui-même. N'étant pas encore revêtu de l'uniforme du corps, je fis remarquer au général que j'étais habillé en bourgeois; mais il me répondit de paraître dans la tenue de ville.

Je parus à pied à mon rang. La revue se passait à pied et en colonne par escadron.

Quand l'Empereur parut devant nous avec son état-major, il fut étonné de me voir en bourgeois. Il en fit l'observation au général qui lui répondit :

« Sire, cet officier arrive d'Espagne et n'a pas encore l'uniforme du corps. »

L'Empereur me fit approcher et me dit :

« A quelle armée apparteniez-vous en Espagne ?

— Sire, à l'armée de Portugal; j'y ai été blessé à la bataille des Arapiles.

— Dans quel corps serviez-vous?

— Au 20^e régiment de chasseurs à cheval.

— Ah! vous faisiez partie des deux escadrons que j'ai envoyés en Espagne en 1810?

— Oui, Sire, » répondis-je, tout étonné qu'un pareil détail n'eût pas échappé à sa mémoire; et je repris mon rang.

Le dimanche 6 avril 1813, je me trouvais, en grande tenue du corps, avec mon peloton et deux escadrons du régiment, à une de ces revues que passait fréquemment l'Empereur dans la cour des Tuileries, à son retour de Russie. Je désirais parler à Sa Majesté, et comme je craignais d'en manquer l'occasion, car l'Empereur, qui ne se gênait pas avec ses guides, passait souvent au galop sans s'arrêter près d'eux, je mis pied à terre, dans un moment que nos escadrons étaient au repos. J'allai me placer à la gauche d'un régiment d'infanterie de la Jeune Garde que Sa Majesté passait en revue.

« Qui es-tu? me dit l'Empereur en passant près de moi.

— Un officier de la Vieille Garde, Sire. Je suis descendu d'un grade pour servir près de Votre Majesté.

— Que me veux-tu?

— La décoration.

— Qu'as-tu fait pour la mériter?

— Enfant de Paris, je suis parti, enrôlé volontaire, dès l'âge de seize ans. J'ai fait huit campagnes. J'ai gagné mes épaulettes sur le champ de bataille et reçu dix blessures que je ne changerais pas pour celles que j'ai faites à l'ennemi. J'ai pris un drapeau en Portugal. Le général en chef m'avait, à cette occasion, porté pour la décoration. Mais il y a si loin de Moscou au Portugal, que la réponse est encore à venir.

— Eh bien ! je te l'apporte moi-même ! Berthier, écrivez la croix pour cet officier, et que son brevet lui soit expédié demain. Je ne veux pas que ce brave me fasse plus longtemps crédit. »

C'est ainsi que je fus décoré. J'en étais si heureux que, de retour à mon peloton, j'en fis part à plusieurs officiers du régiment, qui arrivaient nouvellement, comme moi, dans la Garde, sortant d'Espagne sans être décorés. Le lieutenant Goudmetz suivit mon exemple, s'approcha de l'Empereur, et lui demanda la décoration.

« Qu'as-tu fait pour la mériter ? »

— Sire, deux de mes frères et moi, nous nous sommes enrôlés volontaires, il y a dix ans, au 3^e husards. Les services que mes frères et moi avons rendus à Votre Majesté méritent, je crois, la décoration.

— Ah ! tu crois, reprit l'Empereur.

— Oui, Sire, d'autant plus que mes deux frères ayant été tués, je reste seul maintenant au service de la patrie.

— Marquez cet officier pour la croix, dit l'Empereur, d'un ton visiblement ému, au prince de Neuchâtel.

Un troisième officier se présenta et reçut le même accueil. C'était Legout-Duplessis, qui dit à l'Empereur :



LE GÉNÉRAL F.-S. BERCKHEIM

« Sire, à la bataille de Talavera, en Espagne, étant maréchal des logis au 5^e dragons, j'ai pris l'enseigne des Gardes Wallonnes, après avoir tué l'officier qui la portait et mis en déroute l'escorte qui était auprès de lui. J'ai été mis à l'ordre du jour pour ce fait d'armes.

— C'est beau, ça, dit l'Empereur en souriant; mais qui m'affirmera que c'est la vérité?

— Voilà votre aide de camp ici présent, Sire, le général Corbineau, qui, alors colonel du régiment, commandait la charge. »

Le général Corbineau fit un signe affirmatif et Legout-Duplessis fut décoré.

Après le défilé de la parade, l'Empereur fit donner aux troupes une gratification en vivres et en vin, payée sur sa cassette, et invita les officiers à dîner, à six heures du soir. Deux cents officiers de toutes armes, présents à la revue, se réunirent au banquet sur la terrasse des Feuillants au jardin des Tuileries, où le fameux traiteur Véry avait alors ses salons. Quatre tables d'une cinquantaine de couverts chacune furent dressées et présidées par les généraux Lemaurois, Lauriston, Lobau et Rapp, tous aides de camp de Napoléon, qu'ils représentaient à cette solennité, et au nom de qui ils faisaient les honneurs. Le repas fut joyeux, comme on le pense bien; on y porta des toasts à l'Empereur, à l'Impératrice, au roi de Rome. Beaucoup des assistants avaient reçu de l'avancement ou la croix; d'autres, plus jeunes au service, avaient des récompenses en perspective. Les occasions de les mériter ne pouvaient leur manquer, car, le lendemain de la revue, nous partions pour l'Allemagne. Plusieurs d'entre nous avaient certainement fait, le 6 avril 1813, leur dernier repas chez le fameux Véry.

Le lendemain, je recevais trois mille francs du quartier-maître du régiment comme première mise d'entrée dans la Garde. Cette somme était destinée à aider l'officier à s'habiller et à s'équiper dans ce corps, dont l'uniforme était fort coûteux.

Le 10 avril, je quittai Paris avec un détachement du régiment pour me diriger sur l'armée d'Allemagne, commandée par l'Empereur en personne. A mon passage à Épernay, il m'arriva une aventure assez plaisante, mais du reste fort agréable, et que j'attribuai à la nature excitante du vin de ce pays. D'ancienne date, il était passé en habitude parmi les officiers de chasseurs de la Garde, lorsqu'ils logeaient à Épernay, de se réunir à l'hôtel de l'Écu, d'y dîner au corps et d'y boire le meilleur champagne à la santé de l'Empereur.

A midi, je me rendis à mon logement, situé dans la grand'rue de la ville, chez une riche veuve. Je venais d'entrer dans ma chambre, tout couvert de la poussière de la route, lorsqu'une grande et belle personne vint m'apporter des rafraîchissements et me faire des excuses de la part de la maîtresse de la maison, à qui j'avais fait remettre ma carte. Cette dame s'excusait de ne pouvoir recevoir ma visite, elle était dans l'obligation de se rendre à l'instant chez son notaire pour affaires urgentes. Je remerciai de la politesse et je ne pensai plus à la maîtresse de la maison, car j'examinais avec le plus grand plaisir la fort jolie personne qui était venue m'offrir des rafraîchissements de sa part :

« Comment vous appelez-vous, mademoiselle ? Vous êtes sans doute la plus belle personne de la ville ? »

Sans répondre à ces dernières paroles, qui la firent rougir et rire à la fois, elle reprit vivement :

— Je me nomme Adèle, monsieur l'officier; je suis femme de chambre de Madame, pour vous servir, si j'en suis capable.

— Je vous prends au mot, mademoiselle, et veux profiter tout de suite de vos bonnes dispositions. Veuillez donc me coudre ce ruban à ma croix d'honneur pour remplacer l'ancien, dont la couleur est toute passée. »

La jeune fille saisit le ruban, se rendit en courant dans sa chambre, qui était près de la mienne, et revint, quelques minutes après, avec ma croix. Elle eut l'obligeance de me la passer très adroitement à la ganse de mon dolman. Puis elle se baissa rapidement et appliqua ses lèvres sur l'effigie de l'Empereur. Son baiser enthousiaste fut si vif qu'il fit battre mon cœur, sur lequel reposait ma décoration :

« Ah ! dis-je tout ému, vous aimez donc bien l'Empereur ?

— Oh ! oui, monsieur l'officier, reprit mon enthousiaste; et, si j'étais homme, l'Empereur n'aurait pas de meilleur serviteur que moi.

— Parbleu ! Vous êtes grande, belle et forte; il faut lui en faire un. Et croyez que j'aurais le plus grand plaisir à vous aider dans cette création. »

La plaisanterie fut très bien reçue, et je gagnai les bonnes grâces de M^{lle} Adèle, qui voulut bien consentir à me donner un rendez-vous dans sa chambre à onze heures. Je fus, à l'heure du dîner, à l'hôtel de l'Écu, retrouver mes camarades. Le repas se passa fort gaîment. A onze heures j'étais rentré, et je ne tardai pas à me glisser dans la chambre de ma voisine, qui m'y attendait. Quelques moments après, nous étions les meilleurs amis du monde. Mais voilà qu'au

moment où notre conversation était le plus agréable, un coup frappé brusquement à la porte nous mit tout en émoi.

« Qu'est-ce, madame ? dit Adèle. Avez-vous besoin de moi ? »

— Non, mademoiselle. Mais vous n'êtes pas seule dans votre chambre. »

Adèle, qui me retenait vigoureusement — car à cette alerte je me disposais à quitter la place — reprit avec un sang-froid qui lui réussit parfaitement :

— C'est possible, madame. Mais ce n'est pas M. G... qui est chez moi. »

Ce nom était à peine prononcé que nous entendîmes la dame s'éloigner, et nous fûmes débarrassés de cette importune visite.

« M'expliquerez-vous, dis-je à Adèle, la puissance toute magique du nom que vous venez de prononcer ? »

— Avec plaisir, monsieur l'officier, car vous n'êtes pas de la ville. Imaginez-vous que la personne que je viens de nommer est l'amant de madame, et que c'est moi qui, tous les jours, l'introduis auprès d'elle. Il est à la campagne aujourd'hui, voilà pourquoi on nous a troublés ; car, sans cela, on n'y eût pas pensé. »

Puis, après une petite pause, Adèle reprit :

« N'est-ce pas injuste, ce que vient de faire madame ? Je suis plus jeune qu'elle, je n'ai pas d'amourettes, et parce qu'il arrive une fois comme aujourd'hui, qu'un jeune et bel officier des chasseurs de la Garde impériale à cheval me trouve à son gré, madame voudrait que je n'y fusse pas sensible ? »

J'étais trop intéressé dans la question pour ne pas trouver qu'Adèle avait raison. Avant de me séparer de cette aimable fille, je lui donnai une bague de mes

cheveux, dont j'avais toujours la précaution d'être nanti en campagne. Elle en parut très contente ; et comme je m'inquiétais auprès d'elle des suites que pourrait avoir la découverte de sa maîtresse :

« Ah ! tranquillisez-vous, me dit-elle ; d'abord, madame est bonne. Et puis elle a trop d'intérêt à me ménager pour m'en vouloir longtemps. Elle se contentera de me bouder pendant quelques jours ; et n'en suis-je pas dédommée ? »

Je me séparai tendrement de cette aimable fille, en lui promettant de conserver toujours le plus agréable souvenir de sa personne. J'étais sur le point de monter à cheval, lorsque j'aperçus, non sans étonnement (il était grand matin), la maîtresse de la maison, en apparence tout occupée à cueillir des roses dans le jardin attenant à la cour, mais mue, sans doute, par un tout autre motif. Je n'avais pas eu l'honneur de la saluer la veille ; je ne pouvais, sans manquer à la bienséance, m'abstenir de lui présenter mes compliments. Je la félicitai de son lever matinal, en lui disant que cela annonçait la meilleure santé. La veuve, qui était fort jolie, avait en effet une fraîcheur admirable. Elle me demanda, en déguisant un sourire, si j'avais bien dormi pendant la nuit.

— Parfaitement, madame, repris-je ; le vin de Champagne, dont j'avais passablement usé hier avec mes camarades, avait troublé le commencement de mon sommeil ; mais un rêve enchanteur m'a valu une nuit délicieuse dont j'emporte à jamais le souvenir. »

Ces paroles prononcées, je saluai profondément madame M..., et je complimentai intérieurement M. G... de son bon goût, car elle était vraiment charmante.

CHAPITRE IX

A l'escorte de Napoléon.

Le chien de Moreau.

« Les femmes ne doutent de rien ! »

Le lièvre du sergent-major.

Un boulet qui emporte un rang de cavaliers.

Un fameux repas.

Le 1^{er} mai nous passions le Rhin à Strasbourg, et, le 10, nous arrivions à Dresde. Le régiment était cantonné dans les villages autour de la ville. Il y avait au corps le général-major Lion, qui était pour moi une ancienne connaissance ; il avait servi comme capitaine au 20^e chasseurs. Il m'accueillit très bien, et je lui sus gré de me placer dans la 10^e compagnie du régiment, commandée par son beau-frère, le capitaine Klein de Kleinberg, un des meilleurs officiers de cavalerie que j'ai connus dans ma carrière militaire ; il est devenu plus tard officier général. Le 12 mai, nous fûmes témoins de la rentrée du roi de Saxe dans sa capitale, dont il s'était retiré à l'approche des souverains alliés. L'Empereur, à la tête d'une division de sa Garde à pied et à cheval, fut à sa rencontre à un quart de lieue au dehors de la ville. Il avait envoyé son aide de camp, le général comte de Flahaut, jusqu'à Pirna, pour complimenter Sa Majesté Saxonne

sur son retour dans ses États. Le 20, eut lieu la bataille de Bautzen ; le lendemain, fut encore gagnée la bataille de Wurschen. Mais le manque de cavalerie nous priva des résultats de ces journées, qui furent de vraies batailles d'Égypte gagnées par l'artillerie et l'infanterie.

Du 20 au 30 mai, je fis partie avec mon peloton de l'escadron de service des chasseurs à cheval (plus connus en campagne sous le nom de guides), auprès de l'Empereur. En temps de guerre, il avait constamment près de lui quatre escadrons des différentes armes de cavalerie de la Vieille Garde, qu'il pouvait lancer sur l'ennemi au besoin. L'escadron de chasseurs à cheval avait un service spécial. Un lieutenant, un maréchal des logis, deux brigadiers, vingt-deux chasseurs et un trompette, marchaient devant et derrière l'Empereur. Un brigadier et quatre chasseurs, dont deux portaient, l'un le portefeuille, et l'autre la lunette de Sa Majesté, galopaient en avant et lui faisaient faire place. S'arrêtait-il, mettait-il pied à terre, ces chasseurs l'imitaient à l'instant, plaçaient la baïonnette au bout du mousqueton, et marchaient ainsi en carré, l'Empereur au milieu d'eux. L'officier qui commandait le peloton d'escorte le suivait constamment. Il n'y avait que le roi Murat et le prince de Neufchâtel qui pussent lui disputer le pas.

Si l'Empereur s'établissait dans un logement, cet officier se tenait dans l'appartement le plus près du sien. Les chasseurs de son peloton étaient pied à terre, tenant à la main les rênes de la bride des chevaux, à la porte de la maison occupée par l'Empereur, qui avait toujours là un cheval de ses écuries, sellé, bridé

et tenu par deux piqueurs. Ce peloton était relevé toutes les deux heures, de façon qu'à toute heure du jour ou de la nuit, c'était la même disposition. La première personne qui s'offrait à l'Empereur à la sortie de son appartement était l'officier de l'escorte. C'était un poste d'honneur et d'entière confiance. Cette troupe avait le plus grand dévouement pour son Empereur ; elle en était d'ailleurs parfaitement récompensée. Il y avait quatre chasseurs par compagnie, qui, outre la croix de la Légion d'Honneur, et souvent la croix de la Couronne de Fer, avec un revenu de 250 francs, étaient dotés de rentes sur les canaux ou sur le Mont-Napoléon de Milan, ce qui leur rapportait depuis 500 jusqu'à 800 francs. Il faut dire que ce n'est pas chez ces braves que Napoléon a fait des ingrats. Parmi les traits qui font éclater le dévouement et le désintéressement des chasseurs de la Garde, j'en signalerai un qui est vraiment admirable.

A Leipzick, le 18 octobre 1813, un chasseur de mon peloton, de la catégorie des décorés et dotés, avait eu son cheval tué dans la journée ; je crus qu'il s'était rendu au petit dépôt du régiment pour s'y remonter, ce qui devait nécessiter une absence de huit à dix jours. Je fus donc très étonné, le lendemain, de le voir dans le rang, montant un superbe cheval à courte queue. Sur l'observation que je lui en fis, il me répondit gravement :

« Mon lieutenant, quand on est doté par Sa Majesté l'Empereur et Roi, on a toujours une année de sa dotation dans sa ceinture pour acheter un cheval et se faire tuer au service de Sa Majesté. Si, dans le courant de la campagne, le malheur veut que j'aie encore mon cheval tué, alors, cette fois, j'irai au petit dépôt pour

en chercher un autre. Le cheval que je monte maintenant, je l'ai acheté hier de mes deniers à un officier de dragons de la Garde, qui n'en aura plus besoin, car il a été amputé de la jambe, à l'ambulance.

— Et combien t'a-t-il coûté ?

— Vingt-cinq louis. »

Napoléon, qui connaissait le dévouement de ses guides, leur passait souvent des saillies qu'il n'aurait certes pas tolérées à un autre. Un jour, le cheval de l'un des chasseurs de l'escorte, qui galopait devant lui, s'abattit ; et le guide se ramassait comme il pouvait, lorsque l'Empereur, passant au galop devant lui, le traita de maladroit. Cette parole était à peine prononcée que Napoléon, qui pensait à bien autre chose qu'à soutenir son cheval de la bride et des jambes, roulait avec sa monture dans la poussière. Tandis qu'aidé de son écuyer, l'Empereur remontait un autre cheval, le chasseur qui s'était relevé, passant au galop devant Sa Majesté pour rejoindre son poste à l'avant-garde, se mit à crier assez haut pour être entendu :

« Il paraît que je ne suis pas maladroit tout seul aujourd'hui ! »

Le 22 mai, à quatre heures du matin, la cavalerie de la Garde, les lanciers rouges ayant à leur tête le général Colbert et une division de cuirassiers saxons, poursuivirent les Prussiens et les Russes sur la route de Silésie, prirent un grand nombre de traînards, de voitures et de fourgons. Mais l'artillerie russe fit beaucoup de mal aux Saxons. Un seul officier des guides fut atteint à la main d'un éclat d'obus : ce fut Lantivy. Une grande perte pour l'armée fut celle du général Bruyère, frappé à mort par un boulet qui lui fracassa les deux jambes. Dans cette journée, l'Em-

pereur, voyant tomber mort près de lui un chasseur de l'escorte, atteint par un boulet, dit au grand-maréchal, qui l'approchait :

« Duroc, la Fortune nous en veut bien aujourd'hui. »

Deux heures plus tard, la Fortune allait porter un coup bien plus sensible au cœur de Napoléon. En quittant le village de Reichenbach, il poursuivit sa route vers Gorlitz, où il espérait passer la nuit. Il descendait rapidement le chemin creux du village pour se porter sur une hauteur voisine, lorsqu'un boulet perdu porta contre un arbre, ricocha, tua raide le général Kirgener et ouvrit le bas du ventre du général Duroc. L'un et l'autre venaient de s'écarter de cinquante pas de la route, pour faire abreuver leurs chevaux à une mare qui se trouvait sur la droite. Quelle fatalité ! Un officier de la gendarmerie d'élite, qui venait de voir tomber mort le général Kirgener, en porta la nouvelle à l'Empereur. Une minute après, un autre officier apportait à Sa Majesté l'affligeante nouvelle que le grand-maréchal venait d'être dangereusement blessé. Au premier mot de cet officier, l'Empereur reprit vivement :

« Vous vous trompez ; c'est du général Kirgener que vous voulez parler. On vient de m'annoncer à l'instant sa mort.

— Sire, reprit l'officier, il n'est que trop vrai que le même boulet a frappé ces deux généraux. La mort du général Kirgener a été instantanée, et le grand-maréchal vient d'être transporté dans un état désespéré à la maison du pasteur du village. »

En ce moment, le colonel Gourgaud, premier officier d'ordonnance, vint rendre compte à l'Empereur que

le mouvement du prince de la Moskova sur Gorlitz avait réussi. Mais, sans lui répondre un seul mot, l'Empereur revint sur ses pas et se rendit immédiatement au lit du grand-maréchal. Un bataillon de Vieille Garde bivouaqua, ainsi que le peloton d'escorte, autour de la maison.

En quittant cet endroit si fatal, le lendemain, l'Empereur assura une rente de 1.200 francs au pasteur et lui donna une somme d'argent pour l'achat de sa maison, à la condition de placer et de conserver à l'endroit où avait été le lit du grand-maréchal, une pierre avec cette inscription : *Ici le général Duroc, duc de Frioul, grand-maréchal du palais de l'Empereur Napoléon, frappé d'un boulet, a expiré dans les bras de son Empereur et son ami.*

Le 4 juin, l'armistice de Pleswitz nous fit prendre nos cantonnements dans les environs de Dresde. Le 10 août, toute la Garde fut passée en revue par l'Empereur ; il y avait là 50.000 hommes, artillerie, infanterie, cavalerie. Napoléon, en parcourant les dix lignes formées par les troupes, ne manquait jamais de se découvrir lorsque les cris de « Vive l'Empereur ! » frappaient ses oreilles, et de prononcer ces paroles à haute voix : « Vive la France ! »

Le 15 août, nous quittions Dresde et nous entrions en campagne dans la direction de Bautzen. L'Autriche venait de se déclarer contre nous. Les alliés nous menaçaient avec 500.000 hommes, nous ne pouvions leur opposer que 300.000 hommes et la Garde impériale. Mais l'Empereur était là !

Le 23, l'Empereur battit Blücher à Golberg et le refoula en Silésie ; puis il fit une contremarche avec la Garde et se porta sur Dresde, où nous arrivâmes le 26,

à 10 heures du matin. Il était temps : 200.000 Autrichiens campaient devant la ville. Le même jour, à 4 heures du soir, ils attaquèrent sur tous les points les faubourgs de Dresde. Ces faubourgs furent défendus vaillamment; plusieurs généraux de la Garde furent blessés, notamment le général Gros, si connu par sa bravoure et ses réparties à l'Empereur, et qui commandait le premier régiment de chasseurs à pied de la Vieille Garde.

Un jour, au Champ-de-Mars, pour le taquiner, Sa Majesté lui dit :

« Gros, les grenadiers font mieux le maniement d'armes que les chasseurs.

— Je vous parie six francs, Monsieur Sire, répliqua le général, que mes chasseurs font mieux l'exercice que vos grenadiers. »

Ces paroles, dites avec un accent auvergnat bien prononcé, annonçaient, entre autres choses, que Gros n'était pas né à Paris.

Le jour de la bataille de Dresde, en traversant la rue du faubourg de Berg, où le régiment était établi, je fus salué par un brigadier de la 3^e compagnie du régiment, décoré de la Légion d'honneur. Comme je passais en lui rendant son salut, sans m'arrêter, il m'accosta en ces termes :

« Mon lieutenant, permettez-moi de vous souhaiter le bonjour et de vous demander de vos nouvelles, étant une de vos anciennes connaissances. Probablement vous ne me reconnaissez pas ?

— Je ne vous remets point. Je suis depuis cinq mois seulement dans les chasseurs de la Garde, et j'y connais peu de monde. Votre nom, s'il vous plaît ?

— Je suis le trompette-major du 8^e hussards que

vous avez blessé d'un coup de pointe, en 1806, à dix lieues de Varsovie, dans un duel que nous avons eu ensemble.

— Ah ! maintenant je me rappelle très bien. Vous avez donc quitté la trompette et votre régiment pour entrer dans la Garde ?

— Oui, mon lieutenant.

— Je suis charmé de vous revoir. Depuis quand faites-vous partie du corps ?

— Depuis la campagne de Russie ; et, il y a un an, j'ai été fait brigadier.

— Quel est le nom de votre capitaine ?

— Monsieur Achyntre.

— Je le connais et je serai charmé de vous recommander à lui. Mais faites-moi le plaisir, brigadier, lorsque vous me rencontrerez à cheval ou au bivouac, de venir m'accoster. J'aurai toujours une goutte d'eau-de-vie à partager avec vous. »

Hélas ! il n'usa qu'une fois de cette offre faite de si bon cœur. Le lendemain était le jour de la bataille de Dresde, et, le soir, quand je fus voir le capitaine Achyntre pour lui recommander mon protégé, j'eus le regret d'apprendre qu'il avait été tué par un boulet.

« Je le regrette vivement, me dit son capitaine ; ce pauvre Auguste, c'était un excellent sujet, et j'en aurais certainement fait un maréchal des logis dans ma compagnie. » Il ajouta encore : « Ce pauvre brigadier, après avoir causé hier avec vous, Parquin, racontait à ses camarades le coup de pointe qu'il avait reçu de vous, quand vous étiez fourrier. Ce n'est pas un fourrier, disait-il, qui ne sait qu'écrire et chiffrer et qu'on envoie promener ; celui-là sait dégainer !

— Pauvre Auguste ! dis-je ; il n'enverra plus pro-

mener personne. Il est maintenant où nous irons tous. »

La journée de Dresde, si glorieuse pour l'armée, n'avait rapporté au régiment qu'une pluie battante des plus incommodes et des boulets de l'ennemi. Le lieutenant Brice, officier payeur au corps, eut un magnifique cheval tué sous lui ; il n'aurait certes pas donné ce cheval pour 3.000 francs ; et le plus curieux fut qu'il reçut une verte réprimande du général Lefèvre-Desnoettes, qui ne voulait pas que son comptable fût sur le champ de bataille, où il n'avait rien à faire, disait-il, son poste étant à Dresde avec sa comptabilité et sa caisse.

Ce fut dans cette journée que le général Moreau, qui était avec les alliés dans un groupe de généraux, fut frappé à mort à côté de l'empereur Alexandre. A 5 heures, le paysan saxon chez qui Moreau avait été transporté, les deux jambes fracassées par un boulet, amena à l'Empereur un superbe chien danois, qui avait au cou un large collier en cuivre sur lequel était écrit en gros caractères : *J'appartiens au général Moreau*. Le paysan venait rendre compte de l'événement et offrait le chien contre dix napoléons. L'Empereur lui fit donner la somme et lui laissa le chien.

Cette journée de Dresde, que l'Empereur a comparée pour les manœuvres à celle d'Iéna, coûta aux Autrichiens 30.000 hommes, dont 12.000 prisonniers et 200 pièces de canon. L'Empereur coucha sur le champ de bataille et, le lendemain, rentra à Dresde. Nous continuâmes notre marche, sans nous arrêter, sur Pirna, d'où l'on revint de nouveau à Dresde. Le 7 octobre, on fit un mouvement sur Berlin, pour revenir encore à Dresde, d'où nous partîmes le 10, afin de nous rendre avec l'armée à Leipzick.

Je commandais, le 13, le peloton d'escorte au bivouac de l'Empereur, à un quart de lieue de la ville. A quatre heures, je vis arriver au trot un escadron de gardes d'honneur qui escortait le roi de Saxe et sa famille, venus de Dresde à Leipzick. L'Empereur, aussitôt qu'il eut aperçu la poussière, s'avança à pied à cinquante pas sur la route, et continua d'aller au-devant du Roi. Mais Sa Majesté Saxonne avait déjà mis pied à terre et marchait, chapeau à la main, droit à l'Empereur. Je vois encore le roi de Saxe, grand et beau vieillard, ayant la tête poudrée et la longue queue. Il était revêtu d'un uniforme blanc, et portait deux montres, dont les grandes chaînes lui pendaient sur les cuisses. Il se dépêcha au plus vite d'ôter ses gants pour présenter sa main à l'Empereur. Mais celui-ci l'embrassa, en l'appelant son frère, et se rendit avec lui à la voiture de la reine de Saxe. La reine avait à sa gauche sa fille, la princesse Augusta. J'étais très près de l'Empereur, qui parlait d'ailleurs assez haut avec les princesses, à la portière droite de la voiture, qui était ouverte ; j'entendis ce dialogue :

« Sire, disait la Reine, comment se portent l'Impératrice et le Roi de Rome ?

— Tout le monde se porte bien ; j'ai reçu un courrier hier.

— Vous allez livrer bataille demain, Sire ?

— Oui, je le crois.

— Et vous la gagnerez, ajouta la princesse Augusta.

— Ah ! voilà bien les femmes ; elles ne doutent de rien. Mais il faut l'espérer. »

L'Empereur salua ses augustes hôtes, qui retour-

nèrent à la ville, et lui-même ne tarda pas à s'y rendre.

Le 16 octobre, à neuf heures du matin, s'ouvrit la journée de Wachau, première journée de la bataille de Leipzick. Trois bordées de coups de canon furent le signal de l'ennemi, et immédiatement après s'ouvrit la terrible canonnade de 200 pièces d'artillerie dont les boulets tombaient dans nos rangs comme des oranges. La cavalerie de la Garde était en bataille au centre de l'armée. Je vois encore, devant nous, le général Drouot, à pied, dirigeant avec la plus grande énergie le feu d'une batterie de 100 pièces de l'artillerie de la Garde.

L'Empereur s'aperçut que l'extrême-droite, commandée par le maréchal Oudinot, forte de 19.000 hommes d'infanterie de la Jeune Garde, était en danger. Il y envoya le général Letort, avec 800 cavaliers dont 200 chasseurs, 200 lanciers, 200 dragons et 200 grenadiers à cheval, tous pris dans sa Vieille Garde. Le duc de Reggio avait rompu sa ligne par précaution et l'avait formée en carrés. Je faisais partie de la colonne envoyée par Napoléon. On se porta sur la droite par une marche de flanc, par pelotons et au trot. Arrivés sur le terrain, la colonne passa dans l'intervalle de deux carrés et se forma immédiatement en bataille. Une charge de cavalerie autrichienne sur nous échoua complètement et nous procura même un brillant succès. Par la position que nous venions de prendre, toute retraite était coupée au régiment de dragons-cuirassiers de La Tour, qui ne pouvaient trouver leur salut qu'en nous traversant pour regagner leurs lignes.

Le maréchal Oudinot, dont nous venions de réta-



LE MARÉCHAL NEY, PRINCE DE LA MOSKOWA

blir les affaires, sortit d'un carré et s'écria, en se présentant subitement dans nos rangs :

« Demi-tour, cavaliers ! Voici un hurra ! »

En effet, un nuage de poussière précédait les pointes des sabres des dragons de La Tour. Nous leur opposâmes un mur d'airain et 190 ou 200 des leurs tombèrent en notre pouvoir. Dans le tumulte, j'aperçus le maréchal Oudinot, seul, au milieu de la charge, en péril et s'efforçant de mettre l'épée à la main. Il ne pouvait parvenir à dégainer. Sans perdre un instant, je me plaçai devant l'illustre maréchal. Le duc de Reggio mit aussitôt le pistolet à la main et j'eus le bonheur de le dégager ainsi ; il parvint sain et sauf au milieu d'un carré de son infanterie. Le soir, son fils, qui était capitaine au régiment, me conduisit à son bivouac. Le maréchal m'embrassa, me remercia et me fit partager son modeste souper, composé d'une volaille froide, qui fut arrosée d'une bouteille de vin et d'un verre d'eau-de-vie.

Le lendemain, les deux armées restèrent en présence, l'arme au bras. Nous passâmes ce jour-là auprès d'un moulin à vent, dans la plaine où avait été établi le quartier général impérial. Le régiment resta en réserve toute la journée ; nous n'eûmes qu'à supporter quelques pertes par le canon. J'eus à regretter un de mes amis, lieutenant au régiment, nommé Henneson, qu'un boulet vint frapper, en ricochant, en pleine poitrine. Le boulet se logea dans son manteau, qu'il portait en sautoir, après lui avoir fracassé l'estomac.

A la nuit tombante, le régiment alla bivouaquer dans une prairie, tout le long et autour d'une haie. En me rendant à l'emplacement désigné pour mon peloton, je m'entendis appeler : c'était un de mes amis,

lieutenant sous-adjutant-major au 7^e voltigeurs de la Jeune Garde, qui était au bivouac avec deux officiers de sa compagnie. Il m'offrit de partager son modeste souper.

« Avec plaisir, mon cher ; j'apporterai tout à l'heure de l'eau-de-vie que je me suis procurée chez la cantinière du régiment. »

En effet, un quart d'heure plus tard, un pain de munition sous le bras, je rejoignis mon ami Servatius. Lorsque nous fûmes réunis, l'un d'eux versa dans une gamelle une énorme ratatouille composée d'un lièvre en morceaux, arrangé avec des pommes de terre, des oignons, etc. Le plat fut trouvé excellent.

« Est-ce que tu as envoyé au marché à Leipzick, dis-je en riant à Servatius ?

— Non, mon ami. C'est un sergent-major, qui, à dix pas, a logé une balle dans la tête de ce gros lièvre que nous mangeons, et qui s'était avisé de traverser — très heureusement pour notre appétit — le champ de bataille, près de la compagnie.

— Eh bien ! tu n'invites pas à souper ton sergent-major ?

— Il n'y a qu'une petite difficulté : le sergent-major, une minute après avoir abattu le lièvre, l'avoir mis dans son sac, et m'avoir crié : « Mon capitaine, voilà pour souper ce soir », tomba lui-même frappé d'un boulet qui l'envoya souper chez Pluton... Le lièvre m'est donc resté en héritage, et voilà l'histoire de notre souper.

— Eh bien ! mon cher Servatius, dis-je en lui présentant la gourde d'eau-de-vie, buvons la goutte à la mémoire de ton sergent-major. »

C'est ce que nous fîmes, et je pris congé de ces

messieurs et retournai à mon bivouac, que le régiment quitta à deux heures du matin, pour rentrer à Leipzick. L'Empereur, qui avait couché à l'auberge de l'Aigle noir, au delà du pont de l'Elster, revint, à six heures, avec son peloton d'escorte, au palais du roi de Saxe, pour faire ses adieux à ce monarque, qui versa des larmes au moment de prendre congé de Napoléon. A sept heures du matin, l'Empereur repassait le pont, lorsque nous entendîmes le bruit d'une explosion terrible qui nous fit retourner. Nous aperçûmes une fumée épaisse, et l'idée d'un sinistre nous vint aussitôt. L'Empereur fit de suite volte-face et nous le suivîmes dans la direction de Leipzick. Une demi-heure après, nous apprenions l'explosion qui avait fait sauter le pont et livrait une partie de l'armée à l'ennemi.

L'armée effectua sa retraite sur Mayence, suivie par 150.000 Autrichiens, et précédée par 50.000 Bava-rois qui, après avoir fait défection, s'étaient portés le plus vite possible sur la route de Hanau, pour nous couper la route de France. Toujours pleine d'ardeur, l'armée exécutait sa retraite en bon ordre. L'arrière-garde, sous le commandement du duc de Trévise, livrait journellement des combats meurtriers.

Le régiment allait passer la Fulda, le 27 octobre, lorsqu'il rencontra un convoi d'ambulance tout composé de blessés, qui étaient par quatre dans des voitures légères et faites exprès.

« Que fais-tu là? dis-je à mon ami Servatius que j'aperçus tout à coup.

— Mon cher Parquin, je suis en compagnie de mon colonel (le général baron Couloumy, mort le 29 octobre), et de deux officiers qui sont blessés comme moi.

— Quelle est ta blessure ?

— Une balle à la jambe qui me fait bien souffrir, car, depuis trois jours qu'on y a mis l'appareil, je n'ai pas encore été pansé.

— Peux-tu supporter le cheval deux heures ?

— Je n'en ai pas ; mes équipages n'ont pu passer le pont de l'Elster.

— Mais moi, j'en ai un à t'offrir. »

J'envoyai de suite chercher mon domestique, et au bout de quelques minutes je faisais sortir mon ami de la position critique où il se trouvait, car l'ambulance dut être abandonnée au passage de la Fulda. Je fis panser Servatius par le chirurgien-major du régiment, et j'eus le bonheur de le ramener quatre jours après à Mayence, où il entra à l'hôpital.

Les Bavares nous attendaient à Hanau sur la Kinzig ; ils croyaient avoir bon marché de l'armée. Mais c'était la Garde, au nombre de 17.000 hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, qu'ils allaient combattre : et l'Empereur était là !...

Le 30 au matin, le maréchal Macdonald eut l'ordre de déboucher de la forêt ; mais il ne put y parvenir qu'à midi, tant les forces de l'ennemi lui opposaient de résistance, soutenues qu'elles étaient par une formidable artillerie. Les Bavares défendaient avec vigueur une ferme sur la gauche de la route, en plaine, et s'étaient retranchés derrière ses murs. L'Empereur fit appeler le général Cambronne :

« Combien avez-vous de chasseurs à pied de la Vieille Garde ?

— Sire, dix-huit cents.

— Vous allez vous mettre à leur tête et forcer cette ferme où les Bavares sont au nombre de dix mille

hommes. Je vous donne deux heures pour cette opération. »

En une heure, les Bava­rois furent délogés, sans tirer un coup de fusil. Abordés franchement à la baïonnette, ils n'avaient pas attendu « les ruches à miel », nom que l'ennemi donnait aux bonnets d'oursin des grenadiers et des chasseurs de la Vieille Garde. Ces soldats d'élite répandaient la terreur partout où ils passaient.

Sur les trois heures, l'artillerie arriva ; le général Drouot déboucha à la tête de 50 pièces de la Garde, les mit en batterie sur la lisière de la forêt et engagea la canonnade. Dans un mouvement par quatre que fit le régiment sur la grand'route de la forêt, je vis tomber le rang tout entier des quatre chasseurs qui me précédaient ; un boulet ennemi venait de causer ce malheur. J'enlevai mon cheval de la main et j'approchai vivement les jambes en les fermant ; mon cheval obéit en sautant par-dessus l'obstacle qui venait de se former devant moi. Déjà sur notre route, six pièces étaient entourées, les canon­niers se défendaient à l'arme blanche, lorsque le capitaine Oudinot, fils du maréchal, chargea à la tête de sa compagnie de chasseurs, reprit les pièces et sauva les canon­niers.

Les grenadiers à cheval firent une charge à fond sur la cavalerie bavaroise. Mon ami, l'intrépide Guindey, sous-adjutant-major aux grenadiers à cheval, qui avait tué le prince Louis de Prusse à Saalfeld, fut trouvé mort, le soir, sur ce champ de bataille, tout couvert de coups de sabre, au milieu d'une demi-douzaine de cadavres de che­vau-légers bavarois, à qui il avait fait payer cher sa mort.

Ce brave officier, le matin même de la journée, avait

entendu dire à l'Empereur, au bivouac, en s'adressant aux officiers qui l'entouraient, pied à terre, dans la forêt :

« Comment trouvez-vous les Bavaois, nos alliés d'hier, qui prétendent nous barrer le passage, et nous empêcher de rentrer en France ! Et cela, quand nous apercevons d'ici les clochers de Mayence !

— Parbleu, c'est un peu fort ! Soyez tranquille, Sire, avait repris Guindey, les Bavaois nous paieront aujourd'hui leur trahison et leur jactance. »

La victoire a prouvé la justesse de cette réplique ; mais le brave Guindey devait payer lui-même de sa vie le succès de la bataille. Je lui avais serré la main au moment même où, partant pour charger, il ne devait plus revenir... Pauvre Guindey !...

Dans cette matinée, je fis la connaissance du fils de l'illustre maréchal Moncey. Il était venu voir ses amis Lauriston, commandant au 1^{er} régiment des gardes d'honneur, et Oudinot, capitaine aux chasseurs de la Garde. Le commandant Moncey venait de quitter l'infanterie où il avait servi quelques années, pour passer au 7^e hussards. Il avait fait la campagne de Russie comme capitaine aux chasseurs à pied de la Garde. A Smolensk, l'Empereur distribua quelques récompenses et des décorations à ces braves ; il réunit les officiers et leur dit :

« Outre les heureux que je viens de faire, j'ai une croix d'officier de la Légion d'honneur à donner à celui que le corps d'officiers désignera comme le plus digne de cette distinction. Le choix que vous ferez sera le mien, ainsi prononcez : à qui la croix d'officier ? »

Toutes les voix acclamèrent le nom de Moncey.

« Mon ancien page ! se récria l'Empereur ; vous êtes

des courtisans, c'est pour me flatter que vous faites ce choix. A un autre...

— Mais, Sire, puisque vous nous avez dit de parler franchement, nous vous déclarons que nous ne saurions en nommer un plus intrépide.

— Eh bien, dit l'Empereur, voilà la croix d'officier que je place en votre nom sur sa poitrine. »

Des marques très vives de satisfaction accueillirent cette nomination.

Revenons à la journée de Hanau. A cinq heures, la bataille était complètement gagnée. Le capitaine Schmidt, à la tête d'un escadron dans lequel je me trouvais, fit mettre bas les armes à deux bataillons d'infanterie à la porte de Hanau. Dans cet engagement, je reçus un coup de baïonnette à la figure. Cette journée me valut le grade de capitaine dans le régiment des chasseurs à cheval de la Jeune Garde.

Le 31 octobre nous étions à Francfort, le 2 novembre à Mayence. Ce jour-là j'eus l'honneur de commander le peloton d'escorte devant le palais impérial. Quand je fus relevé de garde, au lieu de rejoindre ma compagnie, qui était à trois lieues dans les villages environnants, je fis distribuer par le commissaire des guerres de la Garde, les vivres en pain, bière et eau-de-vie à ma troupe qui en avait grand besoin; puis je remis un mot au crayon au maréchal des logis qui reconduisait le peloton pour mon capitaine, afin de le prévenir que je restais deux heures à Mayence pour me procurer plusieurs effets d'habillement.

J'avais faim. Je n'avais pas mangé depuis la veille, à Francfort. Je me dirigeai vers le premier hôtel venu; c'était celui de « la Ville-de-Paris ». Mais je le trouvai totalement envahi par des militaires de toutes armes

qui faisaient queue à la cuisine pour y faire cuire des côtelettes de veau et de mouton. C'était la seule viande qu'on y trouvât ; et encore fallait-il se donner la peine de faire cuire sa côtelette et de rester auprès, le sabre à la main, pour empêcher qu'on ne vous l'enlevât sur le gril, à moitié cuite. Je pris mon parti, décidé à me contenter d'une croûte de pain que portait mon ordonnance, car dans tous les hôtels ou restaurants, c'était la même affluence de monde. Je m'acheminai donc vers la porte de Paris pour gagner mon cantonnement, lorsque, du haut de mon cheval, j'aperçus dans la salle à manger d'un appartement, à l'entresol, une table complètement dressée pour le service d'une dizaine de personnes. Précieuse découverte ! La faim me suggéra une idée ! Je mets pied à terre, je donne mon cheval à tenir à mon ordonnance. Je monte cinq marches, je fais retentir le heurtoir de la porte. Un domestique ouvre et me demande en allemand :

« Que voulez-vous, Monsieur ? »

— Parler à votre maître.

— Ah ! vouloir parler à M. Hermann, » répliqua-t-il.

Et il me conduisit à la salle à manger. Aussitôt que je suis installé, il va prévenir son maître que je désire lui parler. Un monsieur vient à moi, je présume que c'est le maître de la maison et je lui dis :

« Monsieur Hermann, voudriez-vous avoir l'extrême bonté d'obtenir pour moi, de la maîtresse du logis, que je prenne place au repas qui est servi sur la table ? Il y a deux heures que j'ai passé le pont de Mayence en escortant l'empereur Napoléon ; je n'ai pas mangé depuis vingt-quatre heures, par suite de l'impossibilité de se procurer quelque chose dans la ville, encom-

brée comme elle l'est de troupes et de consommateurs. En passant, tout à l'heure, devant votre maison, j'ai vu votre table servie, et j'ai pensé que si la maîtresse, ou à son défaut, le maître du logis, avaient des entrailles, ils auraient pitié des miennes, qui sont vides. Me serai-je trompé, monsieur ? Dans ce cas, je suis prêt à me retirer.

— Monsieur l'officier, ma femme, que voici, me dit M. Hermann, en me présentant une des dames parmi les convives, ne parle pas le français. Mais je connais son cœur, je suis persuadé qu'elle sera charmée de vous avoir à sa table. Nous sommes avec des amis. »

Je remerciai, je saluai la compagnie et je me plaçai à côté de M^{me} Hermann ; j'échangeai avec elle les quelques mots d'allemand que je savais. La conversation générale était dans cette langue, je ne m'en mêlai pas. Mais je fis grand honneur au repas, qui était fort bon. Je priai M. Hermann de permettre que l'on portât une bouteille de vin à mon ordonnance. Il s'empressa de donner l'ordre de la faire entrer dans la cour et de mettre les chevaux dans l'écurie. Le chasseur alla à la cuisine, où, comme son officier au salon, il eut un excellent repas. Enfin M. Hermann fit les choses fort bien. Quatre heures sonnaient à la cathédrale, la société avait fini de dîner et venait de prendre le café, lorsque je pris congé de mes hôtes. Je les remerciai de leur hospitalité, et je présentai ma carte de visite à M. Hermann, en lui disant :

« D'ordinaire, je demande la carte (l'addition) après avoir dîné. Permettez que, aujourd'hui, je vous présente la mienne, pour que vous vous rappeliez le nom de l'officier de la Garde que vous avez

accueilli si charitablement. Quant à votre nom et à celui de madame, je l'aurai longtemps dans ma mémoire. »

Je donnai, en partant, six francs au domestique et je pris la route du cantonnement, où j'arrivai à sept heures.

CHAPITRE X

Trente poulets et des jambons dans une marmite.

Hourra nocturne.

On n'est pas toujours heureux à la guerre.

Les derniers coups de sabre.

Les adieux de l'Empereur.

Nous passions le temps dans nos cantonnements à remettre en état nos armes et nos habillements. Après une campagne aussi rapide et aussi meurtrière, nous en avions grand besoin. La réunion dans les murs de Mayence d'un nombre si considérable de troupes, dont les blessés et les malades encombraient les hôpitaux, engendra un typhus pestilentiel, qui emporta en quelques jours bien des braves que le champ de bataille avait épargnés.

Notre village était un gros bourg, qui, imposé de contributions de guerres, était obligé de fournir des approvisionnements de tous genres à la garnison de Mayence. La veille de notre départ, j'étais assis au coin du feu de la cuisine de mon hôte, qui était un des gros bonnets de l'endroit. Il paraissait raconter avec beaucoup d'animation, à l'un de ses voisins, quelques faits dont il avait été témoin à Mayence, où il avait été dès le grand matin conduire une voiture de foin.

Mon ordonnance, qui était présent et parlait l'allemand, me traduisit leur conversation :

Depuis huit jours que la mortalité était extraordinaire dans la ville, par suite de l'invasion du typhus, toutes les voitures de la campagne qui apportaient à Mayence des contributions, étaient mises en réquisition aussitôt déchargées. On se servait alors de ces voitures pour porter au cimetière les morts qui encombraient les hôpitaux, et cela jusqu'à la nuit. Or, mon paysan racontait que ses denrées ayant été trouvées bonnes et acceptées dans le magasin par le commissaire des guerres, sa voiture attelée de quatre bons chevaux, avait été requise pour le transport des cadavres au cimetière. Il avait déjà fait un voyage de l'hôpital au cimetière et il était en route pour le second, lorsque, passant devant la porte de sortie de la ville qui donnait sur la route de son village, il avait donné un vigoureux coup de fouet à son cheval de devant, qui, obéissant à la bride, fit brusquement un à-gauche dans la direction de la route. Ses chevaux, lancés par lui au trot, l'avaient bientôt mis hors de portée. Une fois sur la route, pour se débarrasser de son chargement, il avait eu le soin, toutes les cinq minutes, de lever les planches de sa voiture, pour faire tomber ainsi un des cadavres ; enfin, à son arrivée au village, il ne lui en restait plus qu'un seul de toute sa cargaison. Mais il ajouta qu'à celui-là il réservait les honneurs du cimetière de sa paroisse.

Je ne pus m'empêcher de faire la remarque que si tous les villageois n'étaient pas des Normands, ce paysan-là pouvait, certes, lutter avec Gaspard l'avisé.

L'Empereur avait passé cinq jours à Mayence pour réorganiser l'armée. Il partit pour Paris, le 6 no-

vembre, et arriva à Saint-Cloud le 9. Le 1^{er} décembre nous partions pour nous rapprocher de la France ; le 21, en Champagne, je reçus mon brevet de capitaine au 2^e régiment de chasseurs de la Garde. J'avais aussi l'ordre du général Lefèvre-Desnoettes de me rendre à Paris, pour prendre le commandement de la 11^e compagnie, dont les cadres en sous-officiers et brigadiers étaient de la Vieille-Garde.

Le 1^{er} janvier 1814, je me trouvai à Paris, réuni à ma famille. Onze années auparavant, à pareille époque, je m'étais engagé soldat. J'étais devenu, je puis le dire, sur le champ de bataille, capitaine des chasseurs à cheval de la Garde impériale et membre de la Légion d'honneur. Certes, mes parents ont dû être satisfaits de moi, car je ne comptais que vingt-six ans d'âge ; mais j'avoue que je n'ai jamais eu l'occasion de me l'entendre dire, car ils n'approuvaient pas que je fusse militaire.

Je pris le commandement de la 11^e compagnie dont j'étais le capitaine, et je dus partir, le 6 février, pour rejoindre la Vieille Garde en Champagne, tandis que le 2^e régiment, dont ma compagnie faisait partie, était à l'armée du Nord devant Anvers. J'ignore encore ce qui me valut à moi, ainsi qu'à ma compagnie, et à une compagnie de Mamelouks, l'avantage de faire la campagne de France à côté des chasseurs de la Vieille Garde. Le capitaine des Mamelouks, qui fit la route avec moi, se trouvait être bien plus ancien, puisqu'il datait de la formation de ce corps, sous le Consulat. Mais une disposition particulière à la Garde portait que les étrangers, Égyptiens, Polonais, Italiens et Hollandais, quelle que fût leur ancienneté, à grade égal, cédaient le commandement à l'officier français. Ce

capitaine se trouvait en retraite depuis quatorze ans à Marseille. Il venait rejoindre les Mamelouks d'après le décret rendu par l'Empereur depuis l'invasion de la France par les alliés, invasion qui avait eu lieu le 2 janvier 1814.

Le capitaine Ibrahim-Bey était le commandant de la compagnie de Mamelouks qui était venue en France après la campagne d'Égypte. A son arrivée à Paris, il s'égara un jour dans la capitale. Le costume oriental qu'il portait, étonna les Parisiens, et la curiosité ameutait autour de lui une foule de monde. Comme le hasard le conduisit dans le quartier de la Halle au blé, il trouva là des gens qui le huèrent, le sifflèrent, lui jetèrent même de la boue, prétendant que ce n'était pas le temps du carnaval pour s'habiller en Turc. Le capitaine Ibrahim-Bey, qui n'entendait pas le français et encore moins raillerie, saisit ses pistolets et à l'instant étendit mort à ses pieds deux forts de la Halle. Il se préparait à continuer le combat armé de son damas et de son poignard, lorsqu'une patrouille du guet de Paris survint et s'empara de lui, non sans peine.

Le bruit de l'affaire arriva jusqu'aux Tuileries. Le Premier Consul se fit conduire Ibrahim, qui, interrogé, répondit qu'il avait agi de la même façon que dans son pays pour punir la populace, lorsqu'elle s'ameutait sur le passage des Mamelouks.

« Tu n'es pas ici pour faire une pareille police, lui fit dire le Premier Consul par l'intermédiaire de Roustan. Tu partiras demain pour Marseille. C'est un climat chaud ; tu vivras avec ta solde de 6.000 francs que je te conserve. Mais 2.000 francs seront prélevés dessus pour faire une pension aux femmes que tu as

rendues veuves. A Marseille, on est habitué à ton costume ; toutefois je te défends de te servir de tes armes, et même de les porter. »

Le capitaine Ibrahim ne les reprit que pour s'en servir, quatorze ans après, contre l'ennemi qui venait d'envahir la France.

Le 6 février, le détachement, fort de 600 hommes, quitta Paris, sous le commandement du chef d'escadron Kirmann, une ancienne connaissance. Nous rejoignîmes l'armée le 10, la veille de Montmirail. La journée du 11 eut lieu, à midi, sur le plateau. J'y reçus l'ordre de charger avec ma compagnie, par la gauche, un carré russe qui était également chargé sur sa droite par le général Letort, à la tête d'un escadron de dragons de la Garde. Nous réussîmes parfaitement, et nos deux troupes firent jonction au milieu du carré. Les Russes comptaient tellement ne pas être entamés qu'ils avaient posé leurs sacs à terre. Il fallut leur donner le temps de les reprendre et d'y déposer en place leurs fusils.

La ferme des Greneaux était difficile à enlever, soutenue qu'elle était par une formidable artillerie. L'ennemi était retranché jusqu'au menton derrière les murs, et il n'avait pu en être débusqué jusqu'à deux heures de l'après-midi. L'Empereur chargea le maréchal Ney de cette opération difficile. Le maréchal Ney mit pied à terre. L'épée à la main, il alla se mettre en tête de six bataillons de la Garde. Avant de se mettre en route, il fit ouvrir le bassinet des fusils pour en jeter l'amorce au vent. C'était à la baïonnette qu'il voulait aborder l'ennemi. Il marcha au pas de charge, et cette audace eut un plein succès. Russes et Prussiens quittèrent la ferme, abandon-

nèrent pièces, caissons, voire même leurs marmites.

Au moment où le Brave des braves décidait ainsi la victoire, le général Henrion avait ordre de se porter avec son régiment de chasseurs à pied de la Garde sur une redoute armée d'artillerie, contre laquelle venait d'échouer une brigade d'infanterie de ligne. Le général forma sa colonne d'attaque et partit au pas accéléré, sans se laisser ralentir par le terrible feu de l'ennemi. Le général russe, à la vue du danger que couraient ses pièces, lança sur le flanc de la colonne une masse de cavalerie. A l'instant, le général baron Henrion commanda :

« Colonne, halte ! Formez le carré ! Apprêtez armes ! Joue ! Feu ! »

Cette cavalerie, qui n'était plus qu'à dix pas, fut couverte de feux, fit demi-tour, et abandonna sur le terrain un grand nombre de cadavres. Le général reforma sa colonne, sans recharger les armes, et aborda la redoute. Il l'enleva, malgré la résistance désespérée des canonniers russes, qui se firent clouer sur leurs pièces. L'Empereur, qui suivait attentivement ce mouvement, accourut au galop dans la redoute prise, demanda le général Henrion ; il lui donna la main en le nommant commandeur de la Légion d'honneur. Il ajouta :

« Général, j'ai approuvé votre temps d'arrêt. »

La victoire fut complète. York et Sacken effectuèrent leur retraite, ou pour mieux dire, leur fuite sur Château-Thierry. Nous les atteignîmes le 14, à une lieue en avant de la ville. Un de mes anciens chefs au 20^e chasseurs, le colonel Curély, qui commandait le 10^e hussards, gagna le grade de général de brigade, par



L'EMPEREUR NAPOLÉON

A Fontainebleau, le 11 avril 1814, d'après un dessin du général Atthalin.

deux brillantes charges qu'il exécuta à la tête de son régiment, sous les yeux de l'Empereur.

L'ennemi, qui, le lendemain de la bataille de Montmirail, n'avait plus ni artillerie, ni bagages, ni voitures, ayant abandonné ses blessés à la générosité du vainqueur, s'empressa d'arriver à Château-Thierry et de mettre la Marne entre lui et nous.

L'Empereur, satisfait d'avoir mis en déroute complète ces deux divisions, se reporta avec sa Garde sur l'armée de Schwarzenberg, qui s'avancait en longeant la Seine. Le 17, il l'atteignit dans les plaines de Nangis. Les dragons, venus d'Espagne sous les ordres du général Treillard, firent essuyer une déroute complète à l'armée autrichienne, déroute qui eût fait tomber toute cette armée entre nos mains, si, comme il en avait l'ordre, le maréchal Victor s'était emparé du pont de Montereau. Le 2 mars, Blücher, avec le gros des Prussiens et un corps d'armée russe, franchit la Marne à Château-Thierry. Il fit sauter une arche du pont pour assurer sa retraite, ce qui nous donna un repos forcé de vingt-quatre heures dont nous avions grand besoin. L'Empereur établit son quartier général dans la maison du maître de poste, qui était dans le faubourg que nous occupions. Mais le lendemain, 3, les soldats du génie étant arrivés, Sa Majesté vint s'établir, à 10 heures du matin, au bivouac, au bord de la Marne, pour être présent au travail du pont. Il demanda au général Bertrand, son grand-maréchal, qu'il avait chargé de diriger l'opération, combien il faudrait d'heures pour que ce travail fût fini : « Quatre, répondit le général.

— Je vous en donne six, » dit Sa Majesté.

Le lendemain, quatre heures de l'après-midi son-

naient à Château-Thierry, quand le pont fut rétabli.

Le matin, au bivouac, le général Colbert m'avait fait ordonner de me tenir prêt avec 100 chevaux de la Vieille Garde pour une mission que je recevrais de la bouche même de l'Empereur ! A quatre heures, j'étais au pont avec ma troupe ; et l'Empereur, à qui je me présentai, me dit :

« Capitaine, marchez à l'ennemi, et faites-moi des prisonniers. J'en ai besoin. »

Sachant que trois routes, partant de Château-Thierry, conduisaient à Soissons, à la Ferté et à Reims, je demandai :

« Sur quelle route, Sire ?

— Sur la route de Soissons. »

Un ordre aussi honorable à recevoir, émané d'une pareille bouche, devait produire son effet. Je mis ma troupe en marche, par quatre, sur le pont, et au pas. Sur l'autre rive, je permis à mes hommes d'accepter sans s'arrêter, le pain, l'eau-de-vie, le jambon et les saucissons que leur offraient les bons habitants, tout joyeux de revoir les troupes françaises, après avoir logé les Russes et les Prussiens, qui s'étaient fort mal conduits dans cette ville ouverte et paisible.

J'avais fait trois lieues à peu près, lorsque ma marche fut arrêtée par les flammes qui dévoraient un hameau abandonné de ses habitants. Ces derniers avaient préféré chercher, au milieu de l'hiver, une retraite dans les bois, plutôt que de s'exposer à la brutalité des soldats ennemis. Je fis fouiller l'endroit pour y découvrir ne fût-ce qu'un vieillard qui pût me renseigner sur la marche de l'ennemi ; mais ce fut inutilement. Alors un maréchal des logis des chasseurs de la Garde, à qui je venais de faire mettre pied à

terre, vint me prévenir qu'à la dernière maison du village, la seule qui ne fût pas encore atteinte par les flammes, il avait découvert des traînards de l'armée russe, qui étaient étendus auprès du feu de la cuisine, en attendant probablement que leur manger fût cuit. Il ajouta qu'avec quelques chasseurs de son peloton, il allait s'emparer de ces fantassins ennemis. C'est ce qu'il fit très adroitement. Il ordonna à ses hommes s'appliquer leurs carabines chargées sur les carreaux de la fenêtre et dans la direction de l'âtre auprès duquel étaient assis tranquillement ces Russes, qui durent être des plus effrayés d'entendre siffler des balles à leurs oreilles, après le commandement de feu que fit le maréchal des logis. Aussitôt celui-ci entra avec ses hommes, le sabre à la main, et se rendit maître de ces gens, dont aucun n'était blessé. Il les conduisit à la tête de l'escadron, que j'avais fait former en avant du village.

Si la France ne se fût pas trouvée envahie par les armées coalisées, j'aurais trouvé plaisant la capture d'une marmite monstre, dans laquelle se trouvaient une trentaine de volailles, qui avaient cuit en compagnie de jambons, de pommes de terre, etc. Le pain coupé et préparé dans la chambre compléta un repas délicieux dont le peloton de chasseurs de mon escadron profita.

D'après les lois rigoureuses de la guerre et dans la position exceptionnelle où je me trouvais, j'aurais dû faire passer immédiatement par les armes ces grenadiers russes que je surprénais dans un village incendié par l'ennemi. Mais l'Empereur venait de leur sauver la vie en m'ordonnant de lui faire des prisonniers. Je poussai la générosité jusqu'à les admettre au souper

qu'ils avaient préparé. Je trouvais trop dur de les priver d'un repas qui leur avait porté malheur. Car, d'après leurs dires, c'était le désir de ne pas se séparer de cette chère marmite qui les avait fait rester en arrière ; ils se proposaient de regagner le temps perdu par une marche de nuit. D'après les renseignements que j'en tirai, je fus convaincu que je me trouvais sur les traces de l'ennemi, qui se retirait en toute hâte sur Soissons.

Je continuai ma route, après avoir confié mes prisonniers au maréchal des logis de l'arrière-garde. A une lieue de là, vers les dix heures du soir, mes éclaireurs vinrent me rendre compte que l'ennemi occupait le gros bourg d'Oulchy-le-Château, à quatre lieues sur la route de Soissons. Je m'empressai de faire prévenir le général Colbert — que je savais marcher immédiatement après moi avec une brigade de cavalerie de la Garde — que les arrière-gardes ennemies avaient leurs postes en deçà d'Oulchy-le-Château, que le bourg était complètement occupé et que les feux des bivouacs annonçaient que l'ennemi était en force. J'annonçais en même temps que j'allais exécuter l'ordre de l'Empereur, et je priais le général de faire soutenir mon mouvement par quelques escadrons, car il était possible que l'ennemi, revenu de sa surprise, me fît beaucoup de mal à mon retour. Je fis rafraîchir hommes et chevaux, puis je mis mon escadron en mouvement, au pas, sur le côté non pavé de la route, jusqu'au moment où j'aperçus l'ennemi à cent pas.

Au premier cri de : *Wer dà ?* (Qui vive) je mets mon escadron au galop. J'enlève la vedette, le petit poste, le grand poste, que je surprends complètement. Je traverse Oulchy-le-Château, j'y sème l'alarme, et

je fonds sur les bivouacs russes et prussiens, qui s'éveillent sabrés et pointés par les chasseurs et les lanciers, et sous le feu des dragons et des Mamelouks, qui sont armés de pistolets et de carabines. A dessein, mon escadron avait été composé de ces différents corps de la Vieille Garde.

Si audacieusement surpris dans la nuit, l'ennemi se crut sur les bras plusieurs régiments de cavalerie. L'épouvante fut complète ; il y eut un grand nombre de tués et de blessés. Je fis une centaine de prisonniers, dont deux colonels et plusieurs officiers. Ils furent immédiatement conduits à l'Empereur, qui se trouvait à Fismes. Napoléon apprit d'eux une fatale nouvelle : le général Moreau, commandant de Soissons, en avait ouvert les portes aux coalisés, sur une simple sommation.

« Ce nom-là m'a toujours porté malheur, » dit l'Empereur.

La position de l'armée ennemie eût été des plus critiques, si Soissons n'avait pas été rendu. La route de Château-Thierry à la Ferté était gardée par le maréchal Macdonald, avec 17.000 hommes. La route de Reims n'était pas pavée et se trouvait impraticable. L'ennemi était donc acculé à Soissons, et l'Empereur, le maréchal Mortier et la Garde étaient là pour lui faire mettre bas les armes. Mais déjà la fatalité se déclarait contre nous !

Le 5 mars, je fus envoyé en reconnaissance par le général Colbert sur la route de Fismes, l'officier qui commandait sa troupe d'avant-garde poursuivit quelques éclaireurs cosaques et passa imprudemment avec son peloton le défilé des moulins de Quincampoix. Je dus le soutenir avec les trois autres pelotons

de mon escadron. Je m'aperçus alors que j'avais affaire à des forces très supérieures. Je n'étais pas d'ailleurs envoyé pour combattre l'ennemi, mais pour le reconnaître. J'ordonnai de repasser le défilé. Mais tandis que j'effectuais ce passage, qu'on ne pouvait faire qu'au pas, et par un, l'ennemi me déborda et me gagna de vitesse sur la route de Soissons. J'eus à traverser à peu près cinq cents Cosaques. Mes pertes furent grandes. Je perdis deux officiers blessés et pris et quarante-trois chasseurs, tués, blessés ou pris. Moi-même je reçus un coup de lance au bras. Mais ma reconnaissance rendit un véritable service à l'armée, qui, sans cela, eût été surprise sur les derrières, quand elle se trouvait au bivouac devant Soissons, au delà de la portée des canons des remparts.

En rentrant, je rendis compte de ma mission au général Colbert :

« On n'est pas toujours heureux, à la guerre, » me dit-il, en faisant allusion à la brillante surprise du 2 au 3 mars, à Oulchy-le-Château.

« C'est vrai, mon général ; mais, du moins, j'ai la satisfaction de vous dire qu'officiers et soldats ont fait vaillamment le coup de sabre. La preuve en est que la moitié de mon escadron est hors de combat. Et, pour mon compte, vous trouverez bon, mon général, que j'aie me faire panser du coup de lance que j'ai reçu au bras gauche. »

Ma blessure était peu de chose, elle ne m'empêchait pas de continuer à faire la guerre. Quand la France était envahie, tous ses enfants devaient la défendre, et j'étais trop fier de me trouver au nombre de ses défenseurs pour me retirer en arrière. De l'eau-de-vie,

de la charpie et de l'eau — mon remède favori — me tirèrent d'affaire.

Le surlendemain, 7 mars, eut lieu la bataille de Craonne. Les généraux Nansouty et Grouchy, à la tête de la cavalerie de la Garde, fournirent plusieurs charges sur le plateau, qui eurent un plein succès. Ces deux généraux y furent blessés, et le général Laferrière, major des grenadiers à cheval, eut le pied emporté par un boulet. On lui fit l'amputation de la jambe, qu'il subit courageusement aux cris de : « Vive l'Empereur ! » Mon ami, le capitaine Achyntre, fut emporté par un boulet. Il avait annoncé le matin que c'était sa dernière journée ; à deux heures, il avait cessé de vivre. C'était un vieil officier, qui datait des guides d'Égypte. Il fut regretté de tout le régiment.

Avec mon escadron, je fus constamment sous le feu de l'artillerie ennemie. Le lieutenant Numance de Girardin eut le fourreau de son sabre brisé et son cheval tué par un boulet. Il attribua son salut à une dragonne que lui avait donnée une très jolie femme de Paris, madame Lavollée ; c'était un talisman, disait-il, qui avait écarté tout danger de sa personne. Cependant je dis le soir au bivouac à ce jeune officier, qui faisait sa première campagne, qu'il était arrivé souvent qu'un boulet, sans vous toucher, vous occasionnât du mal, et qu'il devait par conséquent se frotter la cuisse avec d'excellente eau-de-vie. Pour cela, il fallait envoyer à une ville distante d'une lieue un paysan qui se trouvait à notre feu de bivouac. Le villageois se chargea de la commission et partit avec un napoléon. Il revint à deux heures du matin avec quatre bouteilles d'eau-de-vie. Ce liquide était rare et fort cher ; les cantiniers en manquaient. M. de Girardin dormait sur la paille

d'un profond sommeil. Il eût été plus qu'inhumain de l'éveiller ; d'ailleurs nous ne voulions que lui faire payer sa bienvenue à la compagnie, car il n'avait ressenti aucune douleur à la cuisse, et il n'avait rien à craindre. M. de Girardin, à son réveil, le matin, se prêta le mieux du monde à cette espièglerie. Et ce fut à la dame qui lui avait donné son talisman que nous vidâmes nos verres.

Je ne sais quelle fut la minime circonstance qui fit survenir une dispute entre le capitaine Ibrahim-Bey et le capitaine Lindzai, aide de camp du général Lefèvre-Desnoettes. Mais il ne s'agissait de rien moins que de se rendre derrière le mur d'une ferme, où les deux champions devaient mettre le sabre à la main pour vider le différend. Je raisonnai le mieux qu'il me fut possible Ibrahim-Bey, qui me priait d'être son témoin ; je lui représentai qu'un duel entre officiers était du plus mauvais exemple, quand la France était envahie, quand la vie de chacun de ses enfants, de ses défenseurs, lui appartenait. Le capitaine Lindzai me comprit très bien, mais le Mamelouk Ibrahim ne faisait que me répéter dans un langage moitié français, moitié arabe :

« Voyez-vous, mon camarade, moi quand je suis ami, je suis doux, très doux et caressant comme un petit chien. Mais aussi, moi fâché, bataille, je suis un lion. »

Et en parlant ainsi, les yeux d'Ibrahim sortaient de sa tête.

« Eh bien, soyez amis, et donnez-vous la main. Vous voyez le capitaine Lindzai qui vous tend la sienne, » dis-je au capitaine des Mamelouks, qui se rendit enfin.

Quelques jours plus tard, Ibrahim-Bey, se trouvant aux tirailleurs en plaine, s'y battait comme un vrai lion. Mais son turban s'étant déroulé sur ses yeux, les lances des Cosaques l'atteignirent, et il fut blessé et pris, après avoir fait mordre la poussière à une demi-douzaine de Russes. Le 9, nous étions devant Laon, après avoir tourné Soissons, occupé par Blücher, Sacken et Wintzingerode.

Le soir, mon escadron était de grande garde devant l'ennemi. Je me rendis au grand poste pour placer les vedettes et le petit poste, précaution que je prenais toujours en campagne. A mon retour, je rencontrai un brigadier de mon escadron, qui portait une botte de fourrage sur sa tête, malgré l'ordre formel que j'avais donné à ma troupe de ne pas mettre pied à terre avant mon retour.

Le brigadier, à qui je faisais ces reproches, laissa tomber la botte de fourrage. Mais j'étais tellement exaspéré de voir mes ordres enfreints dans les circonstances graves où se trouvait l'armée, qu'ayant, dans ce moment, le sabre à la main, j'en appliquai un coup du plat sur l'épaule du brigadier. Le pauvre diable découvre à l'instant sa poitrine, me montre sa croix au clair de lune, met la main à son sabre, et me dit :

« Capitaine, il y a vingt-deux ans que je sers mon pays et mon Empereur. Il y a deux ans que je suis décoré, et vous venez en un instant de me déshonorer pour toujours! »

J'étais désespéré, comme on le pense bien, de m'être laissé ainsi emporter contre un vieux soldat. Je me hâtai de lui dire :

— Écoutez, brigadier, si j'étais votre égal, je n'hési-

terais pas à vous rendre raison, car je ne vous crains pas. Mais je suis votre capitaine, et je vous demande excuse!... Donnez-moi une poignée de main.

— Avec plaisir, mon capitaine, et sans rancune, » répliqua le brigadier en me serrant fortement la main. Puis il reprit sa botte de fourrage et rentra au bivouac.

Une demi-heure après, il partageait mon souper bien modeste, mais relevé par une bouteille d'eau-de-vie.

Le lendemain 10, étant sous le feu de l'ennemi, un boulet atteignit une file d'un peloton des chasseurs de la Garde, qui était devant mon escadron, et abattit neuf hommes de front. Depuis la journée de Hanau, je n'avais pas vu un tel ravage fait par une pièce d'artillerie. Le 13, nous fîmes une contremarche sur Reims. Le général Corbineau avait été obligé d'abandonner cette ville. Le général de Ségur, à la tête de son régiment des gardes d'honneur, entra pêle-mêle avec les Russes, qu'il chassa de la ville. Le général de Saint-Priest, un émigré français, qui commandait les Russes, périt dans l'action. Un éclat d'obus blessa au pied le cheval que je montais ; c'était le beau cheval de l'officier anglais que j'avais démonté devant Salamanque.

« Capitaine, nous vous en prendrons un autre à l'ennemi, me dit un de mes chasseurs.

— Bien, lui dis-je en le remerciant. Mais je doute qu'il soit aussi bon que celui que je viens de perdre, et auquel je tenais beaucoup.

Le 18, l'Empereur manœuvra sur l'ennemi à la Ferté ; le 20, nous étions à Arcis-sur-Aube. Ce fut dans cette journée qu'un obus tombé près du cheval que montait l'Empereur, éclata et le couvrit de pous-

sière. Sa Majesté, qui s'aperçut que cet incident avait jeté quelque émotion dans un carré d'infanterie de la Garde qui était tout près, s'écria :

« Rassurez-vous, mes enfants, l'obus qui doit me tuer n'est pas encore fondu. »

Le 20 mars, après avoir séjourné à Saint-Dizier, nous étions en route pour Vassy, lorsqu'une forte canonnade se fit entendre sur nos derrières. C'était le corps d'armée du maréchal Oudinot, qui devait remplacer le quartier général à Saint-Dizier, et qui était harcelé vivement par l'armée russe. A cette nouvelle, apportée par un aide de camp du maréchal, l'Empereur suspendit la marche de la cavalerie de la Garde, passa avec elle la Marne au gué de Valcourt, et se porta sur le flanc droit des Russes.

Je marchais avec ma troupe en tête de la colonne, lorsque le général vint me donner l'ordre de charger à outrance avec mon escadron sur 18 pièces que les Russes avaient établies en plein champ. J'exécutai l'ordre : mais, arrivé à cent pas des pièces, la mitraille vint tellement éclaircir les rangs de mon escadron, que je donnai l'ordre aux deux pelotons de droite et aux deux pelotons de gauche de se jeter en tirailleurs, laissant derrière eux le terrain à découvert. Bientôt les lanciers rouges de la Garde arrivèrent, chargèrent les pièces, et nous nous en emparâmes.

Une division de cuirassiers russes, accourue au secours de l'artillerie, se heurta contre les lanciers, qui, soutenus à temps par les 3^e et 6^e dragons, sous les ordres du général Milhaud, mirent en déroute cette grosse cavalerie, dont près de 600 hommes restèrent en notre pouvoir. Dans cette mêlée, j'avais, par un coup de pointe de sabre porté au cou, jeté à

bas de son cheval un maréchal des logis de cuirassiers russes. Un chasseur prit la bride du cheval et me dit :

« Vous n'avez pas été longtemps à vous remonter, capitaine.

— Oui, lui dis-je ; mais donnez le porte-manteau au prisonnier. J'ai été aussi prisonnier, en Russie, et je sais la souffrance d'un soldat lorsqu'il a été dépouillé de tout. »

Ma volonté fut exécutée.

L'échec éprouvé par les Russes fut complet. Leur infanterie, qui se retirait à marches forcées sur la route de Bar-sur-Ornain, se serait trouvée compromise si la nuit ne fût venue et si la forêt ne l'eût protégée ; car l'Empereur lui-même, l'épée à la main, la poursuivait à la tête de la cavalerie de la Garde.

La conséquence de cette belle journée permit au duc de Reggio d'entrer à Saint-Dizier.

Ce fut la dernière fois que la Garde mit le sabre à la main contre l'ennemi. Mais cette journée était bien digne de clore cette admirable campagne de 1814, que des tacticiens ont comparée pour les manœuvres aux campagnes d'Italie par le général Bonaparte. Dans le rapport que le général Sébastiani fit à l'Empereur, il s'exprima ainsi :

« Il y a vingt-cinq ans, Sire, que je suis officier de cavalerie, et je ne me rappelle pas avoir jamais vu une charge plus brillante que celle qui vient d'être exécutée par l'escadron de service. »

Ces paroles, qui me furent rapportées, étaient flatteuses pour l'escadron et pour moi, qui le commandais ; mais j'aurais préféré que l'Empereur m'accordât la croix d'officier de la Légion d'honneur. Le commandant

Kirmann, mon chef immédiat dans cette campagne, m'avait annoncé qu'il en avait fait la demande pour moi, lorsque j'avais rempli si heureusement la mission dangereuse que l'Empereur m'avait donnée de sa bouche au pont de Château-Thierry, le 2 mars.

Le 26 au soir, au bivouac, je fus agréablement surpris en visitant mon cheval de prise. D'abord il était beau et bon, et, ensuite, j'avais pour mon souper une bouteille de champagne que mon chasseur venait de trouver enveloppée de foin dans la musette (petit sac en toile qui sert au cavalier pour serrer la brosse et l'étrille). Dans le premier moment, je fus enchanté de la vider avec ce chasseur. Mais bientôt, on le croira facilement, un serrement de cœur me prit en songeant que les Russes campaient dans la Champagne ! Ce n'était plus le temps où nous dations nos bulletins de Vienne, de Dresde, de Berlin, de Moscou, de Madrid ou de Lisbonne... La France était envahie !

Ce fut le 27 mars, au bivouac devant Saint-Dizier, que l'Empereur, qui avait appris le soulèvement des populations des Vosges, de la Lorraine et de l'Alsace, se décida à envoyer le capitaine Brice, du 1^{er} régiment des chasseurs de la Garde, avec la périlleuse mission de traverser l'armée ennemie et de se rendre dans les Vosges, où il était né, pour y provoquer une levée en masse. Cet officier, un des plus braves de l'armée, justifia, autant que les événements le permirent, la confiance de l'Empereur. Il traversa, déguisé en roulier, l'armée ennemie, qui le séparait de ses compatriotes.

Le 28, l'Empereur, à la tête de la Garde, se dirigea sur Troyes en passant par Brienne. A côté de ce bourg se trouve Brienne-le-Vieux ; un de mes parents en était le curé. Comme je désirais le voir, je devan-

çai la colonne pour passer quelques heures avec lui. Comme j'arrivai dans le village, je demandai à une paysanne qui, un livre à la main, paraissait sortir de l'église, si elle pouvait m'indiquer la demeure de M. Joffrin, son curé.

« Hélas ! mon brave monsieur, il est mort hier, et on l'enterre dans ce moment-ci, ce pauvre cher homme ! mais bien sûr qu'il ira au paradis, car il a fait le bien sur cette terre. »

Puis elle fit le signe de la croix.

— Ma brave femme, lui dis-je, de quoi est mort votre curé ?

— Ma foi, il a surpris tout le monde, car avec ses soixante-seize ans, il se portait fort bien ; mais le bon Dieu l'a rappelé à lui et il est parti sans rien dire à personne. Il est tombé mort en rentrant de l'église dans sa maison. »

Je compris que mon cher parent était mort d'une attaque d'apoplexie. Ayant pris congé de cette bonne femme, je ralentis l'allure de mon cheval. Le but qui m'amenait au village ne pouvant plus se réaliser, j'attendis la colonne et je rejoignis mon escadron.

Le lendemain, comme je n'avais pu profiter des vingt-quatre heures de congé que le commandant Kirmann m'avait accordées, je les obtins de nouveau pour précéder le régiment à Troyes, ville sur laquelle nous marchions. J'y entrai le 30, suivi de mon ordonnance, et je me fis indiquer la demeure de M. Couturier, négociant de cette ville, l'un des amis de mon frère l'avocat. J'étais bien aise de le voir et de loger chez lui. En frappant à la porte cochère de sa maison, mon ordonnance ayant demandé si M. Couturier y était :

— Oui, répondit une servante en pleurs ; mais il est mort ce matin et il n'est pas encore enseveli. »

Je fis demi-tour à l'instant et me dirigeai sur une auberge, l'hôtel de la poste aux chevaux, où je vis la figure d'un bon vivant d'aubergiste qui, pour mon argent, me traita bien, ainsi que mon ordonnance et nos chevaux.

« Rendez-moi le service de me dire de quelle mort a été frappé M. Couturier ? dis-je au maître de l'hôtel.

— M. Couturier, me dit-il, était un des premiers négociants de la ville, et en cette qualité il était aussi un des membres du conseil municipal. Comme tel, il est allé souvent visiter les hôpitaux, qui sont encombrés de blessés et de malades, et c'est en remplissant ce devoir avec un grand zèle que M. Couturier a contracté le typhus, qui sévit en ce moment dans la ville, et dont il est mort.

— Servez-moi à souper, et surtout du bon vin, afin que je chasse la mort qui prend plaisir à me précéder ; car, hier et aujourd'hui, j'apprends le décès de deux personnes que je cherche à voir. »

Le 30, l'Empereur quitta Troyes avec 1.000 cavaliers de sa Garde, dont les chevaux pouvaient supporter une course de longue haleine. Mes chevaux et moi, nous nous étions parfaitement reposés à l'hôtel de la poste aux chevaux. Aussi je fis partie de l'expédition. On marcha sur la route de Fontainebleau, où l'on arriva le 31 dans la journée. Cette cavalerie avait fait 25 lieues en 27 heures !

L'Empereur se mit en chaise de poste pour arriver de sa personne à Paris, et se mettre à la tête des corps d'armée des maréchaux Marmont et Mortier, et de la Garde nationale, en attendant l'arrivée des 50.000

hommes et des 500 pièces de canon, qui marchaient de Troyes sur Paris. Mais, à Villejuif, il apprit, du général Belliard, la capitulation des maréchaux Marmont et Mortier. Il revint à Fontainebleau et se logea au château. L'armée continuait à arriver de Troyes à Fontainebleau ; toute la Garde bivouaquait dans la forêt. Du 1^{er} au 2 avril, de sinistres nouvelles circulaient dans les rangs de la Garde, mais elles ne pouvaient décourager d'aussi intrépides soldats.

Le 3 avril, après une revue passée par l'Empereur, l'ordre du jour suivant fut lu à haute voix dans chaque compagnie de la Garde :

« Soldats !

« L'ennemi nous a dérobé trois marches et s'est rendu maître de Paris. Il faut l'en chasser ! D'indignes Français, des émigrés auxquels nous avons pardonné, ont arboré la cocarde blanche et se sont joints à nos ennemis. Les lâches ! ils recevront le prix de ce nouvel attentat. Jurons de vaincre ou de mourir, et de faire respecter cette cocarde tricolore, qui depuis vingt ans nous trouve sur le chemin de l'honneur ! »

Toutes les voix crièrent à l'instant : « Vive l'Empereur ! A Paris ! » Tous les cœurs étaient à l'espérance.

L'Empereur à Fontainebleau avec 50.000 hommes, dont 25.000 de la Garde, une forte et redoutable artillerie, les corps d'armée de Mortier, Marmont, Souham, la division de cavalerie légère du général Belliard ; l'Empereur, dis-je, maître des deux rives de la Seine, pouvait se présenter à Charenton avec 100.000 hommes. Ce n'est pas trop présumer de la brave population de Paris en disant qu'elle aurait fourni 50.000 fédérés au moins, qui seraient accourus rejoindre l'Empereur

à deux lieues de Paris. Voilà donc une armée de 150.000 hommes, avec l'Empereur à sa tête, sur les derrières de l'ennemi qui ne comptait que 130.000 hommes, dont il devait laisser au moins 50.000 pour garder Paris, en supposant qu'il voulût s'opposer à notre marche entre Charenton et la capitale. Bien plus, l'armée ennemie qui avait fait une pointe sur Paris était sans munitions, sans artillerie, sans bagages, etc. Elle avait toute retraite sur le Rhin coupée. Les souverains alliés étaient donc dans l'obligation de faire la paix sous Paris, ou d'effectuer leur retraite sur les côtes pour s'embarquer sur la flotte qui y croisait. Telle était l'alternative ! Une défection dans nos rangs devait tirer les alliés d'embarras.

Le 4 avril, l'ordre du jour suivant vint remplir l'âme du soldat de douleur et d'indignation :

« L'Empereur remercie l'armée pour l'attachement qu'elle lui témoigne, et principalement parce qu'elle reconnaît que la France est en lui, et non pas dans le peuple de la capitale. Le soldat suit la fortune et l'infortune de son général, son honneur et sa religion. Le duc de Raguse n'a pas inspiré ces sentiments à ses compagnons d'armes : il a passé aux alliés. L'Empereur ne peut approuver la condition sous laquelle il fait cette démarche ; il ne peut accepter la vie et la liberté de la main d'un sujet. Le Sénat s'est permis de disposer du Gouvernement français ; il a oublié ce qu'il doit à l'Empereur, dont il abuse maintenant ; que c'est l'Empereur qui a sauvé une partie de ses membres des orages de la Révolution, tiré de l'obscurité et protégé l'autre contre la haine de la Nation. Le Sénat se fonde sur les articles de la Constitution pour la renverser. Il ne rougit pas de faire des reproches à l'Em-

pereur, sans remarquer que, comme premier corps de l'État, il a pris part à tous les événements. Il est allé si loin, qu'il a osé accuser l'Empereur d'avoir changé les actes dans leur publication. Le monde entier sait qu'il n'avait pas besoin de tels artifices. Un signe était un ordre pour le Sénat, qui, toujours, faisait plus que l'on ne désirait de lui. Le bonheur de la France paraissait être dans les destinées de l'Empereur ; aujourd'hui que la Fortune s'est décidée, la volonté de la Nation seule le pourrait persuader de rester plus longtemps sur le trône. S'il se doit considérer comme le seul obstacle à la paix, il fait volontiers ce dernier sacrifice à la France. Il a en conséquence envoyé le prince de la Moskowa, le duc de Vicence et le duc de Tarente à Paris pour entamer les négociations. L'armée peut être certaine que l'honneur de l'Empereur ne sera jamais en contradiction avec le bonheur de la France ! »

Enfin le 11 avril, l'Empereur abdiqua et, le 20, à midi, il fit ses adieux à la Garde assemblée.

Il prononça ces paroles, qui retentiront toujours dans l'âme des vieux soldats de l'Empire :

« Officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille Garde, je vous fais mes adieux ; depuis vingt ans que nous sommes ensemble, je suis content de vous. Je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire. Toutes les puissances de l'Europe se sont armées contre moi. Quelques-uns de mes généraux ont trahi leurs devoirs, et la France elle-même a voulu d'autres destinées. Avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile. Mais la France eût été malheureuse ! Soyez fidèles à votre nouveau roi ; soyez soumis à vos nouveaux chefs ; n'aban-

donnez pas notre chère Patrie. Ne plaignez pas mon sort, je serai heureux lorsque je saurai que vous l'êtes vous-mêmes. J'aurais pu mourir : si j'ai consenti à survivre, c'est pour servir encore à votre gloire. J'écrirai les grandes choses que nous avons faites ensemble. Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasse votre général. Venez, général Petit, que je vous presse sur mon cœur ! qu'on m'apporte l'aigle, que je l'embrasse aussi. Ah ! chère aigle, puissent les baisers que je te donne retentir dans la postérité ! Adieu, mes enfants ; mes vœux vous accompagneront toujours ; gardez mon souvenir. »

Ces paroles firent verser bien des larmes ! c'était à de vieux soldats qu'elles s'adressaient, à des hommes qui admiraient, mais déploraient une si grande abnégation. D'un mouvement spontané, unanime, après le départ de l'Empereur, les soldats brûlèrent les aigles, et quelques-uns même, pour ne pas s'en séparer, en avalèrent les cendres.

Les corps d'officiers de la Garde prirent congé de l'Empereur. Le général Krasinski, commandant les lanciers polonais, qui passait un des derniers avec son corps d'officiers, en prenant congé de l'Empereur, prononça ces paroles qui font le plus grand honneur à sa nation :

« Sire, si vous fussiez monté sur le trône de Pologne, vous y seriez mort ; mais tous les Polonais se seraient fait tuer à vos pieds. »

L'Empereur quitta le même jour Fontainebleau, ayant avec lui le grand-maréchal Bertrand, et prit la route de Lyon, suivi des commissaires des alliés, et précédé d'un bataillon de la Garde, qui l'accompagnait à l'île d'Elbe.

Ainsi finit, en 1814, cette merveilleuse période de l'Empire, commencée en 1804.

Un diplomate russe, M. de Nesselrode, disait à ce sujet :

« Que reste-t-il de ce grand drame politique ? Un Gascon au nord et un Gascon au midi. »

Il faisait allusion au trône de Suède occupé par Bernadotte, et à celui de Naples occupé par Murat.

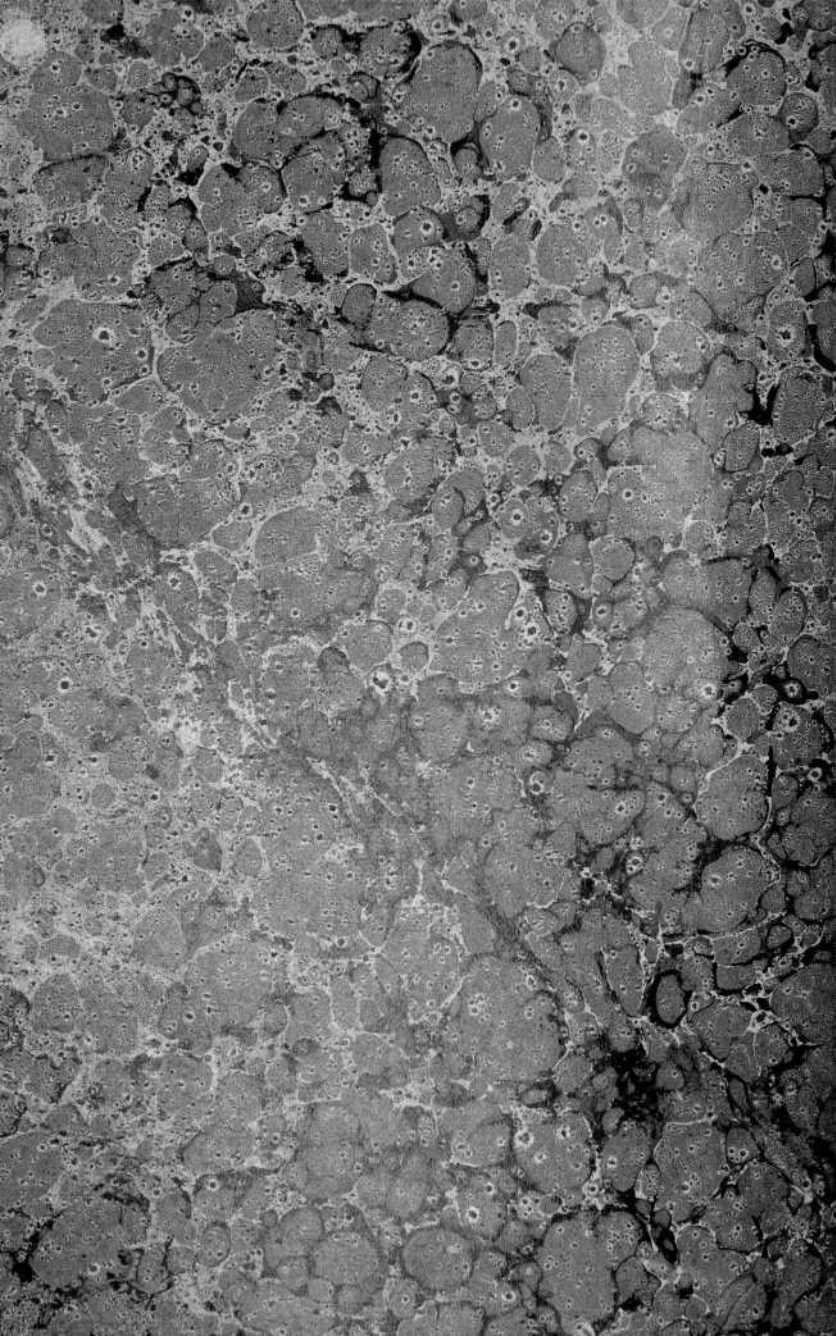
Que reste-t-il de ce grand drame politique ?

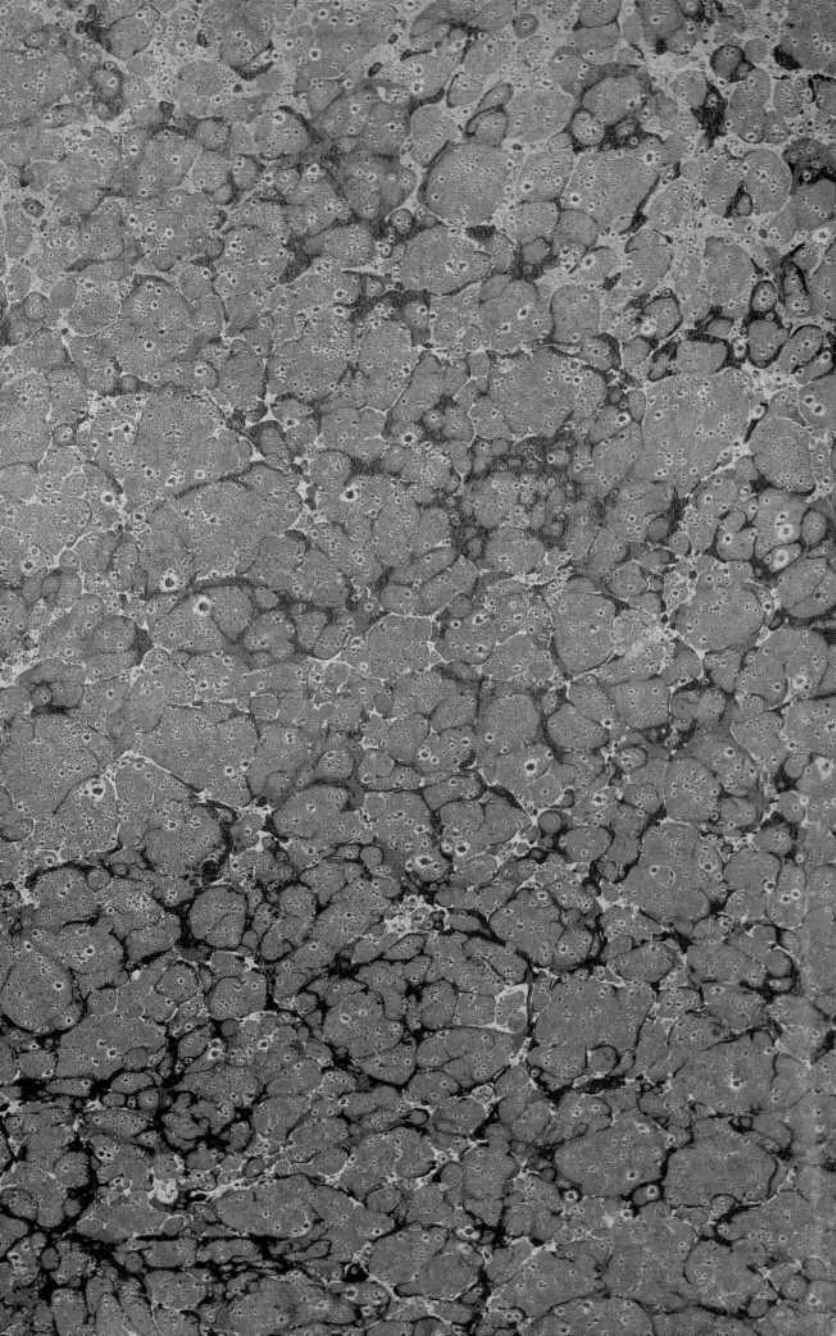
Tous, et M. de Nesselrode lui-même, s'il s'agissait de répondre sérieusement à cette question, diraient que si l'homme extraordinaire qui a présidé à de si grandes choses a succombé, toutes les conséquences qu'il se promettait de réaliser ne sont pas évanouies avec lui. Non, cette grande lutte de la Révolution française en faveur des idées de liberté, d'unité, d'avenir ; cette grande lutte que l'empereur Napoléon a personnifiée, comme chacun le sent d'instinct, en dépit de toutes les théories d'esprits doctoraux, froissés par une trop vive lumière, cette grande lutte n'est pas encore jugée. Non, un coup de tonnerre n'a pas suffi pour la trancher ! Et d'ailleurs la France n'en recueille-t-elle pas aujourd'hui même quelques fruits ? A qui donc doit-elle cette organisation admirable, cette unité puissante, qui la fait encore maîtresse des destinées du monde ?

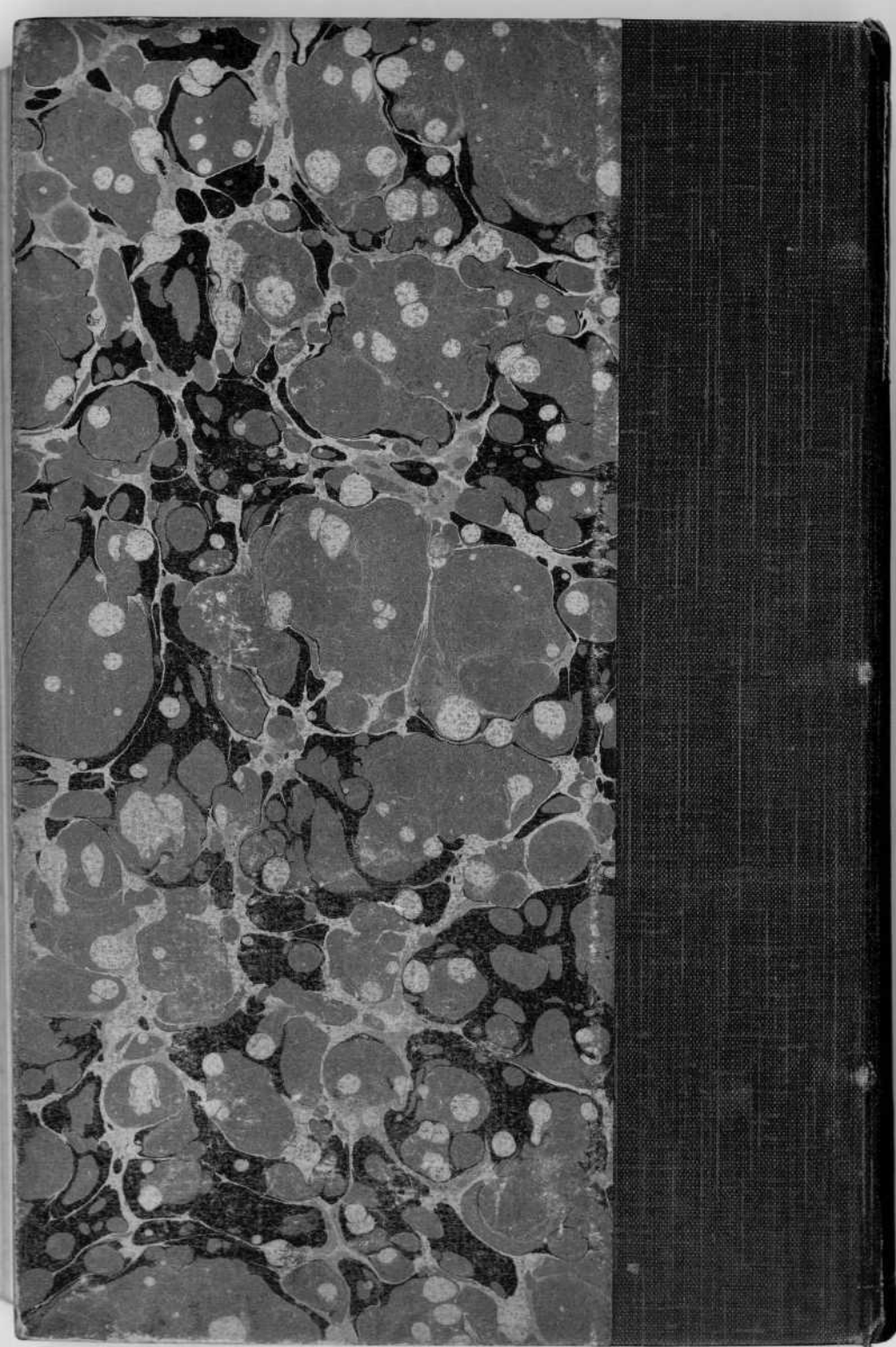
TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	I
CHAPITRE PREMIER. — Engagement au 20 ^e chasseurs. — Les braves et les crânes du régiment. — Le général ex- trompette. — Premier duel. — Faire plaisir à une jolie personne. — La pipe du fourrier. — Mes amours avec la belle Marguerite	I
CHAPITRE II. — La belle rieuse de Bréda. — La reine Hor- tense et ma future épouse. — La pipe des deux sœurs. — Un collier de cheveux. — Campagne de Prusse. — Le maréchal des logis Guindey tue le prince Louis. — Le bon bivouac perdu	34
CHAPITRE III. — Entrée à Berlin. — Le juif et les bons de fourrage. — Autre juif et les bateaux du canal. — Une querelle de hussards. — Double duel avec un trompette- major. — Charges de Murat. — Prisonnier avec cinq coups de lance.	70
CHAPITRE IV. — En route pour Moscou. — Revue de l'em- pereur Alexandre. — La paix, retour au régiment. — La selle d'or du roi de Naples. — La cavalerie qui <i>décharge</i> . — Le général Lasalle demande le commandement d'une frégate.	87
CHAPITRE V. — Sarah, la belle juive. — Trente ans après. — La jolie mercière de Baireuth. — Sous-lieutenant. — Charge d'Amstetten. — Blessé d'un coup de pistolet. — La revue forcée.	130

CHAPITRE VI. — Défi original. — « Il aurait dû garder la vieille ». — La sémillante marquise dona Rosa de la N... — La jolie madame Magnan aux mains des guérillas. — — La charmante Mariquita	168
CHAPITRE VII. — El Pastor, chef de guérillas. — Querelle des généraux Poinot et Fournier. — Echange de bou- teilles avec les officiers anglais. — L'argent de l'alcade. — Un coup de pistolet qui fait sauter six dents. — Duel avec le payeur divisionnaire	196
CHAPITRE VIII. — Assassinat du commandant de Vèrigny. — Combat singulier avec un officier anglais. — Retour en France. — Décoré et lieutenant aux chasseurs de la Vieille Garde. — La jolie soubrette d'Épernay	228
CHAPITRE IX. — A l'escorte de Napoléon. — Le chien de Moreau. — « Les femmes ne doutent de rien ». — Le lièvre du sergent-major. — Un boulet qui emporte quatre cava- liers. — Un fameux repas.	246
CHAPITRE X. — Trente poulets et des jambons dans une marmite. — Hourra nocturne. — On n'est pas toujours heureux à la guerre. — Les derniers coups de sabre. — Les adieux de l'Empereur.	267







PARQUIN

—
SOUVENIRS

DE

GLOIRE & D'AMOUR

